

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							J				

La Bonne Littérature Française est vue et lue par plus de 100.000 personnes.
Annonces s'il vous plaît en prendre note.

PRIX - - 10 Cts.

La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

CHAQUE OUVRAGE EST AU COMPLET

No. 13.

LE ROMAN

D'UN CRIME

PAR

ETIENNE MARCEL

JANVIER 1895.

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES

LEPROHON & LEPROHON

EDITEURS:

25 RUE ST-GABRIEL, Montréal, Can.

MAISON FONDÉE EN 1870.

LAPORTE, MARTIN & CIE.

ÉPICIERIERS EN GROS

IMPORTATEURS DIRECTS DES PAYS DE PRODUCTION.

Seuls agents au Canada pour les Célèbres Cognacs,



PHILIPPE RICHARD,
CHAS. COUTURIER,
F. MARION & CIE.,

QUALITÉ
INSURPASSABLE

Echantillons et Prix envoyés sur demande.

No. 72, 74, 76 et 78 RUE ST-PIERRE,
MONTREAL.

FUMEZ LE

Cigare de L'Union



FAIT A LA MAIN. TOUT HAVANE

Le meilleur Cigare a 5 Cts

MANUFACTURÉ PAR

VILLENEUVE & C^{IE}

1127
6-1379
LA BONNE LITTERATURE FRANCAISE

— ❦ —
PUBLICATION MENSUELLE
— ❦ —

No. 13.

Abonnement - - - \$1.25 Par Année

LE ROMAN D'UN CRIME

— PAR —

ETIENNE MARCEL

— ❦ —
JANVIER 1895
— ❦ —

NOUVELLE SOCIETE DE PUBLICATIONS FRANCAISES

LEPROHON & LEPROHON

EDITEURS:

25 Rue St-Gabriel, Montréal, Can.

J. O. FILTEAU,
LIBRAIRE,
27 RUE BUADE. 27
QUEBEC.

La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

La plus complète et la meilleure marché de toutes les publications du Canada. Cette publication forme une collection précieuse des meilleurs écrivains contemporains. Chaque volume renferme la matière d'un ouvrage de 350 pages et, dans son nouveau format, donne de \$10 à \$12 de littérature par année, pour \$1.25. Le volume 10 centins.

NUMEROS PARUS

- 1er Numéro paru : "Follement aimée ou le Torpilleur 29," par P. Maël.
- 2e Numéro paru : "Les Mystères de Montréal," par Auguste Fortier.
- 3e Numéro paru : "Le Martyr de l'Amour," par Pierre Zaccone.
- 4e Numéro paru : "La Roche qui pleure," par Chs de Valois.
- 5e Numéro paru : "Le Remords d'un faussaire ou le Désespoir d'une femme," par M. Du Campfranc.
- 6e Numéro paru : "Rêves Dorés," par M. Maryan.
- 7e Numéro paru : "Le Drame de l'hôtel Woronzoff," par Marie Maréchal.
- 8e Numéro paru : "Les fiançailles de Lorette," par Ph. Saint-Hilaire.
- 9e Numéro paru : "Le Sacrifice d'un fils," par Ernest Daudet.
- 10e Numéro paru : "Le Coureur de Dot," par Lucampfranc.

11me NUMERO PARU

Souffrance et Bonheur

PAR PIERRE MAEL

11ème numéro de LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE. Il est inutile de faire l'éloge du célèbre écrivain Pierre Maël aux lecteurs de LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE qui ont déjà eu l'occasion d'apprécier ses qualités d'émotion de drame et d'imagination.

SOUFFRANCE ET BONHEUR

est surtout un roman intime, un drame de famille aux péripéties poignantes. Ce roman rencontrera auprès de nos lecteurs, le même grand succès qui accueillit déjà les feuilletons de Pierre Maël, conçus dans le même genre. *Honneur et Patrie, Quand on aime*, et pour en citer de plus récents : *Follement Aimée ou le Torpilleur 29*, et *Pilleur d'Epaves*.

12me NUMERO PARU

LE ROMAN D'UNE JEUNE FILLE PAUVRE

Par ELIZA GAY

Cette histoire, dont le titre rappelle celui du "Roman d'un jeune homme pauvre," de la plume de M. Octave Feuillet, présente les situations les plus émouvantes la morale la plus irréprochable.

La pure et calme figure de Fernande domine toutes les autres; elle présente la lutte contre le malheur, sans aucune faiblesse et l'énergie du dévouement qui ne veut rien écouter en dehors du devoir et de la vertu.

Que de jeunes filles reconnaîtront là les dangers qu'elles ont courus! Puissent-elles y puiser les renseignements et le courage nécessaires pour triompher, dans la dignité de la pauvreté, non-seulement de l'orgueil de la naissance, mais de la haine jalouse et de toutes les humiliations immérités. Dans le roman d'une

JEUNE FILLE PAUVRE

Mlle Gay ne se contente pas de récits et de tableaux; elle interroge les sentiments du cœur et peint avec un vrai talent les caractères de ses personnages, non moins que les péripéties qui les mettent en scène.

Ce volume est en vente au complet pour 10 CENTINS dans tous les dépôts de journaux, et chez les éditeurs

Abonnement - - - - \$1 25 par année

Leprohon & Leprohon

Éditeurs de la Nouvelle Société de Publications Françaises.

25, Rue Saint-Gabriel, Montréal, Canada

Tous ces ouvrages sont au complet et seront envoyés franco, par la malle, sur réception de 10 centins en argent ou en timbres-postes. Nous prenons aussi l'argent ou timbres américains.



LE

ROMAN D'UN CRIME

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER

Les tons rosés de l'aurore se perdaient sur les coteaux verts en une grande clarté plus lumineuse et plus dorée ; les buées matinales flottaient le long des champs ; la petite rivière murmurait dans les herbes ; le soleil montait dans l'azur, les coqs se répondaient au loin ; et, se promenant tout rêveur à travers les allées de son jardin, le brave père Fortier allait de ses salades à ses lilas, de ses pêchers à sa tonnelle.

Il retroussait de ses deux mains croisées, les pans de son petit paletot de gros drap, et penchait le front en avant, dans l'attitude d'un homme qui songe. Sa bonne vieille figure, à l'expression calme et honnête, laissait percer en ce moment une impression profonde de tristesse, de découragement et de regret aussi. Il balançait, par instants, sa tête toute blanche, avec le geste soucieux, visiblement lassé, de l'homme qui se trouve en présence d'une grave difficulté à vaincre ou d'un malheur à éviter.

Le jardin n'était pas très grand, mais il s'étendait comme un joli tapis, s'épanouissait comme un riant bouquet de branches et de feuillages, de verdure et de fleurs. Les petites corolles blanches des fraisiers en bordures s'ouvraient le long des carrés où montaient les pois en rannées, où se tassaient les têtes blondissantes des laitues et les gros cœurs pommes des choux, où se balançaient aux souffles du matin les tiges hautes et légères des carottes et des asperges, avec leur dentelle de verdure se déroulant en panaches, s'étalant en éventails. Dans le fond, la maison, pas bien grande, mais d'aspect honnête, paisible, et souriant aussi, disparaissait presque sous les festons grimpants, les spirales capricieuses, les enroulements gracieux des chèvrepenilles et des jasmins, des rosiers et des vignes folles, qui en tapissaient la façade, encadraient coquettement les croisées, et, pour avoir encore plus de soleil, grimpaient tout en haut du pignon.

— Oh ! voilà tant d'années tranquilles, d'année heureuses, que nous passons ici ! se disait tristement le brave homme. Et maintenant la vieillesse me tient, les forces à grand train s'en vont, la mort viendra bientôt. . . . C'est moi qui, probablement partirai le premier, et, certes, il sera temps. A soixante treize ans finis, chaque jours passé, cahin-caha, vous pousse droit au cimetière. Et ma pauvre chère vieille ma bonne Rose, que deviendra-t-elle après moi ! Je lui laisserai bien tout cela ; ce verger que j'ai planté,

ces arbres que j'ai vu grandir, cette petite maison où la vie m'a été si douce. . . . Mais qui donc sera là pour la protéger, la consoler et la chérir, l'entourer de soins et d'amour ? Il y a si longtemps, oh ! si longtemps déjà ! que Dieu nous a repris notre pauvre cher enfant, notre petit Guillaume. . . . Comme c'est triste, lorsqu'on devient faible, impotent, malade, de n'avoir pas, auprès de soi, un bras jeune et fort pour vous soutenir, un cœur jeune et fort pour vous aimer !

Alors, comme si toutes ces passagères et douces visions de jeunesse et de force, de fraîcheur et de sourires, eussent eu le pouvoir d'évoquer une apparition charmante, une véritable fleur de jeunesse et de beauté, au moment où le père Fortier secouait la tête avec un long soupir, tout au bout du jardin une voix claire et pure s'éleva pardessus les haies, et un joli bras blanc passa à travers les buissons.

La voix chantait, sur un rythme qui semblait soupirer et bercer vaguement, le naïf et doux refrain de notre grand poète :

Nous achèterons de bien belles choses
En nous promenant, le long des faubourgs.
Les bleuets sont bleus, les roses sont roses,
Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours.

Le bras rond, un peu frêle, modelé finement, vrai joli bras de jeune fille, se glissa, sans craindre les piqûres, à travers le vert fouillis de la haie. Et la main très blanche, aux ongles roses, se dépêcha de cueillir des grappes de sureaux, des tiges de lierre et des branches fleuries d'églantiers.

— Ah ! c'est cette gentille enfant, cette mignonne Louissette, se dit le bon monsieur Fortier, relevant soudain la tête et cheminant le long du sentier. Toujours en bonne humeur, vive et joyeuse comme un pinson des haies, et avec cela, prompte au travail, vaillante, éveillée dès l'aurore, comme une alouette des prairies ! . . . Ah ! le voisin Cauderan est bienheureux d'avoir une petite fille pareille ! Quelle charmante petite femme ç'aurait été pour notre Guillaume ! . . . Ou si, du moins, nous avions, nous, pauvres vieux, une pareille fillette, qui ne nous aurait donné que la peine de lui trouver un bon mari !

Et le vieillard, toujours se parlant à lui-même, suivait, d'un pas plus prompt, l'étroite allée sablée au bout de laquelle il allait rencontrer sa petite voisine. Il avait même cueilli en passant, un bel œillet panaché, tout frais éclos sur sa corbeille, qu'il se proposait d'offrir à Louissette avec son bonjour quasi paternel, lorsqu'une voix, qui l'appela par derrière, assez loin, le fit soudain s'arrêter court.

Il se retourna et aperçut, juste à l'entrée de la maison, sur la plus haute des trois marches, sa chère vieille Rose qui se tenait debout, regardant aussi loin qu'elle pouvait du côté d'allées. Au-dessus de ses yeux, encore vifs sous ses paupières flétries, elle avait mis, pour mieux voir et pour s'abriter du soleil, une de ses mains ridées ; l'autre était cachée dans la poche de son tablier de ménagère, en fine toile bleue, qui se drapait au devant de sa jupe de laine gris foncé, plissé très simplement. Son bonnet du matin, légèrement tuyauté, couvrait à demi de beaux cheveux d'un noir très doux ; que la vieille commença à argenter de ses rayures blanches. Une ceinture de soie noire, à laquelle s'accrochait un petit trousseau de clés, modelait à demi les contours de sa taille arrondie, élégante et svelte autrefois, maintenant droite et ferme encore sous sa camisole de percale d'un blanc éclatant, que festonnait tout alentour une légère broderie.

— Jérôme ! appelait-elle. Déjà levé ? déjà dans le jardin ? . . . Mais ton café t'attend. Viens donc, mon bon ami.

En un instant, le vieillard l'eut rejointe, bien qu'il entendit encore, par delà les buissons en fleurs, s'élever et vibrer la voix de la fillette.

Elle lui prit alors la main, sans lui parler d'abord, le regardant aussitôt qu'il l'eut abordée, avec une profonde attention et une grande tendresse. Puis elle lui fit monter les marches tout près d'elle, et le conduisit en silence dans la salle à manger.

Là, dans cette petite pièce claire et gaie, où les verres et les cristaux, les carafes au long cou, dentelées et taillées, les porcelaines communes, mais propres, d'un beau blanc mat avec des filets bleu et or, étincelaient au soleil sur le buffet de noyer ciré aux teintes chaudes ; où, sur la nappe très blanche et bien tendue, la cafetière, le pot à lait

et les deux tasses jumelles attendaient, avec les cuillers d'argent toute reluisantes, le beurrier de cristal et les deux petits pains, elle le fit asseoir près d'elle, poussa un tabouret sous ses pieds, le servit soigneusement, d'abord, puis lui dit, d'une voix prompte, gaie et tendre avec cela, et presque maternelle :

—Voyons, mon bon ami, est-ce bien raisonnable?... Quand il est cinq heures à peine, et quand l'air est encore froid, avant que le soleil ait eu le temps de monter, quitter sa chambre bien chaude et s'en aller tout doucement, sans rien dire, rôder par le jardin, comme au jour où l'on avait vingt ans, et où l'on s'en venait dès l'aube, dans les bois de Septfonds, cueillir la violette !

—Allons, ne gronde pas, sois clémente, ma Rose chère.... Circonstance atténuante : j'avais pris mon cache-nez.

—Mais pourquoi se lever si matin, dis, mon pauvre vieil homme ?

—Parce que..... parce que, murmura le brave père Fortier, baissant la tête d'un air embarrassé, et remuant avec obstination son morceau de sucre au fond de sa tasse, parce que..... depuis assez longtemps déjà, je ne pouvais plus dormir.

—C'est cela : il me semblait bien, depuis au moins une heure, t'entendre te tourner et te retourner dans ton lit..... Mais d'où cela vient-il, mon ami ? Dis-le moi.... Souffrais-tu ? Étais-tu malade ?

—Mais non, ma bonne, je t'assure.... Rien que des cauchemars, de mauvais rêves qui m'éveillent parfois. Et puis toutes sortes de réflexions que je me fais, et de vilaines idées qui me viennent.....

Ici, il y eut un silence. La vieille Mme Rose ne répondit pas aussitôt, paraissant toute préoccupée de fendre en deux son petit pain et de se faire sa tartine. Puis, déposant soudain son couteau d'un air délibéré, elle releva la tête vivement, et tendit avec effusion la main à son vieil homme.

—Je ne suis pas contente de toi, Jérôme, dit-elle, d'un ton pénétrant, visiblement ému, où se révélait, dans toute sa sincérité, une grande tendresse, avec un peu d'inquiétude et de tristesse aussi. Tu as quelque tracas, quelque préoccupation qui te poursuit, quelque peine que tu me caches. Est ce que je ne le vois pas bien, à ton silence qui me pèse, à ton regard qui souvent devient sombre, à ton air parfois rêveur et parfois agité. Qu'as-tu donc, mon pauvre homme ? Que se passe-t-il en toi ! À qui confierais-tu tes peines, à qui remettrais-tu la moitié de ton fardeau, si ce n'est à moi, ta compagne des bons et mauvais jours, et ton unique amie ?..... Allons, parle, soulage-toi ; songe que je suis là pour t'entendre, pour t'aider si je le peux, et, du moins, pour te consoler.

Le père Fortier ne répondit d'abord que par un long soupir à ces paroles de sa Rose. Puis il prit, avec une grande tendresse et une sorte de respect, la main qu'elle lui avait tendue, et murmura d'un ton lent, en secouant le tête.

—Oh ! il n'y a pas là de quoi t'inquiéter, ma bonne amie. Si je suis triste parfois, c'est que je me fais vieux.

—Je ne rajeunis pas non plus, reprit-elle, avec un sourire. Et cependant, Dieu merci, tant que les jambes vont et que la santé se conserve, je ne vois pas trop ce que nous avons à craindre ou à regretter.

—Mais je suis bien plus vieux que toi.... Dix ans, c'est beaucoup à notre âge.... Et puis—je ne voudrais pourtant pas te tourmenter ou t'affliger, ma Rose—mais je sens, depuis quelque temps, que mes forces décroissent, ma tête s'alourdit. Va, ce n'est pas pour moi que je m'inquiète et m'attriste, crois-le bien. Lorsque, mon heure ayant sonné, j'aurai fermé les yeux, lorsque je m'en irai dormir sous les cyprès et les rosiers, dans notre petit coin au bout du cimetière, eh bien ! qu'aurai-je à craindre ou à demander ? J'aurai vécu tranquille, et, grâce à toi, heureux ; je m'en irai en paix avec Dieu et les hommes. Donc, mes jours seront pleins ; il ne me faudra rien de plus.... Mais toi, ma pauvre amie, toi qui resteras seule !.... Si, du moins, tu avais auprès de toi quelqu'un qui t'aimât, qui parvint à te distraire et à te plaire, qui t'empêchât de toujours te souvenir et de me regretter ?

—Allons ! allons ! En voilà des idées, de vilaines idées ! Qu'est-ce qui te prend donc là, dis, mon pauvre cher homme ? répliqua Mme Rose, qui avait repoussé depuis un instant sa tasse à demi pleine, et donnait de petites tapes d'amitié sur l'épaule du vieillard.

—Mais ce sont des idées qui viennent tout naturellement à un homme de mon âge, lorsqu'il sent ses forces s'en aller et la fin devenir prochaine, et quand il a, en outre, une bonne et chère femme comme toi à protéger, même après lui, si c'est possible..... Rose, notre Guillaume, notre seul petit enfant, pourquoi l'avons nous perdu ?

—C'était la volonté de Dieu, murmura Mme Fortier, en inclinant la tête.

—Je le sais, mais maintenant, que deviendrons-nous, pauvres vieux ? Tiens, ma bonne, il faut que je te l'avoue : même sans parler de l'avenir, je serais si heureux d'avoir auprès de moi un grand garçon, un fils, avec qui je pourrais encore aller, venir, causer, travailler ; qui m'aiderait à soigner mon jardin, à ranger mes médailles ; qui nous ferait la lecture, les soirs d'hiver, au coin du feu, et auquel, après nous, reviendrait, avec la maisonnette et le jardin, toute notre petite fortune. . . . Il me semble, vois-tu, que la vie n'est pas complète, lorsqu'on ne laisse après soi personne pour vous pleurer.

De nouveau, un silence se fit. Mme Fortier, laissant retomber une de ses mains dans la poche de son tablier, de l'autre, roussant machinalement les miettes sur la table, paraissait concentrée tout entière dans ses réflexions. Le vieillard attendait, patient, déjà presque soulagé, car il avait conté sa peine. Puis Mme Rose se mit à parler, de sa voix ferme et franche.

—S'il en est ainsi, Jérôme, dit-elle, attachant sur lui, bien en face, son regard affectueux, il y aurait peut-être un moyen de te tranquilliser et de te satisfaire. Nous pourrions faire venir, installer ici avec nous ton filleul Emile Dufranc, ou mon neveu Louis. Ces jeunes gens, d'après ce que j'ai pu voir, et aussi par suite de la tendresse que nous leur avons témoignée, nous sont, je crois, l'un et l'autre sincèrement attachés. Celui des deux qui consentirait à vivre définitivement près de nous, à devenir notre fils, en quelque sorte, serait mis au courant de toutes nos occupations, nos petits tracassés, nos affaires, et deviendrait plus tard notre principal héritier.

—Oh ! c'est vraiment une idée, une fameuse idée, que tu as là, ma bonne Rose. . . . Du reste, nous le savons l'un et l'autre, ça toujours été ainsi. Qu'il survienne un embarras ; une peine, une difficulté, et la bonne fée est là : c'est à ma chère Rose qu'on s'adresse ; c'est elle qui trouve le remède, qui donne le sage conseil. . . . Ainsi, c'est dit : nous pourrions inviter ici Emile et Louis, leur exposer notre projet, les étudier d'abord, puis les faire s'expliquer l'un et l'autre. . . . Seulement, n'y aurait-il pas encore un obstacle à écarter ? Je ne voudrais pas habituer un grand garçon de vingt-deux ou vingt quatre à bâiller et se croiser les bras, la plus grande partie du temps, lorsque nous aurions ensemble classé mes médailles et mes bouquins, greffé mes rosiers et tracé mes parterres.

—Oh ! à ceci encore on pourrait remédier, je pense. Il y a remède à tout, hors à la mort, dit la bonne vieille dame en souriant. N'es-tu pas en grande amitié avec M. Davaud, le sous-préfet ? Il trouverait bien, pour Emile ou pour Louis, une place dans ses bureaux. Ne te disait-il pas, l'autre jour, qu'il lui manque en ce moment un comptable et un secrétaire ? Et certes mon Louis a reçu pour cela une assez belle éducation, grâce aux soins de sa pauvre mère. Ton filleul, de son côté, pourrait s'en tirer à merveille, lui qui est en train de devenir un élégant du jour, un beau monsieur de Paris.

—C'est vrai ! c'est, ma foi, vrai. On ne peut pas mieux trouver : je vois cela d'ici. Mon filleul, ou Louis, venant avec moi dès le grand matin, au jardin, arroser les corbeilles, ratisser les allées, et puis faisant un brin de toilette et allant à son bureau ; enfin, rentrant vers cinq heures, et dînant avec nous et faisant ensuite, le soir, au coin du feu, la partie de piquet, la causette et la lecture. . . . Et le dimanche donc, et le jeudi, nous irons tous ensemble entendre la musique. Il te donnera le bras, ma Rose, et ne seras-tu pas fière de pouvoir montrer ainsi, aux amis et aux voisines, un grand et beau jeune homme à côté de ton vieux mari ? . . . Et puis, qui sait ? peut-être qu'un jour, car, sans un brin d'amour, que serait la jeunesse ? il nous faudra penser à une belle petite noce, et tu auras alors une layette à faire, un poupon à bercer. . . . Est-ce que cela ne te rajournira pas, dis moi, ma bonne vieille ! Et cela ne vaudra-t-il pas mieux quo de rester toute triste et toute seule, quand ton Jérôme aura. . . .

Ici, un léger coup de sonnette coupa la parole au vieillard. Et, un instant après Zélie, la petite servante, entr'ouvrit la porte de la salle à manger.

—Madame, dit-elle, en retroussant d'une main le pan de son tablier, c'est Mlle Louise qui vient m'apporter pour vous un gros bouquet de giroflées et un panier d'asperges.

—Elle n'est pas partie, j'espère ? s'écria Mme Rose, se levant toute droite. Cela serait du joli ! s'en aller comme ça, sans dire gare, quand elle sait qu'elle n'a pas besoin d'asperges pour être toujours la bienvenue, et que ses vieux amis ne demandent qu'à l'embrasser.

Mais elle n'était pas partie, en effet, la fillette du voisin Cauderan, la jeune et gentille Louise. Comme elle était venue en cachette sur la pointe des pieds, on ne l'avait pas

entendue marcher sur les dalles du corridor. Seulement elle passa soudain sa tête blonde par la porte entrebaillée, salua d'un joli sourire le vieux couple qui regardait, charmé ; puis courut présenter son front tout blanc et ses joues roses au baiser de Mme Rose d'abord, et ensuite du père Fortier.

Ce furent alors des caresses, des remerciements, des questions, des bonjours. Mme Rose s'informa de la santé du voisin Cauderan, et Louise voulut avoir, en retour, des nouvelles de la chatte Moumoutte. M. Jérôme, tout en s'extasiant sur la grosseur des asperges et le parfum des giroflées, raconta à sa chère mignonne comment il avait été sur le point de lui offrir, pendant sa promenade matinale, un de ses plus beaux œillets par-dessus la haie des deux jardins. Il fallut, enfin, que Louise, bon gré mal gré, prit place à table entre les deux vieillards, et bût doucement une goutte de café dans une grande cuillerée de crème.

Au bout de quelques minutes cependant, M. Jérôme disparut. A cette heure-là, chaque jour, il s'enfermait dans son cabinet, pour classer ses vieux papiers, épousseter et ranger ses antiquités chéries, relire ses bouquins, et contempler avec un orgueilleux plaisir, sa belle collection de médailles.

Mme Rose, alors, regardant sa jeune voisine bien en face, avec un sourire affectueux, plein de promesse et de mystère, mit un doigt sur ses lèvres, et l'attira à elle en lui serrant la main.

— Ecoute, ma fille, commençait-elle ; j'ai un gros secret à te dire et une grande nouvelle à t'annoncer. Je ne sais pas si je fais bien de te raconter tout... Mais je me fie à ta discrétion, car tu es prudente et sensée... Et puis, il faudra bien que tu m'aides, quand tu en auras le temps, car je vais avoir tant de choses à arranger, tout un remueménage à faire !... Nous attendons ici une visite, plutôt un visiteur. Que dis-je ?... deux visiteurs... Tu vois d'ici quelle affaire, quel tapage, et quel branle-bas, mon enfant !

— Un visiteur ? Deux étrangers ?... Qui donc cela peut-il être ? demanda Louise, toute curieuse, ayant déjà dans le regard un éclair de joie naissante qui, bien qu'elle hésitât encore, commençait à briller.

— Est-ce que tu ne t'en doutes pas un peu, dis-moi, petite futée ?... Allons, je ne veux pas te faire languir plus longtemps. J'invite aujourd'hui ici ce brave et cher garçon, mon zèveu Louis.

— Ah ! fit elle, très joyeusement surprise, et ne pouvant plus contenir, cette fois, la rougeur chaude et vive qui, des joues, lui monta au front, et le tressaillement joyeux qui passa sur ses lèvres fines.

— Là, vois tu !... Oh ! je savais bien que ma nouvelle te ferait plaisir... Mais maintenant, ce n'est pas tout, M. Fortier, de son côté, écrira dès aujourd'hui, je pense, dans la même intention, à son filleul Emile Dufranc, qui est aussi un très aimable et très gentil jeune homme.

— Ah ! fit encore la jeune fille.

Mais le son de sa voix, l'expression de son regard, tout était cette fois différent. La curiosité même avait disparu ; ce n'était plus que de l'insouciance.

— Je ne connais pas ce monsieur reprit-elle, après un instant de silence.

— Mais comment ?... Il est venu nous voir déjà depuis que vous êtes à Vervieux.

— Oui chère madame Rose. Mais moi, dans ce moment-là, j'avais été voir, à Thâlon, ma tante et ma marraine.

— Ah ! c'est vrai... Après tout, il n'y a rien de perdu. Emile Dufranc était, du reste, encore bien jeune dans ce temps-là. Maintenant que c'est un vrai jeune homme, un homme tout à fait, il sera encore plus facile de faire connaissance... Ainsi, ma petite Louise, je vais monter écrire ma lettre, et puis je m'occuperai de ma lessive.

— Et moi, je dois aller ce matin à nos coupes dans la forêt, accompagner mon père. Ainsi, au revoir, à tantôt, chère madame Rose.

— N'oublie pas nos bonjours à ton père... Et au revoir, ma chère enfant.

CHAPITRE II

L'hôtel de la marquise, de Chevannes, bâti vers le milieu de la grande rue, dans la vieille ville de Lasson, avait encore ses volets clos et ses rideaux tirés. La lourde port, de chêne à deux battants, n'avait pas encore tourné sur ses gonds chargés de rouille pour laisser passer la grande cruche de cuivre de la laitière ou la grosse miche brune et les petits pains couleur d'or du boulanger, lorsqu'un jeune homme, qui venait du côté du marché, en s'avançant d'un pas agile, s'arrêta soudain sur le porche, et souleva vivement le marteau.

Le vieux concierge, qui parut au bout d'un instant, avait l'air encore passablement endormi et, en marchant, se frottait les yeux ; pourtant, il ne sembla pas trop contrarié en apercevant le jeune homme.

— Comment ? c'est vous, monsieur Louis ? dit-il. Déjà en course si matin ?

— C'est que, voyez-vous, monsieur François, j'ai grand besoin de parler à ma mère. . . . Des lettres que j'ai reçues hier soir, et auxquelles je dois répondre. . . . Enfin, j'ai pensé qu'il me serait plus aisé de la trouver seule si je venais dès le matin.

— Ça, c'est sûr. . . . D'autant mieux qu'aujourd'hui, comme Mme la marquise a pris un petit rhume, elle n'ira sans doute pas à la messe. Enfin Joseph n'a pas reçu l'ordre d'atteler. . . . Cela fait que Mme Habert aura bien plus de temps à vous donner. Elle pourra causer avec vous, peut-être bien pendant une heure.

— C'est bon. Merci, François, dit le jeune homme, en montant le grand escalier de pierre, en homme qui connaissait l'intérieur de l'hôtel.

Ce fut au second étage qu'il s'arrêta, et poussant légèrement la porte rembourrée, il vint frapper à l'entrée d'un long corridor.

— C'est moi, mère, dit-il, en même temps.

Il avait eu raison d'avertir, car on ne le fit pas attendre. La porte s'ouvrit aussitôt, et, avant même qu'il eût parlé, Mme Habert, grande femme encore belle, à la taille droite aux cheveux brun foncé, aux yeux vifs, mais moins gais que ceux de sa sœur, Mme Rose, lui avait saisi la main, passé un bras autour du cou, et sans rien dire encore, l'embrassait tendrement.

Puis, s'avançant de quelques pas dans cette chambre assez vaste, un peu sombre simplement mais confortablement garnie de quelques vieux meubles massifs, elle fit asseoir son fils près d'elle !

— Tu as bien fait de venir ce matin, mon cher Louis. Je suis toujours heureuse de te voir. Mais, aujourd'hui, surtout, car j'ai quelque chose à te dire.

— Moi aussi, chère mère. Et j'ai pensé que je pourrais plus aisément, de grand matin, vous voir et vous parler.

— En effet. La marquise est un peu souffrante, et se lève assez tard. . . . Mon enfant, j'ai reçu hier une lettre de ma sœur Rose.

— Et moi aussi, maman. . . . Alors vous savez déjà à peu près ce que j'ai à vous dire.

— Oui, probablement. La tante et l'oncle t'invitent à venir à Vervieux.

— Et voici justement la raison pour laquelle nous devons nous entendre et nous concerter, chère mère. S'il ne s'agit que d'une visite momentanée, d'une simple invitation, je suis tout prêt à l'accepter avec empressement. Vous savez combien je suis attaché à cet excellent oncle Jérôme et cette chère tante Rose ; avec quel sentiment de bien-être et de paix, quelle joie, je me retrouve dans leur joli jardin bien vert et leur gentille petite maison. . . . Mais dans cette lettre de ma tante, dans les instances qu'elle m'adresse et les expressions dont elle se sert, je crois démêler autre chose. Alors la situation changerait totalement de face, et, malgré toute l'affection que je porte à ces bons parents je ne pourrais pas accepter. Aussi suis-je bien aise que vous puissiez, en connaissance de cause, me donner votre avis ; car sûrement, à cet égard, puisque ma tante vous a écrit, vous devez être renseignée encore bien mieux que moi, chère mère.

— En effet, mon enfant. Voici ce que me dit, sans grandes phrases, tout uniment, la bonne tante Rose. Il paraît que, depuis quelque temps, la santé de son mari est moins bonne qu'autrefois, et commence à l'inquiéter. C'est le moral qui affaiblit, surtout, et qui aurait besoin d'une source de vigueur nouvelle, d'un souffle de chaleur et de vie. C'est pour cette raison que ton oncle, inspiré par elle, voudrait t'appeler près de lui, te

mettre au courant de ses travaux, de ses intérêts, de ses occupations, enfin de l'état de ses affaires, et plus tard, pour te récompenser de tes soins et de ton dévouement, t'instituer son héritier. Je n'ai pas besoin de te dire, n'est-ce pas, mon Louis, si je serais heureuse de cet arrangement qui ferait de toi, pour le moment, le compagnon et presque le fils de ceux, qu'après mon cher enfant, j'aime le mieux au monde, et qui, plus tard, t'assureraient le bien être, l'aisance que ni ton pauvre père, ni moi, n'avons pu te donner.

Le jeune homme, qui avait secoué la tête avec tristesse tandis que sa mère parlait, ne répliqua pas tout d'abord, gardant un instant le silence. Mais lorsqu'il releva, pour répondre, son front jusque-là baissé, une vive expression de droiture et de loyauté rayonnait dans ces yeux bruns profonds où se concentrait une flamme. Et son visage, aux traits fermes et réguliers, avait pris un grand caractère de force, de vaillance, et d'énergique résolution.

—Croyez que je serais bien heureux, moi aussi, de pouvoir vous donner satisfaction, et réaliser votre affectueux espoir, ma bonne mère, commença-t-il, d'un ton un peu triste. Mais il y a, à ces beaux rêves, un obstacle des plus graves, invincible probablement. Le passé me tient et m'enchaîne. En vertu du fatal arrangement des choses, je ne suis pas en quelque sorte, le maître de mon destin.

—Ni ton père, ni moi, n'avons pourtant jamais pensé, ni désiré, te charger de ce fardeau, mon pauvre enfant, murmura, Mme Habert avec tristesse.

—Je le sais, mère. . . . Mais si ce n'est pas votre voix qui encourage et qui ordonne, c'est la grande loi du devoir et de l'honneur qui m'est sacré. J'aurais beau avoir, n'importe où, une vie aisée, tranquille et douce, est-ce que je pourrais oublier que mon malheureux père est mort de fatigue et de chagrin, après ces fatales entreprises, qui ont ruiné d'autres que lui, et ne nous ont laissé que les regrets, la honte et la misère ; que la plus grande partie de ses dettes n'a pas été acquittée, et que vous enfin, pauvre chère maman, vous avez dû faire, pour élever votre enfant, le sacrifice de votre indépendance. Est-ce que je ne me rappelle pas le temps où vous viviez, libre et heureuse, dans notre maison de Châteauthier ? Est-ce que vous pouvez être, au même point, libre et heureuse encore, en remplissant vos fonctions de secrétaire et de dame de compagnie de la marquise, qui est vieille et malade, qui vit seule, et qui, par conséquent, n'a guère de dédommagements à vous offrir, ni de consolation à vous donner ?

—Tout cela est vrai, mon ami. Mais le destin l'a voulu ainsi ; nos projets, nos efforts, ont tourné contre nous. . . . Maintenant, qu'y voudrais-tu faire ?

—Ce que je veux ? Mais, lutter, moi aussi, suivre ma voie, agir, combattre vaillamment, et parvenir, avec le temps, à changer la face des choses. . . . Voici pourquoi je regrette, oui, je regrette sincèrement, que ces projets de l'oncle et de la tante Fortier nous soient communiqués justement à cette heure où je vois s'ouvrir pour moi une route nouvelle, qui peut m'offrir des chances de succès jusqu'ici inespérées, et m'aider à atteindre le but auquel je tends, le bonheur que je rêve, moi aussi.

—Qu'est-ce donc ? Que penses-tu tenter ? Quelque entreprise encore, quelque occupation nouvelle ?

—Oh ! rien qui puisse vous inquiéter, vous effrayer, chère maman ; bien au contraire. Je ne veux certes pas quitter l'administration des usines de La Fierre. Mais le poste que j'occupe pourrait être, si j'y consens, avantageusement changé. Pour adjoindre aux deux ingénieurs chargés de l'exploitation des nouvelles mines de fer du pays de Galles, notre directeur général se propose d'envoyer un comptable fort au courant des affaires de la société, et dans lequel il puisse avoir une entière confiance. Non seulement les appointements ordinaires seront plus que doublés, mais encore l'employé qui occupera ce poste recevra une part assez importante des bénéfices annuels de la société. Notre chef, M. Bréard, m'a dit que le directeur général était tout disposé à me confier cet emploi, ce que je n'aurais pas osé espérer, car je suis encore bien jeune. . . . Mère, je suis tout résolu, si l'on m'offre cette place, à l'accepter avec empressement, et j'espère. . . . oh ! oui, j'espère. . . . que vous y consentirez. . . . Je sais que nous serons séparés, pour quelques années peut être ; que vous ne pourrez pas venir me rejoindre à Penrhydd dès les commencements. Mais je sais aussi que toutes ces ressources nouvelles, cet argent si promptement gagné, auront leur but sacré, qui diminuera vos regrets et réjouira votre cœur. J'en consacrerai la plus grande partie à acquitter, autant que je le pourrai, les anciennes dettes de mon père. Je parviendrai bien, en travaillant avec joie et ardeur, en persévérant surtout, à me libérer peu à peu. N'aurai-je pas, par cela même, rempli consciencieusement

sement ma tâche, et mieux mérité votre amour ? Ne serez-vous pas, alors, vraiment heureuse, mère ?

Mme Habert ne répondit d'abord qu'en prenant les mains du jeune homme, qu'elle unit dans une forte étreinte pleine de reconnaissance et de tendresse ; ce qui pourtant ne l'empêcha pas de hocher la tête un peu tristement.

—C'est là, certes, un bien beau projet, et de nobles efforts de ta part, mon Louis, reprit-elle. Pourtant, avant de prendre une résolution définitive, ne devrais-tu pas d'abord considérer attentivement tous les avantages que tu perds ; plus tard, leur héritage Ce ne sont pas là, tu le sens bien des choses à dédaigner.

—Je suis loin de rien dédaigner, surtout cette très douce et très sûre affection de famille. Mais mon devoir m'appelle ailleurs. L'oncle Fortier, qui est un homme honorable, un digne homme, le comprendra bien, allez

—Je n'en doute pas, et pourtant !... Mon pauvre enfant, si cependant, dans ta courageuse entreprise, tu te sacrifiais pour nous ? Si tu laissais derrière toi, ou si tu emportais dans ton cœur, pensant que je n'en sais rien, des regrets et des espérances !.. Cette gentille enfant, cette petite Louise, qui demeure tout près de ma sœur Rose, et lui montre tant d'amitié, est bien charmante assurément. Et j'ai cru voir naître et grandir entre vous, surtout en ces derniers temps, une amitié toujours croissante. Si tu l'aimes sincèrement, si tu songes parfois à l'obtenir pour femme, ne serais-tu pas bien plus sûr de réussir, en devenant son voisin très proche, et de plus, le fils adoptif, l'héritier futur de l'oncle Fortier ?

Louis s'était levé à ces paroles de sa mère. Il fit, sans lui parler, quelques tours dans la chambre, puis il revint se placer, droit et ferme, devant Mme Habert, et lui dit, d'une voix un peu émue :

—Ne parlons pas maintenant de toutes ces choses-là, mère, je vous en prie. Déjà ma situation présente ne me permettrait guère de songer au mariage. A plus forte raison à cette heure, ou je me propose de prendre ma revanche sur le passé... Plus tard, peut-être ! si le sort me favorise, si je suis enfin heureux !— Mais d'ici là, je ne me bercerai pas d'illusions, d'espoir, et surtout, je ne parlerai point. Car je ne veux engager l'avenir, troubler le bonheur de personne.

—Tu es bien fermement décidé, je le vois... Ainsi je vais écrire à Rose que tu vas quitter la France, que tu refuses avec regret...

—Pas tout à fait. Voici ce que je me proposerais de faire... Comme, avant mon départ pour le pays de Galles, je puis, selon nos conditions, demander un congé, je voudrais passer tout ce temps auprès de l'oncle Jérôme. Je lui prouverais alors bien mieux, et surtout bien plus aisément, que si je n'accepte pas ses offres bienveillantes, ce n'est certes pas que je manque d'affection, de reconnaissance, et, au besoin, de dévouement pour lui. Il me comprendra, j'en suis sûr, et m'approuvera probablement, dès que je lui aurai dit ce que je pense faire... N'est-il pas vrai qu'en agissant ainsi, je ne paraîtrai point ingrat ni indifférent, chère mère ? Je vous connais d'ailleurs trop bien pour croire que la perte d'un héritage, probable à la vérité, mais encore éloigné dans tous les cas, puisse beaucoup vous attrister.

—Eh ! bien, non, mon Louis, puisque tu fais mon bonheur et ma gloire ; puisque tu veux devoir à toi seul ton avenir et tes succès. Mais c'est,—veux tu que je te le dise ? —pour ma sœur Rose, pour son digne et brave mari surtout, que ton refus m'afflige. Qui donc, alors que tu seras parti, sera là pour les réjouir, les soutenir et les aimer ?

—Vous savez que l'oncle Fortier aime beaucoup son filleul Emile Dufranc. Il le fera venir, sans doute, et l'établira à Vervieux. Cela sera d'autant plus aisé, je crois, qu'Emile, d'après ce qu'on me dit, est maintenant sans place.

—Dieu veuille que toutes choses s'arrangent pour le mieux, dit Mme Habert en se levant, avec un soupir étouffé et un sourire toujours tendre, mais un peu triste. Et à présent, je vais te quitter, Louis. Je viens d'entendre Françoise qui apporte, bien sûr, le chocolat à la marquise.

Nous nous verrons après demain, n'est ce pas ? Au revoir, mon cher enfant.

Alors, après un bon et long baiser, la mère et le fils descendirent. Arrivée au premier étage, Mme Habert disparut derrière une haute portière à longues franges, tandis que le jeune homme gagnait la porte de la rue, en traversant le sombre péristyle de l'hôtel.

CHAPITRE III

Les persiennes étaient closes et les rideaux tirés, dans cette petite chambre du cinquième s'ouvrant sur une cour. Le soleil avait beau ouvrir son grand œil d'or pour regarder de plus en plus haut, avec un éclat joyeux, les tuyaux des cheminées, les caisses et les pots de fleurs aux balcons, et les écailles bleuâtres des toits s'alignant en files pressées, rien ne bruissait, ne bougeait et ne s'agitait encore, dans l'appartement de Mlle Iza Flamahut, chanteuse aux Folies Montmartre, et de son frère Théophile. Là, les bruits confus du dehors, ne parvenaient que vaguement, amortis qu'ils étaient par la façade épaisse des maisons s'alignant dans la rue de Trévise.

Le cri très fort et très perçant, dominant le bruit de la rue, d'un marchand de mouron qui passait, réveilla Mlle Iza, qui tressaillit, fit un saut dans son lit, se dressa, étendit les bras, secoua ses longs cheveux bruns, ouvrit toute grande, pour bailler, sa petite bouche rose, et murmura, en guise de salut à la ville enfiévrée et de bonjour au gai soleil :

— Vieil imbécile, va ! . . . Venir crier si matin ! . . . On ne peut pas seulement dormir un brin, quand on s'est couchée à trois heures.

Là dessus Mlle Iza, tout en se frottant les yeux et haussant les épaules avec de petits gestes de dépit, enfila ses pantouffes marocaines, de velours rouge à paillettes d'or, ramassa prestement l'une de ses jupes traînant à terre, écarta ses rideaux de soie bleue damassée, déteinte par endroits, et décrocha enfin, dans le fond d'un placard, un peignoir de cachemire à larges raies bleues et blanches, à col et manchettes de guipure flasque avec teintes jaunies.

Elle venait de se vêtir, et, devant le miroir de la toilette, relevait ses cheveux bruns qui se roulaient en torsade lustrée, quand des pas qui s'approchaient s'arrêtèrent au dehors. En même temps une voix s'éleva, et l'on frappa à la porte.

— Eh ! dis donc, sœur, tu dors fameusement tard, aujourd'hui ! . . . Pourtant la mère Croquenbouche va monter, avec le café bien chaud, les petits pains et la motte de beurre. Il est grand temps de déjeuner, sais-tu . . . Surtout qu'après ça, il nous faudra causer de bien des choses.

— C'est bon ! c'est bon ! dit Iza, agrafant son peignoir ; et puis, tournant la clé dans la serrure : Allons, entre, et commençons par nous mettre un peu de baume sur l'estomac . . . Nous causerons après.

Un grand gaillard, encore jeune, mais passablement débraillé, au teint flétri et aux joues creuses, parut alors, poussant brusquement la porte entrebâillée. Robuste et bien découplé, il avait le pied ferme et l'allure sournoise, le sourire mielleux, l'œil fauve et le regard déterminé. Tout en marchant il caressait, d'un air de complaisance, ses favoris bruns épais.

Une cravate de soie rouge passé flottait lâche autour de son cou à gros muscles, et son chapeau de feutre, posé très en arrière, découvrait en plein son front bas et fuyant, sur lequel ses sourcils se dessinaient, noirs et serrés, en ligne oblique.

Tandis qu'il s'avançait, se balançant sur ses hanches avec un air de complaisance, et jetant sur le canapé sa canne et son chapeau, sa sœur tirait d'un placard deux petits verres de cristal taillé, et une grosse bouteille, où la liqueur, au grand soleil, se piquait de points d'or éclairant son eau verte. Tous deux, se regardant en silence avec une muette satisfaction, la savourèrent à petits coups, pour se mettre en appétit.

— Ton absinthe est tout à fait pschutt, c'est certain . . . Mais tu n'as tout de même guère de bon sens, ma fille, dit Théophile au bout d'un instant, en s'effilant la moustache et posant son verre sur la cheminée. Est-ce que tu devrais avaler des rince-bouche, comme ça, dès le matin ? . . . Ton gosier, c'est ta fortune. Faut le ménager, sais-tu. Que tu aies seulement le malheur d'avoir un jour la langue épaisse et la voix éraillée, et tu verras quel charivari dans la salle. On sifflera par ci, on hurlera par là ! . . . Et avec ça que la caisse est à sec, et que nous avons, toi et moi, fameusement besoin de numéraire !

— Bah ! l'argent, c'est comme les amis. Quand on croit qu'il n'y en a plus, v'là qu'il y en a encore . . . Et d'abord, je m'en moque pas mal du train que l'on pourra me faire. Je suis au-dessus de tout ça : j'ai la confiance de mon directeur. On ne voit jamais tant de monde aux Folies-Montmartre que quand mon nom est sur l'affiche . . .

Un coup de sounette retentit en ce moment ; Iza courut ouvrir et reçut, des mains de la concierge, les pains et le lait chaud du premier déjeuner. Alors son frère quitta le canapé où il s'était étendu, d'un air ennuyé et nouchalant. Il alluma la lampe à esprit-de-vin, versa l'essence de café dans l'eau bouillante. Et tous deux, s'asseyant devant la petite table où leurs tasses étaient posées, se servirent leur café, coupèrent leurs tartines, et, tout en s'occupant ainsi, reprirent la conversation.

— D'abord, dit la chanteuse, en regardant fixement Théophile, qui savourait son déjeuner avec recueillement il me semble que, si je venais à me trouver dans l'embarras, ce serait toi qui devrais m'aider, puisque tu es mon frère. Voici, d'ailleurs, assez de temps que je travaille pour mener la maison . . . Si donc tu cherchais à ton tour les moyens de nous tirer d'affaire, ça ne serait pas trop tôt, là, vrai, à ce qu'il me semble.

— Que veux-tu ? . . . Ce n'est pas la bonne volonté qui me manque. Mais je suis dans une bien mauvaise passe, en ce moment. Et cependant je vais, je viens, je tripote, je flaire. La chance est contre moi ! rien ne me réussit . . . Ainsi tout dernièrement, je devais aider un camarade, Aristide Turpin, dit Pied-de-Cerf, à monter ce qu'on appelle : un cabinet d'affaires. Et là nous aurions fait de la recette, je te le garantis. Pas un comme Aristide pour plumer les provinciaux et décrocher le magot des portières . . . Et dire qu'il n'y a pas eu moyen de commencer, parce que le propriétaire du local, dans la rue Montorgueil, un bureau tout à fait gentil, se méfiait du tour et voulait absolument se faire payer, rien que ça de jeu ! six mois d'avance.

— Bref, l'affaire n'a pas réussi . . . Moi, je n'en suis triste qu'à moitié. Pour faire sa pelote, dans ces sortes de ficelles-là, faut trop longtemps attendre . . . Et puisque la machine est dans l'eau, trouve autre chose, voilà tout.

— Eh ! c'est là précisément ce qui me cause un fier dépit. Tu comprends bien que je n'ai pas attendu ton conseil pour imaginer autre chose . . . Ainsi, j'avais été me présenter chez un docteur . . . du faubourg Saint-Germain, encore ! . . . qui avait besoin d'un secrétaire. Oh ! il y aurait eu là de bon coups à faire, sais-tu ? . . . Et c'est là vraiment que je vois combien la mauvaise chance me taquine. Car j'ai eu beau me faire convenable et tout à fait gentil, prendre des airs d'innocent et baisser le coin de ma moustache, ce maudit docteur a eu un certain flair ; je n'ai pas réussi. J'avais pourtant montré de bien beaux certificats . . . que je n'étais accordés moi-même . . . Enfin, voilà, sœurlette. Et telle est la raison pour laquelle, je te repète, tu dois prendre bien soin de ton gosier. Avec ça, veloute tes couplets, égrène tes roulades, et souligne tes mots à effet, si tu veux que le directeur soit content, que le public t'acclame, que les reporters te célèbrent, et que la fruitière, le boucher et le propriétaire prennent assez de confiance pour accorder un généreux crédit.

— Je n'ai pas besoin de tes conseils ; j'ai déjà prouvé, il me semble, que je suis assez grande fille pour savoir mener mes affaires . . . D'ailleurs, si j'avais, un jour ou l'autre, quelque désagrément dans mon métier d'étoile, je trouverais bien d'autres moyens de me débrouiller, sois-en sûr. Tu n'es pas sans savoir, d'abord, que je peux me marier, dès aujourd'hui, si l'envie m'en prend. M. Emile Dufranc, ton ancien camarade d'école, qui a beaucoup d'éducation, et qui est ton intime ami, n'attend qu'un mot de moi pour faire publier mes bans et se commander son habit de noce. Alors tu n'auras plus besoin de te tracasser pour moi. Et moi de mon côté, je pourrai me passer de ce que tu appelles ta "protection", lorsque je serai Madame.

— Avec ça que, si tu épouses Emile, tu seras bien avancée ! . . . Je me vois forcé de t'apprendre que ce brave camarade n'est pas plus riche que nous. Et sa belle éducation ne lui fait pas grand profit, car je sais de source certaine, comme dit le *Constitutionnel*, que sa montre est chez "ma tante" depuis qu'il a perdu sa place au ministère.

— Ça peut bien être. Tout le monde a, dans sa vie, ses "jours d'adversité," comme dit la chanson . . . Mais ça n'empêche pas que M. Emile peut fort bien devenir riche. Tu sais qu'il a des espérances : il attend un héritage, celui de son parrain de Picardie, un entrepreneur retiré, qui est tout à fait à son aise.

— Bah ! . . . Les parrains de Picardie, c'est comme les oncles d'Amérique. Ça s'est vu peut-être autrefois, et ça faisait très bon effet, pour sûr, au troisième acte des vaudevilles. Mais c'est tout à fait fini, oublié, disparu. La race en est perdue, la ficelle est usée.

— Tu peux dire tout ce que tu voudras, répondit Iza, d'une voix sèche et dure, en se levant pour s'approcher du piano, qu'elle ouvrit d'un geste irrité. Mais cela n'empêche pas que M. Emile est un bien gentil jeune homme, que j'ai pour lui beaucoup d'estime,

et qu'il doit venir nous voir ce matin, avant la répétition... Il ne tardera pas, j'en suis sûre. Et, comme ça, je n'ai que le temps de révoir ma dernière création ; *Epouse et Maraîchère.*" Notre directeur compte beaucoup là-dessus pour doubler le prix des places et augmenter les consommations.

Et tournant le dos à son frère, Iza s'asseyait sur le tabouret de velours à clous dorés ternis et à franges déteintes. Elle plaquait sur le clavier quelques vigoureux accords, et lançait d'une voix chaude, sonore, qui, certes, n'avait manqué ni de charme ni de fraîcheur, les premières mesures de sa chanson comique. Théophile avait repris sa place sur le canapé, et battait nonchalamment la mesure du pied, tout en roulant sa cigarette.

A un nouveau coup de sonnette, il se leva en bâillant. Sa sœur sans quitter le piano, s'était détournée à demi, en lui montrant du doigt la porte.

Tout en grommelant, il ouvrit. Un jeune homme au teint rose et blanc, aux cheveux blonds soyeux, à la taille élégante, entra, cigare aux lèvres, rose à la boutonnière, secouant cordialement la main du drôle et traversant rapidement l'antichambre.

La jeune femme, comme si elle n'avait rien entendu, lançait toujours à plein gosier le refrain de sa chanson.

— Tous mes saluts, belle diva ! Mes compliments, brillante étoile, dit-il alors, avec une extrême courtoisie, tout en s'approchant du piano. Vous voyez en moi un homme heureux, satisfait... empressé, je n'ai pas besoin de le dire. D'abord il me tardait certes, mademoiselle, de venir, sans cérémonie, vous présenter mes respects... Et puis, j'ai à vous annoncer une excellente nouvelle !... La plus surprenante, la plus renversante, la plus saisissante... enfin la plus épatante, comme dirait cette vieille marquise dont on m'a demandé les gentillesses littéraires, quand, pour la sixième fois, j'ai raté mon bachot.

— Qu'est-ce que ça peut bien être ? firent à la fois le frère et la sœur qui riaient, se croisant les bras.

— Devinez !... Une échappée de soleil sur des horizons nouveaux, une délicieuse perspective.....

— Deviendrais-tu, par hasard, secrétaire d'un prince russe ! dit Flamahut, en lui lançant un regard fauve, à demi caché par ses sourcils, et rejetant sa cigarette.

— M. Emile entre peut-être, comme chroniqueur, au *Bartholo*, ou, comme régisseur, au théâtre des Batignolles, reprit pour sa part Iza, avec son sourire gracieux.

— Ni l'un ni l'autre... Quelque chose de moins fantaisiste, mais infiniment plus solide... Je ne rêve que levons de soleil aux champs, déjeuners sur la mousse, danses sous la feuillée, une conscience tranquille, un front serein, et, avec cela, une fort gentille propriété, et une quinzaine de mille livres de rente... *O rus quando te aspiciam !*... Encore un reste de mon latin et un souvenir de mon bachot.

— Le parrain de Picardie est mort ! s'écria Iza transportée, cette fois, se levant à demi et frappant dans ses mains.

— Pas tout à fait... Mais il y pense sérieusement, il en prend définitivement le chemin. Aussi a-t-il l'idée heureuse et l'aimable attention de m'appeler avant de se mettre en route. Et, pour me témoigner ses louables intentions à cet égard, voici ce qu'il m'écrit.

Et le jeune homme, tirant une lettre de sa poche, la dépla avec la lenteur solennelle et la majestueuse ampleur d'un orateur à la tribune. Pendant ce temps, son ami Théophile roulait une cigarette, et la chanteuse croquait des pastilles de chocolat.

" Depuis près de trois mois déjà, écrivait Jérôme Fortier, de sa jolie maison de Ver-vieux, tu nous a laissés, mon cher Emile, sans visites et sans nouvelles. Je ne puis croire cependant que notre affection te lasse, notre société t'ennuie, et tu sois en train à Paris, d'oublier ton vieux parrain. Je présume bien plutôt que les luttes et les difficultés de ton existence journalière, les travaux qu'il te faut entreprendre, les études que tu dois poursuivre, absorbent complètement ta pensée, et occupent tous les moments. J'espère cependant que tu trouveras le moyen de suspendre les uns et les autres, et de venir passer, dans notre petite maison, quelques bonnes semaines qui pourront te paraître longues au sortir du bruit et du mouvement de la vie de Paris, mais qui, cependant, ne seront point de trop, attendu que, pendant ce temps, nous aurons à causer, d'abord, et ensuite, d'après mes plans, pas mal d'affaires à arranger, et de dispositions à prendre.

" C'est que, vois-tu, garçon, ton vieux parrain est en train de vieillir bien plus encore. Il aurait grand besoin, maintenant que ses jambes tremblotent et que les verres de ses

lunettes se brouillent, et avant qu'il en vienne tout de bon à radoter, de sentir auprès de lui, et d'installer définitivement au foyer de sa maisonnette, un compagnon tout jeune, intelligent et fort ; un fils adoptif, enfin, pour remplacer celui qui . . . depuis si longtemps, mon Dieu ! . . . dort sous la terre, et pour voir grandir après lui les beaux arbres qu'il a plantés.

— Si cette perspective te sourit, si cette tâche de dévouement et d'amour ne te semble point trop lourde, viens sans tarder, mon cher Emile. Nous causerons à loisir, en gens posés, en bons amis, et nous verrons à arranger, pour l'avenir, nos affaires et notre vie. Je n'ai certes pas le droit ni le désir de te le commander. Mais, dans l'intérêt même de ton bonheur, mon enfant, je te le conseille. Tu n'auras, je t'assure, qu'à te féliciter, d'avoir montré à deux vieillards un peu de dévouement, de bienveillance et de tendresse. Et tu seras accueilli et aimé par des cœurs reconnaissants.

— Ma bonne Rose se joint à moi pour t'inviter à venir te reposer dans notre maisonnette. Pour moi, j'attends impatiemment la réponse, et je te serre affectueusement la main,

— Ton parrain

— JÉRÔME FORTIER.

Le jeune homme venait d'achever. Les dernières inflexions de sa voix s'étaient perdues au milieu d'un profond silence. Et, à son grand étonnement, aucune exclamation empressée n'applaudissait à sa lecture. La belle Iza ne battait pas des mains : Flamahut ne quittait pas sa chaise pour lancer un avant-deux. Aussi les interrogeait-il l'un et l'autre, d'un air ébahi, d'un œil fixe, se demandant par quel hasard ils témoignaient si peu d'entrain et d'enthousiasme, pour l'engageante proposition du brave parrain Fortier.

Ce fut Théophile qui parla le premier, en souriant d'un air moqueur et secouant railleusement la tête.

— Bravo ! dit-il, mon cher Emile ! . . . Voilà, si je ne me trompe, un sort tout à fait délicieux, une ravissante perspective ! . . . Quelques arpents de terre au soleil, des girovettes sur un toit rouge, des pigeons dans un colombier ; vignes g'impant aux murs, melons sous cloches, et grands carrés d'asperges . . . Avec cela, siège de conseiller municipal à la commune de Fouilly les-Oies, et banc de marguillier à l'église de Saint-Révérend-la-Calotte . . . et enfin, capitaine de la garde nationale, s'il y en avait encore . . . Voilà une position tout à fait pschutt ! un avenir exquis, adorable, éblouissant ! . . .

— Est ce que vous trouverez, monsieur Emile, cette vie de campagnard bien amusante ? reprit Iza, nonchalamment accoudée sur le clavier, et jouant avec son bouquet. Ca vous fera pourtant, avec votre existence d'à présent, une fameuse différence . . . Je sais bien que vous avez, par ici, par là, des moments de déveine ; qu'actuellement, par exemple, vous vous trouvez un peu . . . embarrassé, ainsi que mon honorable frère Théophile, ici présent . . . Mais quand vous serez pour toujours, là-bas, à arroser vos melons et planter vos choux, comme tout sera changé ! Alors, mon pauvre monsieur Emile, plus de stalles les jours de *premières*, plus de déjeuner au champagne et de paris aux courses ! plus de flâneries sur les boulevards, dans une société tout à fait v'lan ! Il vous faudra comme Théo vous le dit, vivre en bon bourgeois, sérieux, posé, rangé, avec un tuyau de poêle sans reproche, un gilet complètement honorable et une cornaline à la cravate. Et puis vous finirez . . . ô malheur ! . . . par épouser la fille d'un épicier.

— Si une adversité semblable devait, en effet, me frapper, répondit le jeune homme avec un joyeux sourire, il y aurait assurément à désespérer de mon destin. Mais rien de pareille ne m'arrivera ; je le sens et je vous l'assure. Vous me connaissez assez, mes chers amis, pour savoir qu'il peut y avoir en moi l'étoffe d'un gai noceur, où celle d'un poétique déclassé, mais jamais celle d'un bourgeois rétréci, arriéré, ladre, grincheux. Si je me montre satisfait de cette proposition, c'est que je prévois l'au delà, qui est bien de nature à faire concevoir les projets les plus délicieux, les plus riantes espérances. Or l'au delà, pour moi, me semble assez prochain. Le parrain Fortier a bien ses soixante-douze ans sonnés, si ma mémoire ne me trompe. Il doit se sentir faible, souffreteux et cassé ; d'ailleurs sa lettre me le dit. Donc je me rends à sa gracieuse invitation, je m'installe auprès de lui. Le matin, j'arrose ses géraniums ; le soir, je fais sa partie. Et dans trois mois, six mois, un an peut-être . . . je prononce son oraison funèbre, et j'accours, le crêpe

au chapeau, vous offrir, mademoiselle, la main d'un jeune, heureux et tendre propriétaire, qui ne demandera pas mieux que d'employer ses rentes à payer des diamants à sa petite femme, à meubler sa maison, monter sa cave ; en un mot, à mener bonne et joyeuse vie.

— Ah ! s'il en est ainsi ! fit Iza, avec un gracieux sourire, à la fois modeste et coquet.

— Je le crois bien, qu'il en sera ainsi. Aussi, mes bons amis, je vais, pour le moment, vous faire mes adieux. J'ai envoyé déjà ma réponse par télégramme. Ce soir, je prends le train de minuit, pour me trouver à Vervieux vers six heures du matin. Seulement il est entendu, n'est-ce pas ! que nous dînons ensemble. Donc, à tantôt, vers six heures, au café de Madrid. Je n'ai pas plus que le temps d'aller faire mes malles.

Ici Emile disparut après avoir salué gracieusement la sœur, serré la main du frère. Alors Théophile et Iza, restés seuls, se regardèrent en silence, tout rêveurs, pendant un moment.

— Eh bien, là, qu'en dis-tu ? commença Flamahut, en ricanant de son mauvais sourire. Voilà une corde de salut qui casse, un futur qui décampe. Pourrons-nous avoir, sœur, la chance de le rattraper ?

— Je dis que c'est navrant, que c'est renversant, que c'est à vous désespérer !... Et moi qui me résignais vraiment, rien que pour me faire un sort, à accepter sa main et ses quinze mille livres de rentes !

— Oui... Et voilà, maintenant, ma fille ; tout ça devient fort douteux... Seulement.....

Et ici le drôle, pendant un instant, se tut, se caressant le menton de ses deux doigts noueux et concentrant, avec une expression sauvage, la flamme sombre de son regard.

— Seulement, reprit-il, qui sait ? Ces petits rentiers de province, qui vivent cachés et ramassés comme des rats dans un égout, ont toujours chez eux de l'argent en masse dans les petits coins : des billets de banque dans les matelats, de l'or dans de vieilles chausettes. Comme ça, si l'héritage tardait trop à arriver, il y aurait peut-être... entre nous... un bon coup à faire. Pour ça, vois-tu, ma belle, faut pas laisser refroidir l'amitié du camarade. Il pourra bien nous être agréable ou utile, de l'une ou de l'autre façon.

— Mais, dis donc... pas de mauvaises farces, hein ! répondit la jeune femme en se levant, presque tremblante. Tâchons de faire tranquillement nos petites affaires en famille. Autrement, quand la justice s'en mêle, il n'y a pas à plaisanter.

— Sois tranquille : On sera patient pour commencer, prudent et avisé ensuite..... Enfin... entreprenant, habile et résolu, s'il nous faut procéder... Tu comprends : on a sa réputation à soutenir, fit le drôle qui se levait, les reins cambrés, la poitrine en avant, et refaisant gracieusement le nœud de sa cravate. Et maintenant, je te quitte : je vais à mes affaires... Donc à ce soir, six heures, au café de Madrid.

IV

À Vervieux, la petite maison Fortier était, depuis quelques jours, pleine d'activité, de mouvement, de bruit. On eût dit que ce bon vieux ménage s'était soudain regaillardé, avait rajeuni de trente ans ; il s'agitait, s'empressait, s'égayait, comme pour arranger une fête. Les deux chambrettes du second étage, l'une ayant vue sur la rue, l'autre sur le jardin, avaient été frottées, époussetées, peintes, remises à neuf. Autour des lits en bois de noyer, reluisants comme des miroirs, Mme Rose et Nanon, sa servante, avaient drapé, dans toute leur fraîcheur et leur gloire, leurs courtpointes les plus richement dessinées, leurs oreillers les plus mollets, leurs rideaux les plus blancs. De belles fleurs cueillies dans le jardin formaient de gros bouquets, dans des vases de vieille faïence, sur les deux cheminées. Enfin cette bonne Mme Rose, qui avait dans le cœur toutes les tendresses innées et les petites attentions délicates de la femme et de la mère, avait accroché le portrait de Mme Habert, sa chère sœur Marie, dans la chambre destinée à son neveu Louis, et avait fait apporter, dans celle du filleul Emile, son beau grand miroir de toilette, indispensable, pensait-elle, à un jeune et joli garçon, très élégant, un peu fier de sa personne, et venant tout droit de Paris.

Puis tous les préparatifs étant faits, il n'y eut plus que les deux voyageurs, les hôtes, à attendre. Et, contrairement aux avis reçus de Paris et de Lasson, ce fut le neveu Louis

qui arriva le premier. Emile Dufranc, malgré son élan fébrile et ses ardents projets pour l'avenir, s'était vu retenu à Paris pendant quelques jours encore, par les difficultés qu'il rencontrait à se procurer un peu d'argent.

Donc la tante Rose avait été, vers la fin de l'après-midi, attendre à la gare le train de Lassin, qui lui amenait son cher voyageur. L'oncle Jérôme, a son grand regret, n'avait pu l'accompagner ce jour-là. Il souffrait, depuis la veille, d'un retour de son rhumatisme.

A la gare, le jeune voyageur ne tarda point trop à se montrer. Depuis quelques minutes à peine, Mme Rose tendait vers l'horizon ses yeux et ses oreilles, cherchant à découvrir de loin le murmure sourd et continu, toujours croissant, de la vapeur, et à distinguer, sur le fond d'un bleu pâle et pur, les longs enroulements de fumée blanche, lorsque le train parut, grandit, accourut, s'arrêta. Quelque secondes plus tard, Louis s'élançait dans les bras de sa tante. Sur quoi embrassements, saluts, questions précipitées, petits mots d'amitié et affectueuses caresses. Puis il se dirigèrent tous deux à pied vers la maison, chargeant un commissionnaire de porter la valise.

—Que je suis heureuse de te voir ! disait Mme Rose, en regardant, avec une sorte de fierté et d'admiration maternelle, le grand et robuste garçon qui marchait à ses côtés. Te voilà tout à fait un homme maintenant. Sais-tu que tu as embelli ?..... Et ta bonne chère mère ?... Parle-moi d'elle. Doit-elle être contente d'avoir un fils comme toi ?

—Dans tous les cas, bonne tante, elle est triste en même temps, puisqu'elle sait que pour quelques années, je vais m'éloigner d'elle..... Seulement, vous la connaissez. Elle est si courageuse, et avec cela, si résignée, que lorsqu'un sacrifice est nécessaire elle n'hésite pas à l'accepter, et se montre immédiatement prête à l'accomplir.

—Mais, voyons, dit ici Mme Fortier, s'arrêtant court sous les arbres de l'avenue, et posant sa belle main potelée sous le bras du jeune homme, tu es donc bien décidé à quitter ton pays et ta mère... sans parler de nous, pauvres vieux, qui t'aimons bien tendrement ? Pourquoi t'obstines-tu à aller chercher fortune en Angleterre ? Si tu consentais à vivre près de nous, à devenir notre fils, en quelque sorte, est-ce que tout notre avoir, ou plutôt la fortune de mon Jérôme, ne serait pas un jour pour toi un petit bien très suffisant ?

—Mais il n'est pas ici question de moi, ni de mes intérêts futurs... Il s'agit pour moi de réhabiliter, le plus promptement possible, l'honneur et le nom de mon père ; de me délivrer d'un fardeau bien pesant, d'une préoccupation bien douloureuse. Une occasion favorable se présente. Je la saisis, j'en suis heureux.... Et je ne crois pas payer ce bonheur trop cher par quelques années d'efforts, de travaux et d'absence.

—Je ne dis pas. Tout ceci est fort juste, assurément.... Seulement il va en résulter que ce n'est pas toi qui vivras près de nous, qui égayeras nos vieux jours et nous fermeras les yeux. Un autre va prendre ta place, et cet autre, je suis bien loin de l'aimer autant que toi, mon pauvre Louis !.... Crois-tu que je ne m'attriste pas en pensant que, moi qui ai apporté si peu de chose, presque rien, à mon cher Jérôme, je ne pourrai te laisser qu'un tout petit héritage, tandis que ce sera son filleul Emile qui aura, après notre mort, toute la fortune de son parrain ?

—Et pourquoi vous en attrister ?... Ce que je veux de vous et ce que, je l'espère, vous me donnerez toujours, c'est votre indulgent et constante tendresse, ma tante, et, quand je serai parti, vos affectueux souvenirs.... En attendant, je n'ai rien à désirer, puisque vous voulez bien me faire le plus gracieux accueil.... Et, sans trop me flatter de la part de mon oncle, j'en espère un pareil. Car c'est lui, n'est-ce pas ? que je vois là-bas, à la fenêtre de votre chambre, se penchant au balcon pour nous voir venir de loin.

L'oncle Jérôme, en effet, s'était traîné tant bien que mal, en quittant son fauteuil, à l'une des croisées, d'où il pouvait voir Mme Rose et le voyageur s'avancant au bout de la rue. Quelques instants plus tard, il embrassait le jeune homme et lui serrait la main. Il ne s'agissait plus ensuite que de songer à dîner, ce que l'on ne tarda point à faire avec un cordial et doux contentement.

Peu à peu le jour était tombé, tandis que ces trois amis étaient encore à table. La nuit, d'une transparence délicieuse et d'une douceur charmante, étendait son silence embaumé et ses ombres dorées d'étoiles sous les grands arbres du jardin.

—Si nous allions, dit M. Jérôme, prendre le café sous la tonnelle ? Il me semble qu'on y sera si bien ! N'êtes-vous pas de mon avis ?

—C'est cela, c'est parfait !... Notre pauvre Louis doit en avoir bien assez, j'en suis sûre, de ses gros registres, de ses comptes et de son fauteuil de bureau. Un peu d'air, de fraîcheur et d'ombrage lui fera grand bien. Au moins, pendant le peu de temps qu'il passera chez nous, il vivra comme à la campagne.

—Ce ne sera que bien peu de temps en effet, puisqu'il le veut et il le dit, reprit M. Fortier, en secouant la tête.

—Ah ! ce n'est pas mon cœur que j'écoute, c'est à mon devoir que j'obéis en m'éloignant de vous ! Il me faut, certes, être entraîné par un élan bien légitime, par un sentiment bien puissant, puisque je quitte aussi ma pauvre bonne mère... Mais, vous le comprenez bien, n'est-ce pas ? je le sens, j'en suis sûr : pour un homme jeune et fort, la première préoccupation, l'obligation la plus sacrée, doit être de s'ouvrir, par son travail, sa volonté, son énergie, une voie qui lui soit propre, une situation qui lui appartienne, et où il aille toujours, luttant, agissant, jusqu'au but qu'il s'est fixé.

—C'est vrai. Tu as raison, mon enfant... Qu'il n'en soit donc plus question. Puisses-tu réussir, et par ton travail et tes efforts, faire la consolation et la joie de ta mère ! dit le mari de tante Rose, quittant son fauteuil avec peine et s'appuyant lourdement, sur le bras de Louis, d'un côté, de l'autre, sur sa canne, pour gagner la tonnelle, dont le feuillage sombre, balancé par la brise, sous les rayons de la lune, avait des reflets d'argent.

Là, alors que Mme Rose commençait à verser dans les tasses le café parfumé, fumant, un coup de sonnette retentit.

—Quelque voisin, sans doute... Mais qui ça peut-il être ? dit M. Fortier, levant la tête pour regarder au bout de l'allée.

Sa femme, elle, ne disait rien. Elle avait un petit air un peu singulier, à la fois mystérieux, intrigué et content. Et un soupir qui mettait au milieu de tout cela, de la tristesse dans son sourire.

Mme Rose avait bien deviné. Tous les cœurs de femme se comprennent.

—Monsieur, c'est M. Cauderan, avec Mlle Louise, s'écria presque aussitôt la servante accourant.

—Qu'ils viennent ! comment donc !... C'est un bien grand plaisir qu'ils nous font, certes... Approchez, voisin, approchez ! dit le père Jérôme, en se levant et tendant sa bonne vieille main.

Alors Cauderan, l'entrepreneur, bel homme robuste et brun, barbu et chevelu, dans la force de l'âge, s'avança, précédé de sa gentille Louise, qui accourait gaîment.

Seulement, quand elle fut arrivée, elle baissa les yeux et devint toute rouge, tandis que Mme Rose la prenait par la main, et que le jeune homme, qui rougissait aussi, faisait quelques pas au-devant d'elle.

—Tu vois bien : Je ne t'avais pas trompée, ma fille... Il est venu, dit la bonne dame à voix basse, en gardant toujours son sourire.

Mais elle n'eut pas le temps d'en dire plus long, car, tandis que les jeunes gens échangeaient un salut modeste, les deux voisins, après une cordiale poignée de mains, entamaient la conversation, à laquelle Louis, comme nouvel arrivant, fut bien forcé de prendre part. Et comme, tout naturellement, on parla de lui d'abord, il en résulta qu'il ne tarda guère à annoncer son changement de position, et son prochain départ de France.

Pauvre petite Louise !... Comme elle ne prenait pas de café, elle avait été s'asseoir derrière son père, dans le fond de la tonnelle. Sans cela, on eût pu voir, en ce moment, ses beaux yeux profonds s'agrandir, ses lèvres s'entrouvrir et trembler, son joli visage devenir soudain tout pâle, à la clarté d'une étoile qui brillait sous les pampres verts.

Pourtant elle ne dit rien, et ce fut Mme Rose qui, profitant d'un court silence, éleva la voix au bout d'un moment :

—Mais, voisin, maintenant que vous parlez affaires, loyers et construction, il me semble que ces enfants s'ennuient... Qu'ils aillent donc, de compagnie, faire le tour du jardin... Louis, la nuit est assez clair pour que tu apprécies, dans toute leur beauté, les arbres plantés par ton oncle. Examine bien, par exemple, les trois tilleuls qui entourent la fontaine, là-bas, au bout de la pelouse. Tu me diras s'ils ont grandi.

Alors ils se levèrent tous deux, silencieusement et la tête baissée. Louis offrit timidement son bras dès qu'ils eurent fait quelques pas en dehors du berceau, et la jeune fille le prit sans dire un mot, sans relever le front. Puis comme, en se prolongeant, ce silence l'embarrassait, ce fut elle qui parla la première.

—Madame Rose a eu raison, dit-elle. La nuit est si transparente que l'on peut tout voir clairement : les corbeilles, les massifs la grande pelouse de gazon, et jusqu'aux bouquets de roses. . . . Ne trouvez-vous pas, monsieur Louis, que le jardin de votre oncle a embelli encore ? Depuis combien de temps n'y étiez-vous pas venu ? Depuis près de deux ans, je crois.

—En effet, mademoiselle. . . . Et maintenant comme il me semble beau ! Comme ces hautes branches s'étendent et ces feuilles tremblantes nous protègent ! Quelle fraîcheur délicieuse, quelle sève abondante et forte, et partout autour de nous, quelle sérénité ! . . . Ah ! moi aussi, j'aimerais avoir un semblable petit coin, tranquille et souriant, pour y borner mes désirs et y passer ma vie.

—Et pourtant vous allez le quitter, murmura la jeune fille.

C'était avec un soupir qu'elle avait dit ces mots, très vite, comme si l'élan eût été, chez elle, plus rapide que la volonté. Puis elle rougit et s'arrêta, confuse et détournant la tête.

—Hé bien oui ! reprit le jeune homme, qui marchait toujours auprès d'elle. Je le quitte, je m'exile, je renonce à tout, je m'en vais. Je laisse derrière moi tout ce qui me sourit et ce que j'aime. Et ces bonnes et naïves tendresses, je sais d'avance que, nulle part, je ne pourrai les retrouver. . . . Ai-je besoin de vous dire que, malgré tous mes efforts pour me montrer courageux, bien souvent je sens qu'au dedans de moi ma force s'en va, mon cœur saigne ? . . . Ah ! le devoir est parfois bien déchirant, bien dur tout en restant sacré !

—Quel qu'il soit, il faut cependant l'accomplir, répondit doucement Louise. Mais . . . pourrais-je à ce propos me permettre une réflexion ? Oh ! un enfantillage, un rien, allez, monsieur ? Rien qu'une impression un peu triste qui me vient, et une singulière idée qui me passe.

—Oh ! parlez, certainement. . . . Dites, je vous en prie.

—Eh bien, pour vous parler sincèrement. . . . je ne sais pas pourquoi. . . . mais il me semble que M. Jérôme et Mme Rose, qui sont si dévoués, si bons, deviendront très malheureux, lorsque vous serez parti. . . . Je pense qu'ils comptaient sur vous pour leur servir d'appui, pour rester constamment près d'eux, jusqu'à la fin de leur vie. Il me semble. . . . Oh ! pourquoi donc est-ce que de pareilles craintes me prennent ? . . . Il me semble que je ne sais quel grand malheur les attend, qu'ils auront à souffrir d'un destin encore inconnu. . . . Aussi, si vous pouviez ne pas partir, y consentiriez-vous ? Voudriez-vous m'entendre quand je vous dirais doucement, comme l'on dit une prière : " Notre pays est beau, allez, et vous avez de bons parents, des amis, qui vous aiment. . . . Ne leur faites pas de peine : restez, monsieur Louis."

Pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté la tonnelle, Louise, prenant courage, s'était tournée tout à fait du côté de son compagnon. Elle attachait sur lui ses grands yeux d'un éclat humide et d'une éloquence attendrie, et dominée par son impression, sans presque s'en apercevoir, joignait vraiment, comme pour une prière, ses deux petites mains tressaillantes.

Lui, le pauvre garçon, ne répondit pas, tout d'abord. Pendant un instant, il parut ne plus souffrir, ne plus penser. Son front attristé s'éclaircit, son regard rayonna à la douce clarté des étoiles. Puis il secoua lentement la tête, en reprenant son air de tristesse, et murmura, s'arrêtant parfois, puis continuant, comme si une force soudaine l'obligeait, malgré lui, à parler :

—Oh ! plaignez moi, mademoiselle. . . . Je ne puis pas vivre comme je le désirerais, m'établir où je voudrais : je suis bien malheureux ! . . . Est-ce que vous croyez que ce ne serait pas pour moi un avenir délicieux. . . . oui, un bonheur immense. . . . de me faire ma petite place ici, près d'eux. . . . et près de vous ? . . . de ne jamais partir ? . . . On n'est vraiment pas maître de son cœur, voyez vous. Et moi, pourvu que je parviens à avoir aussi chez moi ma bonne mère, c'est ici que mon cœur m'attache. . . . Mais puisque je ne suis pas maître de ma destinée ! puisque ce sont les adversités d'autrefois qui pèsent sur ma vie, et la grande voix de l'honneur qui me dit de partir !

—Oh ! je comprends alors. . . . Pardonnez-moi, monsieur ! j'ai été bien hardie. . . . Je n'ai rien, moi, à vous demander. . . . Vous savez mieux que moi. . . .

—Ce que je sais, c'est. . . . j'ai peut être grand tort de vous le dire. . . . c'est que si une influence amie eût pu modifier ma douloureuse résolution, si une voix douce et puissante eût pu me faire changer de route, c'eût été, mademoiselle, votre puissance, votre voix. . . .

Je n'ai rien oublié, voyez vous, de nos belles journées d'autrefois, de notre bonne affection d'enfance. Tout ce que j'aurais désiré pour mon avenir, pour toute ma vie, c'était de ne jamais l'effacer, de la sentir entre nous s'affermir et grandir, au contraire... Louise, j'aurais été bien fier et bien heureux, si vous m'aviez donné un jour le droit de veiller sur vous, et de vous rendre heureuse !

Il y eut ici un nouveau silence, plus long et plus ému encore. Puis la jeune fille dit seulement :

— Et moi aussi, je me souviens.

— Alors, reprit Louis Habert, dont le regard redevenait brillant et la voix assurée, puis-je vous supplie de ne rien oublier, s'il est possible ? de vous souvenir toujours... du moins pendant ces années tristes que je dois passer loin de vous ? Si je puis compter, je partirai avec bien plus de force et de courage. Et j'aurai un espoir de plus, qui me soutiendra, au pays.

— Alors partez sans tristesse... Car je me souviendrai comme je me suis souvenue.

Voilà ce que Louise répondit. Cependant, en disant ces mots, elle rougit et détourna la tête. Mais cela n'empêcha pas le jeune homme de prendre sa petite main affectueusement tendue, et de la presser dans les siennes, avec tout ce qu'il avait de tendresse, de joie, de dévouement et de respect. Ils entendirent en ce moment la voix de Mme Rose.

— Allons, enfants, venez, disait-elle. Le voisin Cauderan ne veut pas se laisser fléchir. Il dit qu'il se fait tard ; il veut absolument s'en aller.

— Voisine, je ne m'en vais pas en Chine... Et nous sommes gens de revue.

— Mademoiselle... ma bonne et chère Louise, dit le jeune homme à sa compagne, tandis qu'ils s'en revenaient d'un pas plus prompt sous les branches sombres des tilleuls, puis-je vous demander une grande preuve de dévouement, un véritable service, encore... Mon oncle et ma tante Fortier peuvent avoir besoin, de plus en plus, à mesure que les années passeront sur leurs têtes, de distraction, de gaieté, et de soins affectueux. J'espère que M. Dufranc, le filleul de mon oncle, qui doit s'établir chez eux d'ici à quelque temps, aura pour eux tout le respect et les prévenances possibles. Seulement votre grâce de femme rend toutes vos caresses plus douces et vos attentions plus charmantes... Voudrez-vous bien continuer, toujours en m'attendant, à être leur plus aimable voisine, leur bonne petite amie?... Je serais si heureux de les retrouver lorsque je reviendrai au pays !

— Mais ce n'est pas du dévouement que vous me demandez là, monsieur Louis, dit Mlle Cauderan, cette fois sans embarras, avec son franc et attrayant sourire. C'est vraiment pour mon plaisir que je viens ici passer de bonnes, de longues heures, auprès de M. Jérôme qui m'intéresse et m'amuse en me montrant ses belles fleurs, et les vieux livres de son cabinet, ses riches curiosités, ses anciennes médailles, et auprès de cette chère Mme Rose, qui est pour moi une véritable mère... Ne vous inquiétez donc pas ; je viendrai presque tous les jours... Je le promets, vous pouvez me croire.

Telle fut la seconde promesse qu'elle fit, avant d'aller rejoindre les parents qui déjà, en se donnant des poignées de mains, se disaient bonsoir sous la tonnelle. Puis tous se séparèrent : les vieux, pour rentrer dans leur lit douillet, dans leur chambre bien close et se reposer doucement ; les jeunes, pour aller regarder, de leur fenêtre, les longues allées du jardin, sombres sous le ciel étoilé, et faire ensuite de beaux rêves.

CHAPITRE V

Quelques jours plus tard, il y avait, au rez-de-chaussée de la maison Fortier, dans le voisinage surtout de la cuisine et de la salle à manger, un mouvement peu ordinaire, des pas, des voix, un va-et-vient, avec un grand bruit de casseroles, de vaiselle et d'argenterie. La marmite bouillottait chaudement et confortablement ; la rôtissoire tournait sa broche avec une régularité méritoire. Une bourriche d'huitres s'étalait à côté d'une corbeille de poires et de raisin ; un panier de bouteilles était déposé au haut de l'escalier de la cave. Et lorsque M. Jérôme, qui marchait enfin ce jour-là, descendit vers onze heures, il avait son pardessus neuf.

En ce moment Louis, qui venait du jardin en compagnie de tante Rose, lui offrit son bras pour passer le seuil. Et tous deux disparurent au coin de la rue, dans la direction de la gare. Presqu'aussitôt, avant même que la porte fût fermée, la tête blonde de Louise se montra au dehors.

—Ah ! te voilà . . . enfin ! dit Mme Fortier, qui donnait son dernier coup de plumeau sur la banquette de cuir du vestibule. Ce n'est pas trop tôt, enfant. Tu vas m'aider à mettre les verres par rang de taille, à dresser les fruits dans les corbeilles . . . Et ton père ? Il viendra, bien sûr ?

—Oh ! il ne manquera pas. Vous pouvez en être certaine . . . d'ici à quelques instants.

—Mais c'est que je n'avais pas vu ! . . . Comme te voilà belle . . . Une jolie robe lilas que je ne connais pas, avec des ruches de tulle et des nœuds de ruban ! . . . Voilà ce que c'est que d'attendre un jeune homme qui vient de Paris.

—Mais ne m'aviez-vous pas dit que vous donniez aujourd'hui un déjeuner de cérémonie ? . . . La preuve, c'est que, —je ne parle pas de mon père et moi qui sommes, madame Rose, vos amis, vos meilleurs voisins, —mais vous aurez aujourd'hui l'un des adjoints, le receveur et le notaire.

—Ecoute, reprit ici, en secouant la tête d'un air contrarié, Mme Rose, qui continuait, malgré tout, à ranger ses verres, je ne comprends vraiment pas bien la pensée de mon brave Jérôme. Pourquoi faire tant d'embarras parce que son filleul vient chez nous ? . . . Je me serais certes bien gardée d'en faire autant pour mon brave Louis. Et cependant je t'aime bien, tu t'en doutes, n'est-ce pas ? ma fillette. Emile Dufranc peut-être un fort aimable garçon, je le souhaite et je l'espère. Mais est-ce une raison pour mettre la maison sans dessus dessous, et les petits plats dans les grands, parce que ce jeune homme, qui va maintenant vivre avec nous, arrive tout droit de Paris ? . . . Enfin, voilà comme sont les hommes, petite ! Les plus sages et les meilleurs d'entr'eux ont, par ci par là, leurs caprices. Et pour vivre en paix avec eux, il faut savoir s'y conformer . . . ce qui n'est pas difficile, —continua l'excellente femme avec un sourire et un regard pleins d'éclat et d'orgueil joyeux, —lorsqu'on leur doit tout le bonheur d'une longue et paisible vie.

Louise avait écouté sa vieille amie en souriant aussi, et arrangeant de son mieux sur la table les corbeilles fleuries. Tout à coup elle se retourna, entendant des pas dans la rue.

—Les voilà ! s'écria-t-elle. Oh ! comme ce monsieur est élégant ! J'ai presque envie de me cacher.

Emile entra, en effet, sur les pas de M. Jérôme. Certes sa contenance, à la fois modeste et aisée, son extérieur des plus soignés, mais sans affectation, étaient bien faits pour produire l'impression la plus favorable. Personne n'eût pu reconnaître le boulevardier sans souci, le décafé sans vergogne, en un mot le misérable raté des brasseries parisiennes, l'ami intime de Flamahut l'aventurier de sa sœur Iza, la soi-disant diva, dans ce jeune gentleman au costume d'un goût parfait, fort joliment ajusté, mais de coupe rigoureusement correcte et de nuances effacées ; au regard aigu, mais concentré, brillant d'un rayon adouci sur un visage fin, soigneusement rasé, un peu pâle ; au salut courtois et discret, accentué pour Mme Rose d'une déférence visible et un respect aimable.

—Qu'il est bien ! pensa la jeune fille, se reculant après son salut et joignant les mains dans l'ombre.

Et son regard s'arrêta sur la jolie épingle d'or mat, fouet de chasse croisant un fer à cheval, que l'élégant parisien portait sur sa cravate d'un vert foncé.

—Comme il sait s'habiller ! se dit-elle. Quel dommage que ce pauvre Louis soit toujours resté en province ? Pourquoi n'a-t-il pas appris encore à devenir élégant et gracieux, lui qui est bien beau et bien bon ?

Pendant le dîner qui suivit, les invités de M. Fortier ayant fait leur apparition successive, l'attitude du nouveau venu ne diminua en rien l'impression favorable que son entrée avait produite, et la fortifia au contraire.

—Il est tout à fait bien, ce garçon, pensait M. Rémibois l'adjoint, lorsqu'ils avaient causé quelques minutes de la situation politique du département, des élections prochaines, et du dernier discours du ministre des travaux publics, député de l'arrondissement.

—Mais voici un jeune homme fort capable ! se disait le notaire de son côté, lorsqu'il avait été question entre eux du revenu brut de la propriété foncière, de l'assiette cadastrale de l'impôt, des prêts hypothécaires sur biens ruraux, etc.

Tartines toutes faites que le jeune bohème, alors qu'il patageait dans les bas fonds du journalisme, en essayant successivement de différents métiers, avait çà et là recueillies, et qu'il n'oubliait point de débiter, avec des gestes parlementaires et des airs sentencieux, chaque fois qu'il éprouvait le besoin de la " faire à la pose."

Ceci était le côté masculin, le côté grave de la conversation. Mais Emile n'oubliait pas qu'il avait aussi des voisines. Et tout près de lui, encore. C'était à gauche de Mme Rose que M. Jérôme l'avait fait placer. Après lui, Louise était assise, suivi de son ami Louis ; car ce bout de table était, comme le disait le bon père Fortier, le petit coin de la jeunesse. Pour celles-là, des attendrissements profonds, délicieusement naïfs, sur les beautés de la campagne, les douceurs de la vie champêtre, l'écho lointain des cloches d'une vieille église, qu'il avait entendu à l'aurore, en traversant la célèbre vallée. Et puis, comme un petit brin de chronique et de *reportage* faisait fort bien après toute cette poésie et cette religiosité, quelques gentils croquis, très vivement enlevés, de la dernière soirée à l'Opéra, du roman à succès du jour, des courses et du vernissage.

Mme Rose, d'abord très étonnée, sincèrement émue, se laissait gagner par cette verve et cet abondant babill, écoutait sans déplaisir, souriait presque malgré elle. Louise qui admirait, muette et de plus en plus ravie, laissait aller, vers toutes ces splendeurs et ces éblouissements, ses oreilles, ses yeux, son esprit, sa pensée, et se disait, émerveillée sans sortir de son silence :

— Que ce doit être beau, et grand ! . . . Quel dommage ! . . . Pauvre Louis !

Car ce bon Louis, qui n'avait jamais rien vu, entendu, ni connu de toutes ces brillantes et adorables choses ne se sentait nullement capable d'en parler, et, par conséquent, se fût bien gardé de le faire. Aussi, à côté de cet habile et élégant Parisien, de cet intelligent causeur, comme il restait silencieux, comme il paraissait humble, effacé, insignifiant, en vérité ! Oh ! c'était certes grand dommage !

Cependant, le lendemain de ce jour, qui devait plus tard faire époque dans les souvenirs dramatiques de la petite ville de Vervieux, Mme Rose, allant visiter une ferme établie dans la campagne, invita la jeune fille à l'accompagner dans cette petite tournée champêtre. Elle emmenait avec elle naturellement son cher Louis. Ainsi les deux jeunes gens devaient, au moins une fois encore, retrouver, sans trouble et sans déceptions, leur bonne et franche intimité, leur affection si douce, qui, grandissant toujours depuis qu'ils étaient enfants, pouvait aplanir et embellir plus tard leur chemin à travers la vie.

Pendant ce temps, M. Jérôme, resté seul à la maison avec son cher Emile, qui s'était déjà installé dans sa chambre de garçon, claire, embaumée, proprette, lui montrait en détail tous les coins et recoins de l'habitation, ainsi que les choses anciennes, les curiosités, les objets de valeur : volumes précieux, bronzes, médailles, etc., dont, avec pas mal de temps et quelque peu d'argent, il avait, à force de patience, formé ses collections.

C'est que le digne homme, qui s'était toujours senti un grand faible pour son filleul, depuis son succès de la veille, l'appréciait et le posait certes bien plus haut encore. Les regards d'admiration du receveur et de l'adjoint lui avaient porté à la tête.

Ils avaient visité d'abord le cellier, où s'entassaient pour l'hiver les provisions de bois et de charbon, la cave abondamment garnie, le jardin, le potager et le fruitier. En passant tout au bout du verger, en un endroit où le mur, peu élevé, se détachait à angles droits de ceux des autres habitations et se prolongeait assez loin dans la campagne, M. Jérôme s'était arrêté un instant, paraissant réfléchir.

— J'aurais dû penser, dit-il, à rehausser ce mur, ou à faire semer pas mal de tessons de bouteilles le long de la crête.

— En effet, dit Emile. Votre jardin, mon cher parrain, est un peu trop découvert du côté de la campagne.

— Ce n'est pas que j'aie rien à craindre des habitants du pays que, pour la plus part, je connais bien. Presque tous d'ailleurs sont des gens tranquilles, vraiment honnêtes. . . Mais il peut se trouver des vagabonds, venant d'on ne sait où, rôdant aux alentours. Et, après tout, mieux vaut se préserver, car on ne peut jamais savoir.

— Ah ! vous avez raison. . . On ne peut jamais savoir, répéta le jeune homme, d'un air vague et distrait, nonchalamment appuyé au tronc d'un beau platane.

Puis on était rentré, à l'approche d'un orage que faisait pressentir de larges gouttes de pluie. Alors c'était dans son cabinet que M. Fortier avait conduit Emile, pour lui montrer ses chères et précieuses collections. Là le jeune homme, probablement épris d'un penchant soudain pour l'antiquité et la science, avait paru beaucoup plus attentif et vivement intéressé, qu'il ne l'avait été aux carrés de pois tardifs et de radis d'automne de cette bonne Mme Rose, et aux rhododendrons alpestres, aux bigonias panachés de son digne mari.

Sur ces dressoirs de vieux chêne, ces étagères de bois sculpté, dans ces vitrines étalant leurs rayons de citronnier et leurs socles de velours, son regard s'arrêtait, brillant d'un éclat fauve, avec une profonde convoitise et une subite intensité ! Là, devant lui, les amphores aux tons chauds d'ocre et de vermillon, les vastes étrusques mats et sombres, les vieux hanaps d'argent bruni, les buires richement niellées, les boucliers de fer forgé et repoussé et d'acier de Tolède, les grands plats de cuivre curieusement fouillés et travaillés, les dagues et les poignards espagnols, les cimenterres musulmans, aux lames noircies par les siècles, à la poignée de cuivre ou d'argent incrustée de corail brut, de turquoises et d'améthystes, semblaient exercer sur lui une véritable fascination. Devant les médailles aussi qui s'épalaient, dans un casier à part, sur leurs bandes de velours bleu sombre où chacunes d'elles s'enfonçait à sa place marquée, il s'arrêta quelques minutes, contemplant sans parler, préoccupé, songeur.

— Eh ! qu'en dis-tu ! . . . Tu regardes et tu admires, je le vois, mon garçon. N'est-ce pas que j'ai là une petite collection tout à fait gentille . . . et soignée !

— Dites donc qu'elle est ravissante ! . . . Vous avez dû dépenser énormément d'argent pour rassembler toutes ces choses splendides. Et que de peines vous avez dû prendre pour chercher, deviner, découvrir !

— Oh ! pour de la peine et du temps, je ne dis pas ! . . . Mais c'était mon goût, sais-tu et je n'avais jamais la mine plus riante et le cœur plus content, que lorsque j'avais pu dénicher quelque part une dague rouillée ou une vieille buire, ramasser un morceau de fer repoussé ou d'acier mangé de rouille que l'on ne se serait même pas donné la peine de relever pour le pendre à son clou . . . Mais tout ceci ne m'a pas encore couté trop cher, en somme. J'ai commencé à fureter de ci de là, cherchait, vois tu, lorsque j'étais encore tout jeune. Dans ce temps là, on n'avait pas, comme maintenant, le goût de toutes ces vieilleries. Ces belles choses-là n'avaient pas de valeur, et avec quelques sous, on pouvait s'en payer . . . Maintenant, c'est bien différent ; on les achète des prix fous, on se les arrache au poids de l'or. Cela fait que j'en ai là pour une valeur assez considérable.

— Certes, je le crois bien Aux dernières vacances de l'Hôtel des Ventes, j'ai vu de ces belles médailles romaines, de ces buires du quinzième siècle, monter à des sommes insensées, dit Emile, toujours attentif et rêveur.

— Ah ! l'Hôtel des Ventes ! De mon vivant, je l'espère bien, tous mes chers bibelots n'en prendront pas la route Mais quand nous n'y serons plus, ma bonne Rose et moi, qui peut savoir, alors ? Cela dépendra du possesseur de ce temps-là, de mon héritier futur, dit M. Jérôme, en attachant sur le visage du jeune homme un regard presque paternel, et soulignant ces derniers mots d'un bon et tranquille sourire.

A ceci, Emile ne répondit rien, tout d'abord. Il aurait été maladroit de se mettre en évidence, de protester, pour l'avenir, de sa déférence et de son respect, et de poser ainsi carrément sa prétendance à l'héritage. Seulement, quelques instants plus tard, tandis qu'ils traversaient la salle, il s'approcha du vieillard et lui dit, d'une voix insinuante et douce :

— Vous voudrez bien, n'est-ce pas, me donner les adresses de M. Rémibois, et de M. Tardieu, le notaire ! Ou même, si vous voulez bien, pour la première fois, m'accompagner chez eux ? Puisque ce sont de vos amis, il est tout naturel que je fasse avec eux une connaissance plus intime. Il est donc très à propos que j'aie leur présenter mes respects.

Sur quoi M. Jérôme inclina la tête en souriant, à part lui se frottant les mains, et se disant qu'il était bien heureux d'avoir pour fils adoptif et héritier futur un jeune homme aussi bien élevé, attentif aux devoirs sociaux, et sachant ce que l'on doit à la vieillesse.

Quelques jours plus tard, la jolie petite maison du vieux couple, devenue bien plus bruyante et plus animée depuis l'arrivée des deux jeunes gens, se vit quelque peu assombrie par un départ qui attrista surtout le cœur presque maternel de cette bonne tante Rose. Le congé de Louis Habert allait finir ; le jeune homme n'avait plus devant lui que deux jours pour aller embrasser sa mère, avant de se rendre à ses usines du pays de Galles.

La dernière soirée se passa en famille chez le voisin Cauderan, qui, pour ne pas troubler l'intimité de cette réunion d'amis, n'avait invité de plus que deux autres jeunes filles. Était-ce parce que Louise Cauderan avait déjà de la compagnie, qu'elle paraissait bien moins triste, plus animée, que l'on n'aurait pu s'y attendre à ce départ de son ami ? . . .

Mais Mme Fortier qui pensait la trouver bien sombre et peut être en larmes, fut presque étonnée de voir que son visage gracieux était toujours rose et tranquille, et que ses jolis yeux, d'un bleu si vif, ne semblaient pas avoir pleuré.

Il y eût cependant un moment où cette tranquillité s'effaça, où chacun put voir qu'à près tout, quoiqu'elle ne fut peut-être pas très sûre elle-même de ses sentiments présents et des projets d'avenir, elle avait du chagrin pourtant, et elle regrettait sincèrement son pauvre voyageur, son Louis, cette gentille Louissette.

Une des jeunes filles, assise au piano, feuilletait distraitemment un cahier de mélodies. Elle s'arrêta, et tout aussitôt se tourna vers la compagnie, lorsqu'elle eut rencontré l'*Adieu* de Schubert.

—Voici, dit-elle en souriant, un morceau de circonstance. justement il est écrit pour voix de ténor. Si l'un de ces messieurs avait la gentillesse de nous le faire entendre.

Louis s'excusa assez naturellement. Quoi qu'il chantât d'une façon agréable, grâce à sa voix sonore, expressive et bien tirée, il ne se sentait pas assez sûr de lui-même, tant il avait le cœur triste, pour se risquer dans ce suprême élan de l'âme, dans cette plainte déchirante, en ce moment où il allait partir. Quant à Emile, qui n'avait pas la moindre tristesse au cœur et qui ne partait point, il consentit à dire l'*Adieu*, sans trop se faire prier, et vint en conséquence se placer auprès du piano, la taille droite et bien cambrée, les épaules gracieusement effacées, la main gauche passée dans l'échancrure de son gilet, le regard brillant et sûr, et la tête légèrement rejetée en arrière.

Sa voix, assez grêle d'ailleurs, ne manquait pas d'un certain charme. Et, bien qu'il lui fût impossible de traduire, faute de l'éprouver, la sombre et navrante agonie, la mortelle douleur, de l'*adieu*, il avait acquis cependant, dans ces soirées passées aux théâtres et aux concerts parisiens, assez d'expression musicale et de cachet artistique,—assez de *chic* enfin, c'était son mot,—pour se poser, à l'égard de ses auditeurs, en exécutant habile, et produire sur ces natures simples une profonde impression.

Aussi l'une des jeunes filles, près de lui, devint bientôt toute pâle et pencha mélancoliquement la tête ; l'autre quitta la chambre pour cacher son émotion. La pauvre Mme Rose, déjà douloureusement attendrie ne se gêna pas pour pleurer. Mais le jeune homme en quittant le piano, regarda par hasard dans le coin où se tenait Louise, immobile et muette.

En l'entendant venir, elle laissa tomber ses mains et redressa la tête. . . . En ce moment, pour peu qu'on fût le moins du monde capable de commisération ou de bienveillante sympathie, la triste jeune fille certes eût fait pitié. Les fraîches couleurs de son teint clair, de ses lèvres même, étaient tout effacées. De grosses larmes silencieuses tombaient de ces yeux voilés, et roulaient sur ses joues blanches. Elle pensait sans doute, en cet instant, voir venir près d'elle Louis, ou Mme Rose. Mais en apercevant Emile, elle tressaillit, rougit, et fit un petit mouvement timide et gracieux, comme pour se cacher.

—Oh ! mademoiselle, lui dit le jeune Parisien, d'un ton insinuant et doux, pourquoi ne pas me traiter en ami ? pourquoi ne pas me laisser voir vos larmes ? Je les comprends bien, allez, et bien franchement, je les envie. Il a le droit de se dire heureux, celui qui les fait couler.

Alors, la jeune fille interdite, profondément surprise, et en même temps, très doucement flattée, rougit bien plus encore. Ses yeux se séchèrent à l'instant, un étrange changement se fit en elle. Elle se dit que vraiment elle avait grand tort de tant pleurer. Parce que ce bon Louis, son camarade d'enfance et son ami d'enfance et son ancien ami, s'en allait— pas aux antipodes après tout — pour quelques années seulement, simplement parce qu'il était ambitieux et avait envie de faire fortune, ce n'était pas la peine de se faire un si grand chagrin. Il pouvait y avoir encore bien des amitiés charmantes et des heures joyeuses dans la vie

Et puis, ce qu'elle ne se dit pas clairement, mais ce qu'elle sentait pourtant au fond de l'âme, c'est que ce n'était pas seulement la grande amertume de l'*adieu* qui avait fait tomber ses larmes, mais aussi, mais surtout, le charme et l'émotion de cette voix. Elle pouvait si peu connaître et apprécier les autres, les étrangers, les inconnus, elle, l'enfant ignorante et naïve, qui ne se connaissait pas encore bien elle-même ! Aussi, avec un doux et joli sourire, qui donnait un si charmant éclat à ses yeux encore humides, elle tourna vers ce nouvel ami son visage innocent redevenu tout rose, et lui dit, d'une voix un peu tremblante :

— Oh ! non, monsieur, ne m'excusez pas C'est si enfant, je le sais bien, de pleurer ainsi, devant le monde ! Je vais être tout à fait sage et convenable, vous verrez Mais c'est que vous chantez si bien !

Et comme, après qu'elle eut parlé, elle baissa de nouveau les yeux, il lui fut impossible de voir à côté d'elle ce beau M. Dufranc se redresser d'un air content, et sourire dans sa moustache.

Le lendemain, dans la matinée, un peu avant l'heure de son départ, Louis descendit au jardin. La tante Rose, qui y était déjà, occupée à cueillir un bouquet pour sa chère sœur Marie, aperçut dans l'autre jardin Louise, à travers la haie, et lui fit signe de venir. La jeune fille n'y manqua pas. Elle se promena quelques instants avec le voyageur et sa tante, soupirant bien bas, parlant peu, et ne pensant déjà plus à cette musique plaintive et à cette douce voix de la veille, qui l'avaient à la fois attendrie et consolée.

Aussi lorsque Louis, sur le point de monter en voiture, lui répéta timidement, d'une voix basse et tremblante : " Vous rappelez-vous encore ce que vous m'avez promis ? Vous souviendrez-vous, Louise ? " franchement et sans hésiter, elle répondit : " Oui ! "

Alors, quand elle l'eut vu s'éloigner, disparaître ; lorsque le bruit des roues alla toujours décroissant, et puis se perdant tout à fait, elle se laissa tomber sur un banc, pencha la tête, et pleura son ami, cette fois, avec de vraies, avec de vraies larmes.

Sa tristesse était si profonde que, pour elle, le temps passait sans qu'elle s'en aperçût, qu'elle n'entendait même pas que l'on marchait près d'elle. Une voix, qui se faisait caressante et très douce, s'éleva tout à coup au milieu du murmure du vent et du feuillage et la fit brusquement tressaillir.

— Mon Dieu, mademoiselle, vous voici bien triste encore Si je pouvais avoir un jour le bonheur de vous consoler ?

Elle se redressa, confuse et quelque peu blessée. Pourquoi ce M. Emile se trouvait-il toujours-là, quand elle croyait être seule ? Pourquoi voulait-il absolument pénétrer, presque malgré elle, dans sa pensée et dans sa vie, voir à travers son cœur, prendre sa part de son chagrin ? Mais il se mit à lui parler alors d'une voix si insinuante et si discrètement attendrie, qu'elle sentit au bout d'un moment toute sa colère s'en aller. Il venait d'accompagner M. Habert à la gare ; à l'instant du départ, il lui avait serré la main. Et comme, pendant les quelques jours qu'ils avaient passés ensemble, il avait pu apprécier pleinement ses belles et bonnes qualités, il comprenait certes bien que l'absence d'un semblable ami pût causer une grande peine. Pour lui, il s'estimerait bien heureux de mériter de pareils regrets et de se voir ainsi pleuré.

Aussi lorsque, pendant quelques minutes, il eut parlé de cette manière, Louise, peu à peu, se sentit d'abord flattée agréablement et puis doucement consolée. La tristesse amère qui voilait son front commença à se dissiper ; un sourire timide brilla au travers de ses larmes. Et, comme elle se levait du banc, car il était bien temps qu'elle retournât chez son père, il l'accompagna lentement jusqu'à la porte du jardin, se tenant toujours près d'elle, et lui parlant avec une grâce et une douceur charmante.

— Vois donc, ma Rose, quel joli couple ! dit à sa femme le bon M. Jérôme, qui se mettait en ce moment à la fenêtre de son cabinet. Là, vrai, tous ceux qui viendraient à les voir, ne pourraient manquer de dire que mon filleul est certes un très aimable garçon. Le voilà qui fait de son mieux pour distraire et égayer cette enfant qui pleure le départ d'un autre. Regarde : quelle complaisance il y met, et aussi quelle douceur et quelle déférence ! Et pourtant j'ai cru remarquer Conviens en, ma bonne amie Mon pauvre Emile, tout d'abord, ne te revenait qu'à moitié ; tu manquais de confiance en lui, sans doute.

— Il est vrai, et même maintenant encore Je ne veux pas mentir Combien je lui préfère mon brave, mon honnête Louis ! Mais je puis me tromper. Tu as toujours raison. Je ne te contredirai jamais, certes, mon bon Jérôme.

CHAPITRE VI

La bise de novembre siffle, rauque et rageuse, arrachant et faisant tournoyer par brusques envolées les dernières feuilles jaunies des arbres-du boulevard. Les passants marchent vite et enfoncent le menton dans le collet de leur manteau ; le ciel de plomb prend des tons de neige, les cochers de fiacres ont le nez rouge. Et Théophile Flamabut, la lèvre pincée, le regard fuyant, l'air maussade, se promène à grands pas, du côté de l'arrivée, sous le péristyle d'attente de la gare de l'Est.

—Déjà huit minutes de retard ! Et battre la semelle ici, où le vent entre comme chez lui, où l'on a deux glaçons au lieu de jambes ! Et pourtant il faut patienter. Ce petit raté d'Emile nous écrit qu'il s'affermira de jour en jour dans sa situation d'héritier, et qu'il compte arriver sous peu à une position superbe. Dès qu'il va être ici, je ne tarderai pas à savoir ce qu'il en est Et alors nous verrons bien s'il faut le tenir ou le lâcher.

Mais comme, avec le vent qui hurle et la neige fondue qui commence à tomber, l'aiguille de l'horloge marche, les minutes s'écoulent, un sifflement aigu annonce bientôt l'arrivée du train. Et, quelques instants après, Emile Dufranc, frais, souriant, pimpant et rose, bien vêtu, bien chaussé, bien ganté, ayant un cigare aux lèvres et portant lestement sa valise, apparaît enfin, s'avançant dans la foule des voyageurs.

—Enfin ! . . . M'as-tu fait attendre, vieux ! . . . Mais te voici pourtant ! . . . Vrai, ce n'est pas dommage.

—Enchanté de te voir . . . Comment vas-tu, mon cher ?

—Oh ! pas besoin de le demander. Ne le vois-tu pas d'un seul regard ? . . . Rien ne peut aller bien, lorsque la caisse est vide.

—Vraiment ? Les affaires ne marchent donc pas ? . . . Et la fameuse banque de Crédit du camarade Aristide ?

—Et comment la mettre en train ? Pas un goujon ne mord à la grappe. Ce maudit krach a vidé tous les sacs. Pas plus d'argent que sur ma main . . . Mais nous causerons de tout ça, tu sais, tout à l'heure, en famille. Car Iza nous attend . . .

—Courons donc, et sans tarder. Comme ça me semblera bon de déjeuner ensemble !

Ils hélèrent un fiacre qui, en dix minutes, les descendit rue de Trévis. Là, de toute une vitesse de leurs jambes, ils gravirent les cinq étages et s'arrêtèrent essouffés, attendant qu'Iza vint leur ouvrir.

Elle parut enfin, déjà poudrée, fardée, peinte et parée. Le duvet de riz, la roséine et la poudre de corail donnaient à son teint fatigué des tons frais et très doux de fleur de pêcher et de nacre. Le noir des sultanes, artistement étendu en ombres autour de ses grands yeux gris, les allongeaient encore. Ses cheveux bruns lustrés, relevés en torsade épaisse, venaient s'aplatir sur son front en petits anneaux mats et lourds, accentuant encore le caractère presque grossier du visage, où se révélaient les instincts d'une cupidité ardente, d'une convoitise inassouvie. Une robe à jupe très bouffante, de velours et satin gros vert, faisait valoir sa taille soigneusement corsetée, serrée et modelée. Des bracelets d'or très lourds entouraient ses poignets rebondis ; ses doigts épais étaient chargés de bagues, et, dans les dentelles festonnant en gros plis son corsage, scintillaient, au jour terné de la chambre, les brillants d'un gros médaillon.

—Ah ! vous voilà, bienheureux héritier, grand homme de province ? s'écria-t-elle en apercevant Emile, et lui tendant la main avec un geste à la fois cordial et majestueux, dont elle avait emprunté la tradition aux grands premiers rôles des boulevards.

—Mademoiselle, combien je suis heureux de voir que vous ne m'avez point oublié . . . J'ai si longtemps végété loin de Paris et loin de vous ? . . . Permettez-moi de vous exprimer ma profonde reconnaissance, et de vous adresser mes hommages.

—Oui, oui, tout ça, c'est bon . . . Mais songeons d'abord à déjeuner. Les huitres et le champagne, pour un millionnaire comme lui, c'est une simple bagatelle. Mais pour nous autres, avec notre bouillon de chez la bouchère, nos pommes frites et nos deux sous de lait, ça fait bien dans le paysage Y sommes nous, mes enfants ? Je vais dire au remise de se presser.

En conséquence, Mlle Iza et ses deux compagnons se trouvèrent, en moins d'un quart d'heure, installés devant une table confortablement garnie de cristaux et de porcelaines, au premier étage d'un des restaurants les plus connus du boulevard. Théophile, qui y

avait ses entrées, s'était fait donner pour eux trois un petit salon réservé. On avait à causer affaires, avait-il dit au garçon.

— Dis-nous d'abord où tu en es, paysan perverti, commença le frère d'Iza, pronant d'un geste de triomphe la houteille de vin blanc, et versant le liquide argenté et brillant, qui moussait dans les verres. As-tu planté considérablement de choux, fait assez de parties de dominos, dansé avec assez de pensionnaires, sous les yeux de mamans en bonnets de tulle brodé, un nombre suffisant de contredanses ? Prépare-tu un mémoire sur les origines préhistoriques, pour l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'endroit ?

— Rien de tout cela, mon ami. . . . Ce qui ne m'empêche pas de me conduire comme un jouvenceau modèle, comme la fleur des jeunes gens posés et la perle des hommes sages, Ainsi je suis devenu l'ami, l'inséparable compagnon du receveur et du notaire. Je suis régulièrement invité aux thés du mardi de M. le maire, et aux sauteries en famille de M. Rémi-bois l'adjoint. Avec quelques tartines cueillies dans les colonnes de la *Population* et du *Drapeau libre*, mes anciennes feuilles de choux, qui me payaient si mal ma copie, j'ai fait la conquête de ces messieurs, qui s'en arrangent des discours pour le conseil municipal. Aussi parlent-ils de m'y mettre. Au banquet du Comice agricole, j'ai prononcé un discours. Voilà pour ma vie publique. . . .

— Tout ça, c'est fort beau sur le papier. Mais ça ne remplit pas le gousset, interrompit Flamahut d'un ton amer, lançant une chiquenaude dédaigneuse à une belle écaille d'huitre.

— Mais si tu voulais bien me laisser parler ! Maintenant je vous dirai, mes chers amis, que je suis jusqu'à présent un modèle de toutes les vertus, un assemblage de toutes les perfections, en ce qui concerne le côté, bien autrement important, de la vie de famille. Je tiens fidèlement compagnie à mon parrain Jérôme ; je fais avec lui le tour du jardin le matin, sa promenade du Cours de l'après-midi, et sa partie d'écarté le soir. J'écoute, avec la plus respectueuse attention, ses rengaines sempiternelles sur la manière de découvrir et d'organiser sa collection ; je l'aide à classer ses médailles, à fourbir ses vieux cuivres, à dresser ses hanaps, ses coupes et ses amphores.

— Ah ? il a de tout ça, le vieux ? Et c'est du vrai, du bon ? Ça pourrait valoir de l'argent !

— Peste ! Je le crois bien. On ferait une fameuse recette le jour où l'on porterait tous ces bibelots à l'Hôtel des Ventes. . . . Mais tu m'interromps toujours. A présent, je dois vous dire qu'il ne m'a pas puru suffisant de conquérir la sympathie de ce brave parrain Jérôme. Il n'est pas seul, vous comprenez : il y a aussi sa femme, Mme Rose. Et, dans les premiers jours, il m'a semblé qu'elle se serait fort bien passée de ma présence. Alors, j'ai redoublé pour elle de petites attentions, de gentilles complaisances. . . . J'ai même été jusqu'à faire. . . . ô comédie ! . . . l'aimable et le gracieux auprès d'une des beautés de l'endroit, d'une petite pensionnaire qui m'ennuie ! oh ! qui m'ennuie. . . . plus que je ne pourrais dire, avec ses bonjours pardessus la haie, ses petits bouquets de giroflées et ses petits airs innocents. . . . Mais je sais que cette adorable enfant—pour parler le langage de la localité—est tout à fait la favorite, la chère protégée de Mme Rose. Et voilà pourquoi j'ai soin de me montrer galant et prévenant pour elle. . . . Car je veux avoir de mon côté, non seulement les gros bonnets de la ville, mais surtout les dames, mes amis. La protection et la sympathie des dames ! Rien de pareil à ça. . . . (Ça même à tout !

— Je voudrais bien savoir à quoi ça t'a mené jusqu'à présent, interrompit Théophile, d'un ton grincheux. En es-tu plus riche, parce que tu fais, là-bas, dans ton petit trou, le coude en arc et la bouche en cœur à toutes les petites filles qui sortent du couvent, aux douairières qui prennent leur prise, et aux bourgeoises qui font leurs confitures ?

— Quel scentique tu fais, mon cher ! Est-il permis, pourtant, lorsqu'on a une aussi charmante s de douter de la gracieuse influence de la toute-puissance des femmes ? Pour te convertir, je vais te dire où toutes ces gentilles, que tu me reproches, m'ont mené. . . . Malgré ma persévérance et mes courageux efforts, il faut bien que je l'avoue, le séjour de Vervieux manque pour moi de charmes. La nostalgie du boulevard se faisait déjà cruellement sentir, et le mal de Paris commençait à me miner. . . . Mon parrain s'en est aperçu. Il ne manque pas de coup d'œil, ce bon vieux, quand il cesse de regarder ses amphores et ses médailles.

— Mon cher garçon, m'a-t-il dit hier au matin, tu parais te déplaire ou t'ennuyer chez nous ; depuis quelques jours, j'ai eu maintes fois l'occasion de le remarquer. . . . Tu

ne réponds pas toujours juste à ce que l'on te dit, tu causes moins, tu manques d'appétit, tu deviens sombre. C'est que, sans doute, au sortir de toute l'animation, tout le bruit de Paris, la paisible monotonie de notre existence te pèse. Tu t'y feras certainement, à la longue. Mais, dans les commencements, pour qu'elle ne te devienne pas tout à fait écœurante, et trop à charge, il vaudra mieux, de temps en temps, prendre un ou deux jours pour t'amuser. . . . Pars donc pour Paris, va fouler le pavé du boulevard, et revoir les bons camarades. Va voir la pièce nouvelle, entendre la chanteuse à la mode, et fais provisions de petits racontars parisiens pour nous les rapporter."

"Puis, comme ce brave homme connaît la jeunesse après tout, et qu'il sait ce qu'il faut pour jouir, comme on dit là-bas, des plaisirs de la capitale, il m'a mis dans la main une traite sur son banquier, une traite de mille francs, s'il vous plaît, en l'accompagnant des paroles suivantes :

"—Je ne suis plus jeune, mon enfant, mais je l'ai été. On peut avoir, à ton âge, quelques petites fantaisies dont on ne parle pas aux vieux. Peut-être aussi as-tu laissé là-bas quelques dettes. . . . Prends donc ceci, et emploie-le selon ton bon plaisir, en souvenir de ton heureuse entrée chez nous. Et amuse-toi à la santé de ton parrain Jérôme."

Là-dessus, vous comprenez, mes amis, j'ai remercié, j'ai empoché, j'ai salué, j'ai fait ma malle et je suis parti. . . . Voici l'ami, d'abord, et, pour surcroît d'agrément, voici le reste.

Et, en achevant ces mots d'un ton vif et joyeux, Emile ouvrit son portefeuille et déposa la traite sur la table. Aussitôt Flamahut attacha sur le billet un regard concentré, très sombre, et, ne répliquant rien, d'abord sembla quelques instants rêver.

Il se décida à la fin et commença d'un ton aigre et grinçant, en se renversant sur sa chaise :

—Je te félicite sincèrement de toutes tes prospérités. . . . Mais pour nous autres, vois-tu, mon bon, ça ne va pas de même. Plus d'argent ! plus de crédit ! Le vide dans les poches, la montre et la chaîne au clou, le creux dans l'estomac, le désespoir au cœur. Nous en sommes venus à nous demander, réellement, ce qu'il adviendra sous peu de la pauvre Iza et de son frère, l'intelligent Théophile, si quelque secours inespéré ne leur est pas envoyé par leur bienfaitante étoile, ou si quelque ami généreux ne se trouve pas là pour les aider. . . .

—Vraiment ? interrompit Emile, d'un ton incertain, d'abord, ne sachant s'il devait tout croire, et scrutant d'un regard attentif et rapide toute la personne de Flamahut, son teint terreux et sa peau flasque, ses joues creuses et ses yeux ternes, sa chemise d'une fraîcheur douteuse, son pantalon déteint et son paletot râpé,

—Tout ce qu'il y a de plus vrai, de plus palpitant, de plus sûr. . . . Et, tu sais, on se parle franchement, on ne se dissimule rien, entre amis. . . . D'abord, pas de mouvement, de commerce, de bruit. Les étrangers, qui apparaissent en automne, comme des canards de passage, sont déjà envolés ; les Parisiens de la haute ne reviennent pas encore. Les Folies-Montmartre font autant dire un four chaque soir : Voici deux mois que notre charmante diva, ici présente, n'a pas touché ses appointements. Et si elle n'avait pas trouvé, par bonheur, quelques soirées particulières, pour aller y chanter *Frigolet-la-Cascade*, nous n'aurions eu, elle et moi, qu'à piquer une tête dans la Seine, ou à accepter l'engagement qui lui a été proposé ces jours derniers.

—Un engagement ? . . . Où donc ? . . . Serait-ce pour quitter Paris ! demanda Emile, se redressant soudain sur sa chaise, et tordant sa serviette.

—Quitter Paris ? . . . Bagatelle ? . . . Certes, je le crois bien. Ça serait pour aller chanter la romance et dire la charge en Amérique, à Buenos Ayres et Montévidéo. . . . Des conditions incomparables, un engagement superbe ! mille francs par soirée, valet de pied, femme de chambre, et les frais de voyage. Et mes dépenses aussi payées, à moi qui l'accompagnerai comme porte-respect, et qui lui servirai de Mentor. . . . Maintenant, tu comprends bien que je ne me soucie pas plus qu'elle d'aller errer dans ces pays incongrus et sauvages, où l'on chasse au lazo et l'on fait du Liebig. Mais quand la nécessité vous y contraint, mon cher ! . . . Tu vois bien tout ce cliquant qu'elle a mis pour être belle ? Eh bien ! la plupart, c'est du faux. Le reste ira demain au clou. . . . Voilà : quand il ne vous reste pas un espoir, pas un ami !

—Pas un ami ? . . . Eh bien, et moi ? Pour qui me comptes-tu ? . . . Vrai, tu m'offenses, Théophile.

—Oh ! je ne t'oublie pas, mon vieux. . . . Seulement, à présent, quand tu dépends surtout de tes respectables parents, que pourrais-tu bien faire ? .

—Et cette traite, par bonheur !... On pourrait partager, dit Emile timidement, indiquant du regard la feuille signée par le parrain Fortier, qui était toujours là, sur la table.

—Peuh ! cinq cents francs !... Ça n'est pas ça qui suffira pour nous tirer d'affaire, répliqua Flamahut d'une voix railleuse et amère, en secouant l'épaule avec un geste dédaigneux.

Il y eut alors un moment de très profond silence. L'action était engagée, l'embûche était tendue. Il fallait laisser à la proie le temps de s'étourdir et de faiblir ; à l'idée criminelle, le temps de poindre et de germer.

—Il y aurait bien un moyen, reprit Théophile d'un air concentré et rêveur, au bout de quelques instants. Mais ça deviendrait... délicat... pour ne pas dire : sérieux. Et ces choses-là, à mon avis, doivent se traiter rien qu'entre hommes.

—Si c'est moi qui vous gêne, je peux bien m'en aller, fit Iza en se levant, à un clignement d'œil presque imperceptible, que lui adressa son frère. C'est précisément dans une demi-heure que je dois être à la répétition... Seulement j'espère bien que nous pourrons faire le tour du lac avant que la nuit tombe... Et je compte, pour ce soir, sur une loge au châtelet.

Elle disparut, envoyant un regard et un sourire à Emile, qui s'était levé pour lui présenter son manteau et son chapeau. Théophile, frappant sur la table, appelait en même temps le garçon.

—Deux bouteilles de la veuve Cliquot, et un flacon de fine champagne, commanda-t-il d'une voix brève. Et maintenant, à nous deux. Nous allons causer.

Il garda le silence un instant, s'éclaircit la voix avant de commencer ; puis, avec un méchant et mystérieux sourire :

—Ce chiffon de papier-là, murmura-t-il, pourrait en effet nous donner d'assez joyeuses espérances. Il pourrait y avoir un très ingénieux moyen de s'en servir... Mais, avant que j'en vienne à l'exposer, permets-moi de t'adresser quelques questions qui pourront à la fois inspirer nos résolutions et dissiper toutes espèces de craintes.

—Va, mon bon. Interroge hardiment, répondit Emile, avec un geste d'assentiment.

—Ton parrain est vieux, n'as-tu dit ?... Quel âge peut-il bien avoir !

—Soixante-quatorze ans passés... Mme Rose lui a offert une paire de pantoufles pour son jour de naissance, au mois de septembre.

—Quel est son état de santé ?

—On ne pourrait dire qu'il soit mal portant. Seulement, comme il est sanguin et assez replet, il a parfois des vertiges, des bourdonnements d'oreilles. Parfois aussi, pendant la mauvaise saison, ses rhumatismes le prennent. Il lui devient alors presque impossible de se bouger.

—Fort bien... Ainsi il vient rarement à Paris ?

—Très rarement. Je pense bien que depuis quatre ou cinq ans, il n'a pas perdu de vue le clocher de sa sous-préfecture.

—De mieux en mieux... Tout ceci étant posé, confirmé, et suffisamment médité, voici, d'après mes ingénieuses combinaisons, ce qu'il y aurait à faire... Cette traite de mille francs, même avec le partage que ton amitié nous propose, ne peut aucunement nous tirer d'embarras. C'est un grain de blé perdu sous la meule à farine, c'est une goutte d'eau noyée dans l'océan... Mais il n'en serait pas de même si, par un moyen des plus pratiques et des plus certains, elle se trouvait grossie, habilement multipliée. D'après ce que je vois, la chose est facile à faire. Il s'agit tout simplement de se rappeler, et d'appliquer, une règle tout à fait élémentaire du système décimal. "Pour multiplier, par 10 un nombre donné, il suffit d'ajouter un zéro à droite du dernier chiffre." Donc, ici, à coté du nombre 1,000, inscrivons un zéro... un tout petit zéro, pas gros, de la dimension des autres... Et voilà ! le tour est fait ; nous...

—Mais tu veux... interrompit brusquement Emile, qui devenait blême,

—Tu seras libre de développer tous tes arguments et faire toutes tes objections, quand j'aurai fini. Avant tout, laisse moi t'exposer mon système... "Mais, me diras-tu, qu'importe que le chiffre transformé soit inscrit à la marge ? Les mots " mille francs " sont tracés, en toutes lettres, à la seconde ligne de cette feuille de papier." Eh bien ! c'est ici que le hasard, qui ne manque jamais de protéger les gens intelligents, a admirablement disposé les choses, pour qu'on puisse en tirer profit. Pas besoin de gratter, de transformer, de surcharger, en un mot de pratiquer de ces petites opérations, qui ont

leurs difficultés, d'abord, et qui ont surtout bien des risques... Regarde un peu... Voici, sur la première ligne, les mots : " Veuillez payer à l'ordre de M. Emile Dufranc la somme de..." Ici, la ligne se termine. La seconde commence par ces mots " mille francs, à valoir sur, etc." Le reste est de peu d'importance... Mais il se trouve que le mot " mille " n'est pas placé directement audessus du V qui commence la première ligne. Ce destin bienfaisant que je te signalais tout à l'heure, a permis que le bonhomme qui, en écrivant ce griffonnage, n'y voyait sans doute pas très clair, l'ait légèrement reculé, placé un peu plus vers la droite. Par conséquent, les trois jolies petites lettres fines, menues et déliées de cet adorable mot " dix " trouvent exactement la place pour se glisser... Le mot " dix " au commencement de la ligne ; le zéro, dans la marge. Nous nous en chargeons, toi et moi ; puis, tu t'en vas tranquillement chez ton banquier. Tu présentes ta traite, tu touches tes dix mille francs. Tu remplis ton gousset, et tu aides tes amis.

—Mais c'est un faux, cela!... Et un faux, c'est un crime!... Et si l'on est pincé!...

—Oh! je m'attendais bien à toutes tes objections. Seulement, tu vas, je l'espère me permettre d'y répondre... Au préjudice de qui, d'abord, commets-tu cette petite multiplication... ou soustraction, si tu le préfères?... De ton parrain, vieillard fort à l'aise, sans enfant, dont tu seras l'unique héritier. Cet homme respectable doit s'en aller d'un jour à l'autre ; on peut raisonnablement y compter. Il n'emporte pas son bien en terre, et l'héritage te revient de droit... Que fais-tu donc, en touchant tes dix mille francs aujourd'hui ! Tu prends tout simplement une petite avance... Notre salut s'opère, les affaires s'arrangent. Et Iza reconnaissante accorde sa main et sa tendresse à son sauveur.

—En effet... Les choses étant présentées de cette façon, l'opération devient parfaitement naturelle, et ton raisonnement fort juste... Seulement, si mon parrain vient à s'apercevoir, par malheur de la soustraction... non, de la multiplication... commise, je suis perdu, flétri, poursuivi, condamné, ou, tout au moins, chassé!... Et alors, ô mes espérances!

—Mais d'abord, pourquoi veux-tu que ton vieux s'en aperçoive!... Il vient, dis-tu, très rarement à Paris ; par conséquent, il ne passera pas chez son banquier. Et il n'a aucune raison—jusqu'à présent du moins—pour se méfier de toi, et pour écrire... De plus, en admettant qu'il vienne à s'en apercevoir, ne peux-tu pas lui persuader que de lui seul provient l'erreur commise ? A son âge, les idées se brouillent, la tête déménage, en même temps que la vue s'affaiblit. " Cher et respectable parrain, vous étiez décidé à me faire une paternelle générosité... Vous avez mis un zéro de trop ; vous avez ajouté un mot qui, selon vous, n'était pas nécessaire... Moi, j'ai cru votre libéralité plus grandiose, je n'ai pas vu d'erreur commise. J'ai pris, je suis parti, j'ai présenté, j'ai enpoché. Le seul coupable, parrain, c'est vous?... Maintenant, retenez la petite différence sur mon futur héritage. Je ne vous en voudrai pas, et soyons bons amis." Voilà ce que tu auras à lui dire, et ce que, si tu es un tant soit peu malin, tu finiras bien par lui faire comprendre. Le tout dépend, vois-tu, de tes capacités.

—Il y a, en effet, quelques probabilités, quelques chances...

—S'il y en a?... Je le crois bien. La plus vraisemblable, comme la plus favorable, de toutes, c'est que ton vénérable bonhomme décèdera l'un de ces jours, bien tranquillement, dans son lit, sans qu'il ait eu l'idée, ou l'occasion, de soupçonner la moindre chose... Et, en attendant, tu auras sauvé tes amis ; ta chère et aimable future pourra te garder sa parole... Autrement, plus d'espoir : ni secours, ni salut ! Notre pauvre diva se verra malheureusement forcée de dire adieu au boulevard, de signer son engagement, et de partir, la mort au cœur, pour le pays des pampas... Telle est l'alternative, voici la situation. Maintenant vois, pèse et choisis. C'est à toi de décider.

Après ces derniers mots de Flamahut, il y eut un assez long silence. Emile, la tête basse, les paupières tombantes, la lèvre légèrement crispée, paraissait se replier, en quelque sorte sur lui-même, et méditer profondément. A la fin, il se redressa, le regard hésitant, la main tremblante. En même temps, il présentait la traite à son ami.

—C'est bon... murmura-t-il, Tu m'as décidé, et cependant... j'ai encore peur!

—Oh! mon cher, cette légère émotion se dissipera comme un éclair, dès que tu te sentiras les bienheureux louis dans ta poche.

—C'est possible... Seulement, Théophile, charge-toi d'arranger la chose... Je... je ne saurais pas m'y prendre... N'ayant jamais essayé.....

— Ça se comprend, fit le vaurien. Mais, mon bon, il est évident que ça ne peut pas se faire ici. . . . Viens chez-nous. Là je trouverai tout ce qu'il faut : papier-calque, plumes, encre assortie.

En un instant, Emile eut appelé le garçon, payé la carte, et endossé son paletot, tandis que Flamahut, tenant la traite enfoncée dans sa poche, sifflotait un air d'opérette.

Trois quarts d'heure plus tard, l'opération était terminée. Les deux amis quittaient ensemble l'appartement d'Iza, et Emile se présentait seul dans les bureaux de la maison de banque, rue de la Victoire. Théophile, qui l'attendait en bas, arpentant le trottoir, non sans une secrète angoisse, le vit bientôt reparaitre, non plus pâle et tremblant, cette fois, mais très animé, au contraire, les yeux brillants, les joues enfiévrées.

— Tout est pour le mieux, dit-il. La chose a marché comme sur des roulettes. . . . Pas de questions indiscrètes, pas la moindre objection !

— Victoire ! s'écria le drôle. Tu as le magot, à nous la monnaie ! Oh ! c'est maintenant, mon cher vieux, que nous allons rigoler !

CHAPITRE VII

Le déjeuner venait de finir dans la maison Fortier. M. Jérôme, après avoir longuement et voluptueusement siroté sa petite tasse de moka bien sucré et fumant, avait reculé sa chaise et roulé sa serviette ; Mme Rose se disposait à faire une tournée dans sa belle cour, lorsque la petite Zélie annonça une visite.

— M'sieur, voici m'sieur Davaud, vous savez ? le sous-préfet.

— Mais comment donc ? J'y vais, j'y vais, répondit le brave Jérôme, trébuchant le long des chaises, tant il se dépêchait.

— Monsieur le sous-préfet. . . . Enchanté de vous voir. . . . Vous venez par ce vilain temps gris ? Voilà ce qui s'appelle être aimable ? Venez vous chauffer au salon. . . . Ou, peut-être, dans mon cabinet. . . .

— C'est cela, allons-y répondit le visiteur, tout en répondant cordialement aux saluts empressés et aux chaleureuses poignées de mains de M. Jérôme. On y est on ne peu mieux savez-vous ? Et vous me ferez le plaisir, n'est ce pas de me montrer quelques-unes de vos belles choses. . . . Je m'en délecte quand je viens vous voir. Je suis fou des antiquités.

Quelques instants après, les deux hommes étaient confortablement installés au milieu des crédences, tables, bahuts et casier à médailles, dans le fameux cabinet que Mme Rose avait soin de chauffer très régulièrement pendant ces froids jours d'hiver. Là, ils allaient d'un coffre à une bibliothèque, d'une coupe antique à une armure, d'un manuscrit du xive siècle à un vidrecome des vieux Germains ; enfin d'une chose à une autre, avec le contentement très réel du curieux qui regarde et admire, et le plaisir plus grand encore de l'amateur, qui explique et fait valoir ces chères curiosités.

— Voyez ici, monsieur le sous-préfet ! C'est une des perles de ma collection, cette aiguillière avec son bassin, du xve siècle, en faïence de Pesaro, avec dessins bleus et fleurons de couleurs variées, sur fond d'un blanc de crème.

— Et ici donc, monsieur Jérôme ? . . . Certes, j'ai rarement vu quelque chose de plus beau que ce casque en fer repoussé, gravé et damasquiné d'or, en forme de bourguignotte.

— Ah ! puisque vous vous plaisez aux armures, que direz-vous de cette épée espagnole, à lame flamboyante, avec garde et poignée incrustées en argent et repercées à jour ?

— Un véritable bijou ! C'est superbe, vraiment. . . . Mais montrez-moi donc, je vous prie, ce qui m'intéresse le plus et ce que je crois connaître le mieux : vos médailles.

— Ah ! très bien. . . . Si vous voulez prendre la peine d'examiner attentivement les trois rayons de ce casier, vous les y verrez, classées par rang de dates d'abord, de provenance et de nationalité ensuite. . . . Une des plus belles, par exemple, c'est celle-ci, mon Justinien, d'argent marqué et poinçonné, portant, au dessus de l'effigie impériale, le sceau de l'Empire, et, au revers, l'image de Jupiter Stator. Cette autre encore : un très beau bronze : Lothaire, fils de Charlemagne, avec l'inscription admirablement conservée : *Lotharius Rex*, et au revers, le Saint-Esprit sous forme de colombe, avec ces mots : *Imperator Francorum*. . . . Mais la perle de ma collection, ma beauté sans rivale, l'introuva-

ble, la non pareille, celle dont le baron de Wehrschild m'a fait offrir, sans me tenter, jusqu'à vingt-cinq mille francs, c'est ce beau royal d'or de Charles d'Anjou, frère de saint Louis, superbement frappé, d'un demi-centimètre d'épaisseur et de dix centimètres de diamètres ! Voyez combien la tête princière est caractéristique et belle, en même temps que fermement et finement dessinée ! Et cette légende, au revers : *Dominus adiutor et protector meus. In ipso speravit cor meum*, tandis que cette inscription : *Car Magnus regis Francie*, se lit, gravée autour de la physionomie royale Oh ! c'est bien là, allez, monsieur le sous-préfet, une vraie rareté, une merveille. Tous les médaillistes connus, de Paris et de la province, savent que ce précieux royal fait partie de ma collection ; ils le guettent, ils me l'envient Et j'en tirerais un fameux prix si je consentais à le céder.

—Je le crois, cher monsieur Fortier, car il est réellement magnifique. Quel éclat et quelle pureté de métal ! Quelle hardiesse et quelle puissance de burin ? Oh ! certes, votre collection est une haute distinction, une gloire pour notre ville Mais savez-vous bien qu'en admirant ainsi toutes vos beautés, vos merveilles, je m'oublie vraiment, et je ne vous parle point des choses dont j'étais venu vous causer.

—Mais nous pouvons y venir, si vous avez encore du temps à me donner. Prenez donc ce fauteuil, monsieur De quoi s'agit-il, je vous prie ?

—De ce jeune homme, votre filleul, M. Emile Dufranc Savez-vous que je lui crois des facultés remarquables ? Il est vrai que, comme il ne travaille que depuis six semaines dans mes bureaux, et encore une demi-journée, je n'ai peut-être pas eu pleinement le temps de le juger. Mais je puis vous dire pourtant que j'ai été complètement satisfait du rapport qu'il a dirigé pour moi, d'après de simples documents, sur le mouvement industriel et commercial de l'arrondissement pendant les dix dernières années. Justesse et clarté d'expression, élégance et pureté de style, distinction et élévation de la pensée, tout s'y révèle et s'y rencontre C'est fort bien conçu, fort bien dit ; ce jeune homme a de l'avenir.

—Ah ! monsieur, je suis bien heureux, croyez-moi, d'entendre, à propos de mon Emile, un témoignage si flatteur, et de voir se réaliser en lui de bien chères espérances !

—Certainement, certainement. Je l'ai dit et le répète : Ce jeune homme a de l'avenir. Seulement, permettez-moi, mon cher voisin, de vous adresser une question qui, par suite de mes devoirs administratifs, ne vous paraîtra sans doute pas indiscrète . . . Pourquoi donc M. Dufranc tarde-t-il tant à reparaître dans mes bureaux et à venir reprendre son service ? Il m'avait demandé, avec votre autorisation, un congé de huit jours, pour arranger, disait-il, quelques affaires à Paris Douze jours se sont passés depuis lors, et je ne le vois point revenir. Savez-vous s'il est toujours à Paris, et s'il n'est point malade ? C'est que j'aurais un autre travail, assez important, à lui confier,

—Oh ! je ne crains rien pour sa santé ; il n'est pas malade du tout J'ai encore reçu de ses nouvelles avant hier, répondit, non sans quelque embarras, ce bon monsieur Jérôme, qui se grattait l'oreille. Il me demandait la permission de rester deux ou trois jours de plus. Il désirait entendre un plaidoyer de Berchaud, assister à une séance de la Chambre. Vous voyez : le désir de connaître les illustrations du jour, de se former le goût, de s'instruire ! Avec cela, peut-être avait-il aussi envie d'un peu s'amuser. Et l'on ne peut pas s'en étonner ; on sait bien ce qu'est la jeunesse Mais soyez tranquille, monsieur le sous-préfet. Je vais lui écrire immédiatement, ou, mieux encore, lui envoyer un télégramme. Demain, il se rendra aux bureaux : vous pouvez y compter.

L'administrateur, ainsi rassuré, ne parla plus de son transfuge. On causa de choses, et d'autres : des nouvelles de la petite ville, de la situation politique du jour, de la marche des affaires à Paris. Puis M. Davaud s'en alla, et le parrain d'Emile resta dans son cabinet, remettant ses armes en place et rangeant ses médailles.

Au bout d'une demi-heure environ, il y eut un nouveau coup de sonnette. Cette fois, c'était le facteur. M. Fortier qui connaissait, et son pas et son heure, leva promptement la tête et replia avec soin les feuillets d'un manuscrit du xve siècle, qu'il examinait peut-être pour la soixantième fois.

—Je vais sans doute avoir, pensa-t-il, une lettre d'Emile. Probablement ce brave garçon me dit de l'attendre demain.

Seulement, le bon parrain put voir, dès l'abord, qu'il s'était trompé. La lettre que lui remit la petite servante, qui la tenait délicatement dans le coin de son tablier, n'était pas de son filleul, mais bien de son banquier, car elle portait le cachet, sur l'enveloppe, en

finer lettres bleues, de la Banque générale du commerce et de l'industrie, rue de la Victoire.

—Tiens, se dit Jérôme Fortier en déchirant l'enveloppe, mon ami Fellières m'écrit pourtant bien rarement. Que peut-il donc avoir à me mander ? La situation financière n'est pas mauvaise cependant ; les titres s'achètent et les fonds montent. Bah ! il se trouve sans doute avoir une demi-heure libre, et alors, le bon camarade ! il pense à son vieil ami.

Ce brave cœur, si simple et si naïf, malgré le long voyage qu'il avait fait et les combats qu'il avait livrés à travers les orages et les écueils de la vie et de la société des hommes, était loin de s'attendre à la douleur navrante, à la déception amère, qu'allait lui apporter cette lettre du banquier.

"Permetts-moi, mon ami Jérôme, écrivait celui-ci, de te demander un renseignement, un éclaircissement, si tu veux, qui me paraît nécessaire et qui satisfera ma conscience, dissipera mes craintes, dans tous les cas. J'arrive de Montpellier où j'ai passé huit jours auprès de ma chère Isabelle qui vient de me rendre grand-père, et, à mon retour seulement, j'ai été mis au courant du fait au sujet duquel je te prie de me renseigner.

"Le jeudi 12 de ce mois, il y a aujourd'hui onze jours, un jeune homme venant, a-t-il dit, de Vervieux, a présenté à ma caisse une traite de dix mille francs portant ta signature. Mon caissier Grandmont, qui te connaît fort bien et sait que tu as des fonds déposés à la banque, n'a pas hésité un seul instant à payer la somme demandée. Le jeune homme a donné sa signature : Emile Dufranc," et s'est aussitôt retiré. Grandmont, qui m'attendait pour le lendemain, n'a pas jugé nécessaire de donner immédiatement avis du paiement effectué. Il pensa que, dès mon arrivée, je saisiserais cette occasion de te demander des nouvelles de toi et de cette bonne Mme Rose.

"Quant à moi, dès que j'ai été averti, je me suis—senti un peu inquiet. Je sais qu'il n'est pas dans tes habitudes de te faire compter ainsi, à l'improviste, une pareille somme, à moins que tu n'aies en vue quelque opération commerciale ou financière au sujet de laquelle, le plus souvent, tu me donnes ou tu réclames quelques détails. Je m'empresse donc de t'avertir, te racontant la chose telle qu'elle s'est passée, et te priant de me faire savoir, sans perdre un seul instant, si tes intentions étaient vraiment de te faire payer cette somme, et si je n'ai par conséquent, pour ma part, rien à regretter.

"Maintenant, mon cher Jérôme, en attendant que je puis le trouver quelques heures de liberté pour aller te dire bonjour dans ta jolie retraite de Picardie, je présente tous mes respectueux souvenirs à ton excellente femme, et je te serre cordialement la main.

ROGER FELLIÈRES.

"Une circonstance encore, que l'on me communique en ce moment, vient augmenter mes doutes et confirmer mes craintes. Un de mes employés qui descendait pour faire une course juste sur les pas de ce monsieur qui signe Emile Dufranc, l'a aperçu rejoignant sur le trottoir un individu d'assez mauvaise mine, qui l'a accueilli avec des gestes débarrassés, des cris de joie et des éclats de rire, et dont il a pris le bras avant de s'éloigner avec lui.

"Je ne comprends rien, mon pauvre ami, à tout ce que ceci veut dire. Seulement je redoute fort qu'il ne se découvre, en fin de compte, quelque escroquerie là-dessous. Paris est maintenant tellement infesté de vauriens de tous les styles, de cyniques et malins filous, dont on ne soupçonne pas l'existence dans vos tranquilles petites villes de province."

Le pauvre M. Jérôme, arrivé jusqu'au bout, fit un grand "Ah ! et qui, en lui écartant les lèvres, semblaient lui déchirer le cœur, et pencha la tête et les bras en avant, laissant tomber la lettre.

Il avait fait, pendant ces quelques secondes, un rude effort pour l'achever.

D'abord, il pensait rêver, il croyait devenir fou ; il ne pouvait pas croire ! Tout son sang, remontant brusquement à la tête et affluant au cœur, l'aveuglait, le brûlait, laissant ses mains, ses pieds glacés, et bourdonnant dans ses artères. Il regardait vaguement, machinalement, autour de lui, tâtant lourdement, de ses doigts devenus blêmes, les bras veloutés de son fauteuil, et puis se touchant le front, en fixant tour à tour, sur les vitres uoyées de brume, sur le tapis de sa table, sur la tapisserie du mur, ses yeux hébétés et atones. Ce choc, si brusque et si soudain, l'avait pétrifié, foudroyé, terrassé : il ne se sentait pas encore la force de souffrir.

Mais, lorsque l'écrasement subit se dissipa, lorsque la pensée revint, comme le pauvre cœur saigna, alors ! Ce fut certes bien autre chose. Toute la candeur, l'espoir, la paix, la sécurité, l'amour, s'en allaient à la fois. . . . Eh bien ! c'est donc ainsi que l'on croit, que l'on aime et que l'on se confie ! que l'on est cruellement dupé et volé, pauvre vieux ! et que l'on se trompe, à son âge ! Mais il n'y avait donc plus ni jeunesse, ni loyauté, ni affection, ni honneur, ni reconnaissance ? Ces beaux enfants si riants et si doux, si fraîchement épanouis, ne cachaient donc, au fond de leurs regards brillants, dans les plis de leurs lèvres fines, sous leurs fronts lisses et roses, que des fourberies ignobles, de laides et cyniques machinations, de honteuses et viles pensées ? . . . C'était terrible et c'était bien cruel ! Mon Dieu, pourquoi rester si longtemps sur terre pour voir, avant de fermer les yeux, d'aussi vilaines choses ? Et pourquoi avoir fait venir sous son toit, avoir accueilli, avec tant de confiance et de tendresse, ce misérable ce voleur ?

Car il ne pouvait pas douter. Toute autre explication ou hypothèse était inadmissible. Il se rappelait fort bien, tout vieux et languissant qu'il était, avoir destiné mille francs mais mille francs seulement—à cet indigne, à cet ingrat, pour payer ces dettes de jeune homme et s'amuser un brin à Paris. Et si le malheureux avait été seul, peut-être, après tout, ne se fût-il pas laissé aller à commettre cette infamie. Mais il se trouvait-là, ainsi que le disait la lettre du banquier, un autre misérable, son guide ou son compère. Ensemble ils avaient conçu et arrangé la chose, commis le faux et partagé l'argent du vol. . . Oh ! c'était pour cela surtout qu'il n'y avait pas de rémission, pas d'espoir pour ce malheureux Emile. Du moment qu'il avait de pareils amis, son présent, son passé, étaient déjà flétris, son avenir était écrit d'avance. Le misérable était perdu.

Seulement, ce ne serait pas lui, le pauvre Jérôme, qui irait traîner devant les tribunaux l'ingrat qui l'avait trompé. Jean Dufranc, le père d'Emile, avait été son ami. C'était un honnête cœur, celui-là, et, certes, il serait mort de honte et de douleur s'il avait dû voir sur son nom une pareille souillure. Aussi, par souci de son honneur et par respect pour sa mémoire, le secret serait gardé constamment, fidèlement. . . . Mais le misérable faussaire quitterait la maison sans délai, irait porter ses vices, son infamie, sa honte, ailleurs. Seulement, il fallait d'abord lui signifier son arrêt. Ah ! certes, c'était bien le moment, ou jamais, de lui envoyer un télégramme.

Le vieillard, après cette demi-deure d'écrasement, d'angoisse et de désolation profonde, fit un courageux effort et parvint à se lever. Il entr'ouvrit la porte de son cabinet et appela la servante.

—Vite, Zélie ! lui cria-t-il. Cette dépêche, sans perdre un moment. . . . au bureau du télégraphe.

De sa main encore pâle, raidie, et qui tremblait fort, il avait griffonné ces mots mal lisibles, à la hâte :

“ Attendu demain, ici, dès la première heure. Affaire de la plus haute importance à traiter.

“ JÉRÔME FORTIER.”

Mme Rose, qui commençait à s'inquiéter, car, depuis d'une demi-heure déjà, elle n'entendait pas son cher vieux aller, venir, selon son habitude, vint voir à ce moment ce qui se passait dans ce qu'elle appelait “ le cabinet des Antiques.”

—Mon Dieu ! que t'est-il arrivé, mon ami ? Comme tu es pâle ! on dirait que tu peux à peine te soutenir. . . . Souffres-tu ? M'entends-tu ? Jérôme, tu es malade.

—Non, ma pauvre chère, répondit-il. Seulement tu me vois. . . . Oui. . . . Je suis bien malheureux !

—Mais qu'y a-t-il ? Parle vite, mon pauvre ami, car tu me fais trembler.

Le vieillard, sans répondre, lui présenta la lettre du banquier. Puis, lorsqu'elle l'eût achevée, quand elle tourna vers lui ses yeux troublés, qui interrogeaient, car elle ne pouvait comprendre :

—J'avais remis à ce misérable, dit-il, d'une voix basse et brève, car il avait presque honte de ce qu'il allait avouer, une traite de mille francs. . . . Je ne te l'avais pas dit, et j'en ai bien du regret. Je t'assure, ma bonne Rose. Peut-être m'aurais-tu retenu, toi qui m'as toujours si bien conseillé. . . . Mais enfin je voulais. . . . Je pensais qu'il avait peut-être à payer quelques petites dettes. . . . Mais tu vois : cela ne lui a pas suffi. Le malheureux ! l'infâme ! Il a commis un faux, il s'est déshonoré ! Maintenant je ne

peux plus le voir que pour lui reprocher son crime, et pour lui interdire à tout jamais l'entrée de ma maison.

—Oui, c'est bien triste, en effet, murmura, en secouant la tête, la vieille Mme Rose. Mais enfin, il faut prendre courage et te résigner, mon pauvre ami... Ces dix mille francs perdus ne nous appauvriront guère : plaie d'argent n'est pas mortelle... Et quant à ce misérable garçon, eh bien ! tu n'avais pas encore eu le temps de t'y beaucoup attacher.

—Ori... Mais nous n'aurons plus d'enfant, plus de compagnon, plus d'appui.

—Mais moi, est-ce que je ne te reste pas ?... De qui donc avons nous besoin, quand nous sommes deux à nous soutenir, à nous aimer, mon bon Jérôme ?

La tendre femme, qui pensait en ce moment qu'un pareil malheur ne serait pas arrivé si son brave Louis eût été à la place d'Emile, se garda bien de le dire, pour ne pas augmenter encore le chagrin de son pauvre vieux. Seulement, tandis qu'elle l'embrassait, bien doucement, bien tendrement, posant ses lèvres fines un peu pâles, sur ce front ridé, presque beau sous son épaisse chevelure blanche, le pauvre Fortier reprit, avec un long soupir :

—Oui, mais quand je serai parti ?... Comme la maison te paraîtra triste, et le monde désert !... Ma chère Rose, si du moins nous pouvions mourir ensemble !

Mais M. Fortier devait passer encore une heure bien pénible. Il s'y attendait, du reste, et sentit ses lèvres et ses mains frémir, tout son sang bouillonner, et puis se figer dans ses veines, lorsqu'Emile, lesté et pimpant, se présenta le lendemain.

Le drôle s'était, pendant ces quelques jours, si bien laissé persuader, remonter et séduire par les raisonnements plus ou moins adroits de Flamahut, les gracieux sourires et les gentils propos d'Iza, et le charme infini, tout-puissant, des mille et une griseries parisiennes, qu'il ne se souvenait presque plus de ce qu'il avait fait, se sentait l'humeur gaie, la conscience en repos, voyait l'avenir souriant et la vie tout en rose. Il s'était dit d'ailleurs que, pour bien rester dans sa note et jouer sa comédie, il fallait se montrer fort aise de rentrer au bercail ; qu'il commettrait une fière boulette en paraissant regretter Paris, et qu'un petit semblant d'affection, d'attendrissement même, ferait fort bien dans le paysage. Il s'était donc arrangé tout ce qu'il fallait pour la pose : attitude, intonations, gestes, et physionomie à l'avenant.

Il ne fut pas très étonné de ne voir personne à la gare, car il pensa que M. Jérôme pouvait avoir son rhumatisme, et il savait que Mme Rose ne viendrait pas le chercher. Il arriva donc devant la porte, empressé, souriant, pensant que le bonhomme le gronderait peut être un peu d'avoir ainsi prolongé son séjour dans ce qu'il appelait " la capitale ", mais qu'avec quelques gentilles excuses, quelques mots caressants et gracieuses flatteries, il trouverait aisément le moyen de se faire bientôt pardonner.

—Tiens il n'y a personne en bas ?... J'espère que mon parrain n'est pas malade ? demanda-t-il à Zélie, qui le regardait avec une expression étrange, fixant sur lui curieusement ses grands yeux un peu bêtes, et roulant entre ses doigts le coin de son tablier.

—Non heureusement... Mais M'sieur m'a dit comme ça de dire à M'sieur de monter, tout de suite, pour lui parler, dès que M'sieur sera venu de la gare.

—Mais comment donc ?... Avec plaisir, avec empressement, répondit-il, toujours joyeux, déposant sa valise au bas de l'escalier, et grimant les marches au plus vite.

Cependant, en dépit de toute son insouciance, et son assurance aussi, il fit un brusque mouvement en arrière et eut un petit frisson, lors que poussant la porte du cabinet, il aperçut M. Jérôme.

C'est que le vieillard ne tournait pas vers lui, comme il en avait l'habitude, un visage ouvert et tranquille, doucement égayé par un sourire bienveillant ; il ne lui tendait pas la main avec un geste de caresse, comme pour l'attirer vers lui, avant de le questionner et de l'entendre. Loin de là : il se tenait droit et immobile sur son fauteuil, avec une pâleur de malade et une rigidité de statue. Pas un muscle ne tressaillait sur son visage morne, pas un élan ne détendait les plis de son front, qui semblait glacé. Ce n'était pas étonnant qu'Emile, à son aspect, se sentit prêt à reculer. L'expression seule de ce regard suffisait pour lui donner froid dans le dos, et arrêter tout court le sourire, les mots, sur ses lèvres.

—Cher parrain, qu'avez-vous ?... Qu'y a-t-il ? balbutia-t-il sans avancer, s'arrêtant effrayé sur le seuil.

—Vous allez le savoir... Approchez, fit M. Fortier, désignant du doigt un endroit en face de lui, tout près de son bureau.

Emile, de plus en plus terrifié, vint se placer devant le vieillard. Il commençait à voir tout trouble, et la sueur lui perlait aux tempes.

— Vous vous rappelez, continua M. Jérôme, ce que je vous ai dit il y a une quinzaine de jours. . . . Je vous ai permis. . . . non, je vous ai engagé moi-même, à faire un petit voyage à Paris, afin de vous divertir. Et je vous ai remis à cet effet, pour vos dépenses de jeune homme, et aussi pour payer vos dettes, une traite payable chez M. Fellières, mon banquier. . . . Cette traite était de mille francs. . . . Je dis bien. . . . de mille francs, n'est ce pas ?

— Oui, murmura le misérable, d'une voix qui s'entendait à peine.

Et il chercha du regard, autour de lui, le dos d'une chaise, le coin d'une table, quelque chose enfin, pour s'appuyer, car il sentait le plancher vaciller, et voyait les murs, les tentures, tourner autour de lui :

— Vous en convenez, n'est ce pas ? . . . Voulez-vous mé dire, alors, ce que signifie cette lettre ?

Le jeune homme prit, en chancelant, la feuille que lui tendait son parrain, Mais à peine il y jeta les yeux. Il sentait bien que tout était découvert et qu'il était perdu : il n'avait pas besoin de comprendre. . . . Oh ! ce misérable Flamahut ! cette canaille, ce vaurien ! Lui avoir fait perdre, probablement sans retour, position, avenir, fortune ! . . . Mais aussi, lui, pauvre niais, pourquoi avait-il cédé ?

M. Fortier avait recommencé à parler. Mais lui, dans ce premier moment de stupeur, il l'écoutait à peine, et ne se serait certes pas trouvé la force de répliquer.

— Vous savez aussi bien que moi ce que vous avez fait, disait, avec une froideur et une inflexibilité solennelles, la voix lente et dure du vieillard. Vous avez indignement abusé de ma confiance, vous m'avez odieusement trompé. Vous n'avez eu ni égards pour mon affection trop facilement donnée, ni crainte du châtement mérité, ni souci de votre honneur. . . . Vous êtes un ingrat, un infâme, un voleur, un faussaire ! . . . Et vous osez vous osez vous présenter devant moi, tranquille et souriant, sans le moindre remords qui expie, aux yeux de Dieu et des hommes, la honte dont vous vous êtes couvert, le crime que vous avez commis ?

Il y eut de nouveau, ici, un instant de silence. Le coupable, blême et pantelant, n'avait pas la force de redresser la tête. . . . M. Fortier, avant de poursuivre, cherchait à affermir sa voix.

— Je pourrais, continua le pauvre homme, vous traiter dès aujourd'hui comme votre infamie le mérite, déposer cette lettre de Fellières, avec ma plainte, au parquet. . . . Mais je ne peux pas oublier votre digne et estimable père ; toujours je me souviendrai qu'il a été longtemps, mon ami. . . . Ce n'est pas moi qui flétrirai le nom d'un honnête homme. . . . Mais je vous chasse, entendez-moi bien ! vous allez sortir d'ici.

Il se fit alors sur les traits, dans l'attitude et l'expression du misérable, ainsi traité, un changement subit, étrange. Au début, la stupeur et la honte l'avaient complètement terrassé ; plus tard, c'était le désespoir qui l'avait envahi. Mais ce qui le saisissait et l'enfiévrail en ce moment, c'était la rage et la fureur ; c'était une haine soudaine, mortelle, envenimée, envers cet homme qui était là, le frappant d'un coup si terrible ; qui, après l'avoir bercé de si radieuses espérances, anéantissait tous ses projets, mettait à néant ses plus plus beaux rêves, et le rejetait loin de lui, sur le pavé, comme une orduie, dans la misère et dans la boue.

Pourquoi me traitez-vous si mal ? répondit-il, faisant un mouvement comme pour s'avancer, le front traversé de gros plis, la bouche menaçante, le regard en dessous, tantôt fauve et flamboyant, tantôt concentré et sombre. Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un jeune homme ? . . . J'ai des amis, j'avais des dettes. . . . Et puisque vous m'autorisez à me regarder comme votre fils d'adoption, votre futur. . . .

— Sortez, infâme ! . . . Pas un mot de plus ! s'écria le vieillard se dressant, cette fois, de toute sa hauteur. Quittez cette maison sur-le-champ, si vous ne voulez pas que je vous fasse arrêter. . . . Si vous êtes ici dans dix minutes, je vous envoie au bain.

Il n'y avait plus à espérer, plus à résister, surtout. Des pas se faisaient entendre au bas de l'escalier : c'était le garçon jardinier et la servante qui s'approchaient, au bruit de cette voix irritée. Emile eut un mouvement instinctif, une sorte de tressaillement de bête fauve, comme s'il voulait se jeter sur cet ennemi, le broyer et l'anéantir dans son étroite furieuse. Mais il s'arrêta brusquement, blémit, se mordit les lèvres, et recula sans se retourner, regardant toujours cet homme, sur lequel il concentrait en cet instant tout ce qu'il avait de rage, de malédictions, de désespoir, de haine.

Certes M. Jérôme eût pu, avec raison, se sentir effrayé, s'il avait rencontré ce regard acéré, fuyant, dont l'éclat de bête fauve cherchait à se dérober, mais qui n'en était pas moins chargé de venin et de fiel, gros d'orages et de menaces. Mais il ne le voyait pas, car il s'était détourné avec dégoût, avec mépris, impatient de mettre fin à cette scène révoltante, et sentant bien que le coupable allait pour toujours disparaître, son arrêt étant porté.

Ce ne fut pas cependant sans une explosion suprême de violence de fureur, qu'Emile Dufranc quitta la chambre. Debout dans l'embrasure de la porte, avant d'atteindre l'escalier, il étendit vers le vieillard son bras secoué par la fièvre, brandit rageusement son poing crispé, serrant les dents, ouvrant tout grands les yeux, et relevant soudain son front blême :

— Vous me chaisez ! C'est bien . . . Vous vous en souviendrez ! cria-t-il, d'une voix étranglée par la rage et la honte.

Alors il descendit l'escalier comme s'il avait eu des ailes. Puis on entendit derrière lui la porte de la rue retomber avec un bruit sourd.

CHAPITRE VIII

Rue de Trévisé, dans le petit salon d'Iza, tout était, ce jour-là, lumineux et couleur de rose. Le soleil donnait dans les vitres ; un petit feu bien vif, bien clair, pétillait dans le foyer. La sœur de Théophile, qui venait de répéter le point d'orgue de son *duo* et de polir coquettement les fioritures de sa romance, n'avait pas encore quitté le tabouret de piano, et s'était simplement retournée, les bras croisés, le visage riant, son petit pied chaussé de velours et de fourrure, battant joyeusement le tapis, dans l'attitude d'une personne qui écoute et qui jubile.

C'était Théophile Flamahut, le vaurien, le débraillé, qui lui tenait compagnie et avait la parole. Et certes, il s'en servait à cœur-joie, avec aisance, avec plaisir, tandis qu'il était là, allongé sur le canapé, ses grandes jambes étendues de toute leur longueur devant lui, l'une de ses mains aplatie sur la couture de son pantalon, l'autre à moitié perdue dans les touffes hérissées de ses cheveux, et soutenant la tête tout en caressant le bout de l'oreille.

C'est qu'un de ses intimes, auquel il avait prêté son assistance, venait d'achever un excellent tour, racontait-il. Grâce à un costume irréprochablement soigné, une perruque et des favoris roux, et un accent de circonstance, il s'était présenté dans de somptueux magasins de la rue de la Paix et des boulevards, comme un riche anglais séjournant pour quelques semaines à Paris, et désirant rapporter des bijoux et des objets d'art à ses parents et amis d'outre-Manche. Lui, Théophile l'accompagnait, comme valet de chambre et homme de confiance, dans cette honorable expédition.

Là-dessus, sir Bennett Crawdon—tels étaient le titre et le nom sonore que le vaurien s'étaient donnés—avait choisi force bibelots et bijoux, tous d'une haute valeur artistique et d'un grand prix : coupes en bronze et argent niellé, dentelles de Malines et volants d'Alençon, parure de brillants, châtelaine, etc. : " Le tout à remettre, avait-il recommandé, dans la journée, à mon hôtel."

Or l'hôtel en question, assez souvent choisi pour ces sortes d'exploits, avait, sur la façade de derrière, une porte de sortie. En conséquence, Théophile, qui se tenait, ganté et cravaté, très correct et très raide, dans l'antichambre, en digne valet de grande maison, avait reçu les paquets et les notes, et prié les commis d'attendre, tandis qu'il irait présenter le tout à sir Bennett Crawdon. Puis, laissant retomber la portière derrière lui, il s'était hâté de gagner la porte de sortie, sans oublier toutefois les précieux ballots.

Flamahut venait d'achever son glorieux récit, et Iza, stupéfaite probablement émerveillée, dissimulait mal, cependant, une sorte de frayeur.

— Mais, n'y a-t-il pas de danger que l'on vous attrape ? demanda-t-elle.

— Oh ! pas le moindre danger, ma petite : . . Les propriétaires de l'hôtel sont avec le camarade Roublart, de vieux et de vrais amis. Ils ont déjà monté, je crois, pas mal de coups ensemble. Ils répondent tout simplement à ces braves gens qui réclament, qu'ils ne savent pas ce que l'on veut leur dire, attendu que M. Bennett Crawdon, qui a effectivement logé chez eux, a quitté l'hôtel le matin même, et qu'ils auront été dupés par un escroc et son complice, ce qu'ils regrettent infiniment Et maintenant, s'rgos, cherez ! La ficelle a marché, le tour est fait, et

Il n'avait pas fini son dernier mot, lorsqu'un violent coup de sonnette lui coupa la parole.

— En voilà un tapage ! Qu'est-ce que cela peut bien être ? dit Iza, se levant toute pâle car cette visite imprévue, annoncée à si grand bruit, et venant si tôt après le récit des exploits de Théophile, malgré elle, la faisait trembler.

— Vas-y voir un peu, ma belle. . . . Pour moi, il vaut peut-être mieux que je ne me montre pas, qui sait ?

La chanteuse fit un signe d'intelligence, et courut à la porte. Mais à peine eut-elle ouvert, que Théophile entendit une exclamation joyeuse, suivie d'un grand éclat de rire.

— Ah ! bah ! ne te dérange pas, tu sais ? . . . Pas besoin d'avoir peur ! Js t'annonce, pour comble de chance, la visite d'un ami.

Et, prenant par la main le nouveau venu, elle l'introduisit dans le salon où était resté son frère.

Mais à peine, en faisant quelques pas, eut-elle jeté les yeux sur lui qu'elle tressaillit et recula, comme pétrifiée.

— Eh ! là, monsieur Emile ! Qu'avez-vous, et d'où venez-vous ? . . . Est-il permis d'avoir quand on vient voir les amis, une mine aussi lugubre, aussi bouleversée ?

Mais le jeune homme, sans lui répondre, avança de quelques pas en secouant la tête. Et, à peine entré dans le salon, il se laissa aller sur un fauteuil.

Le désespoir, l'accablement, la haine, l'écrasement qu'il ressentait, se lisaient, en effet sur sa physionomie. Dans ses yeux enflammés, à l'éclat fuyant, aux reflets glauques, s'allumait la douleur farouche, scintillait la fureur. Sur ces traits détendus, ses lèvres pâles et sa bouche affaissée, se trahissaient la lassitude et la déception amère, le découragement profond de l'homme qui voit échouer ses plans les plus mûrement conçus, et s'évanouir sans retour ses plus brillantes espérances.

Après s'être ainsi laissé tomber, pendant quelques instants, sans voix, sans mouvement, sans couleur et presque sans souffle, il se redressa soudain, par un brusque élan, et vint se placer, le poing crispé, le bras tendu, le regard menaçant, juste devant Théophile.

— Ce qui me frappe, me consterne et me désespère aujourd'hui, vous me le demandez, mademoiselle ? . . . Eh bien ! demandez-le à cet homme de malheur, à ce soi-disant ami qui, par ces conseils infâmes, a causé ma ruine ! . . . Oui, regardez-moi bien, sans faire l'étonnée, et entendez-moi bien, surtout. . . . C'est parce que j'ai cédé à ses avis funestes que je suis aujourd'hui ruiné, chassé, déshérité. . . . Oui ! définitivement et irrévocablement perdu !

— En vérité ! Mais comment ? qu'est-il arrivé ? demanda la jeune femme, qui palissait à son tour.

— Le vieux parain s'est aperçu ? . . . Il a éventé la chose ? dit Flamahut, en se levant pour s'approcher de son ami.

— Oui, misérable que tu es ! . . . Vois maintenant le résultat de tes machinations stupides ! Ce banquier de malheur, qui est un ami de mon parrain, lui a écrit quelques jours après, car il était surpris du chiffre de la somme. . . . Aussi tout s'est découvert ! . . . Mon parrain, furieux, m'a chassé. Et encore, m'a-t-il dit, il pouvait m'envoyer au bagne. . . Que vais-je devenir, maintenant ? . . . Plus de position, plus d'espérances ! . . . Où trouverais-je mon salut, encore, mon espoir, mon abri et mon pain ? . . . Dis-le moi, malheureux, qui te ris de ma ruine, scélérat qui m'as entraîné ?

— Eh ! eh ! mon pauvre garçon, tu le prends bien au tragique, répondit Flamahut qui, le premier instant de stupeur étant passé, commençait à recouvrer son calme, et son cynisme gouailleur qui ne l'abandonnait jamais. Que veux-tu ? la vie a ses moments de fatalité et de malchance. Tu n'es pas le premier à qui il est arrivé, au moment même où il se croyait comblé, triomphant et sauvé, de faire une éclatante dégringolade. . . . Ne te plains pas trop, encore, puisque te voilà ici ; puisque la bonté et la magnanimité de ton vieux bourgeois t'ont épargné le désagrément de faire connaissance avec la justice. Ça serait bien autre chose, si le bonhomme s'était fâché. . . . Et les gendarmes donc, mon bon ? Et le tribunal, et, au bout de tout ça, la Nouvelle. . . .

— Oui, parles-en, malheureux, de sa générosité et de sa grandeur d'âme ! Je vois à quoi elles ont servi, vraiment ? puisqu'il va léguer à un autre sa maison et sa fortune ; puisque je ne toucherai rien. . . . absolument rien. . . . pas une obole. . . . des rentes dont il jouit, des valeurs qu'il encaisse, des objets précieux dont il a

fait collection et dont je t'ai déjà parlé !... Oh ! le traître, le vieil avare !... M'avoir attiré chez lui par de si belles promesses ! m'avoir montré tout exprès son aisance et ses biens, pour mieux me les faire désirer, et pour me les enlever ensuite !... Et je serai donc forcé de subir mon destin sans me révolter, sans rien dire !... Je ne pourrai donc pas me venger.

Après cette explosion de colère, de regrets et de désespoir, il y eut un assez long silence. Le filleul de M. Jérôme marchait à grands pas par la chambre, la tête renversée en arrière, le bras étendu dans un mouvement de rage et agitant son poing fermé.

Flamahut, qui avait repris tranquillement sa place sur le canapé, tenait la tête baissée, les yeux fortement attachés sur les rosaces du tapis, du bout des doigts s'effilant rêveusement la moustache, comme un homme livré à une intense préoccupation, à une méditation profonde. Parfois un sourire étrange passait sur ses lèvres, rapide et fauve comme un éclair ; d'autres fois, un long pli sinistre se creusait entre ses sourcils. Sa sœur, qui l'avait vu déjà, une ou deux fois, se concentrer et s'absorber ainsi, et qui, d'ailleurs, le connaissait au point de le deviner presque, le regardait avec une grande attention, et, peut être, avec une certaine crainte. Quant à Emile, il continuait à s'agiter, avec des gestes saccadés, une expression farouche, et, du reste, n'observait rien, tant il était désespéré.

A la fin, le vaurien eut un brusque mouvement, et, soudain, releva la tête.

—Et dire, commençait-il, en regardant fixement son ami, qu'il y aurait peut-être un moyen... non seulement de te venger... mais encore de rattraper, en grande partie du moins, tout ce que tu viens de perdre !... Mais, pour ça, faudrait être un autre personnage que toi, vois-tu ; faudrait avoir, avant tout, le pied leste, la main prompte et le cœur ferme... Pour une besogne comme celle-là, en un mot, faudrait être joliment sûr de son—ou de ses—camarades. Et un gommeux comme toi, je me demande si ce serait vraiment la peine d'en parler.

—Qu'est-ce que c'est encore !... Quelque filouterie maladroite, quelque balourdise nouvelle ?

—Un instant, mon petit ! Plus de civilité, mon cher !... On n'est pas maladroit, ni benêt, ni balourd, parce qu'on veut bien prendre la peine d'aider un pauvre ami—assez gauche et borné d'ailleurs—à prendre pour le moins un bon acompte sur son héritage... On peut être imprudent, et bien trop dévoué, trop obligeant aussi, puisque ce joli monsieur prend les choses tellement de travers, et vous traite un camarade intelligent comme s'il n'était qu'un franc imbécile.

—En vérité ?... Je voudrais bien savoir s'il est possible de parler autrement, quand on se voit accablé par un pareil désastre et emporté par une pareille colère ! Sois tranquille, mon bon ; tu lâcherai bien d'autres gros mots, et peut-être encore tu ne t'en tiendrais pas là, si tu te trouvais à ma place... Mais enfin, voyons, faisons la paix. Je sais que je n'aurais pas dû m'exprimer de cette façon-là, en présence de Mademoiselle... Dis-moi donc ton idée, carrément, franchement. Quel moyen te paraît possible ? Qu'as-tu à me proposer ?

—Eh bien ! voilà !... Je me rappelais précisément certaines choses que tu m'avais dites quand nous causions, la semaine dernière, de ton installation à Vervieux. Ton vieux bourgeois n'est-il pas planté tout à un bout de la ville, presque dans la campagne ?

—En effet. Une seule maison est contiguë au mur de sa propriété, et encore elle est éloignée de la sienne par toute la longueur du jardin, qui les sépare.

—Cette autre maison est-elle occupée par un certain nombre de familles ?

—Non. Elle n'est habitée que par M. Cauderan, un entrepreneur, qui a seulement avec lui sa fille, et une servante.

—Et de l'autre côté de l'habitation de ton parrain ?

—Rien qu'une assez grande vigne, qui appartient à un propriétaire des environs, et puis une fort belle prairie.

—Et derrière la propriété ?

—Là, des champs de lin, avec des terres labourables.

—Fort bien... Je vois qu'en somme la maison de ton vieux couple est assez isolée..

—Quoi ?... Tu voudrais... Tu tenterais... ?

—Pour le moment, je ne veux rien. J'étudie les lieux et les choses... Maintenant, le jardin ?... Comment est-il entouré ? De quelle hauteur est la clôture ?

—Du jardin de la maison Cauderan, il n'est séparé que par une haie très touffue. Pour

la partie qui touche à la prairie et à la vigne, la muraille est haute, et fort conditionnée. . . Mais il n'en est pas de même pour la clôture qui avoisine les champs. Celle-là est basse, branlante, et, en de certains endroits, ébréchée. Mon parrain avait dit même qu'il s'occuperait de la faire réparer. Mais il l'a oublié, je pense, car les choses sont toujours dans l'état où je les ai vues en arrivant.

—De mieux en mieux. . . . A présent, tu vas avoir assez d'intellect, je suppose, pour parvenir à me dire en quel endroit le bonhomme serre ses billets de mille. . . . Et puis ses titres, ses valeurs, ce qui ne sonne pas, qui ne pèse pas dans les poches, et dont on peu enfin facilement se charger.

—Oh ! Théophile ! . . . Y penses-tu ? Que voudrais-tu donc tenter ? murmura Euile qui devenait blême.

—Sois tranquille. Nous nous expliquerons plus tard. Pour le moment, laisse moi continuer cet examen topographique. . . . Ainsi tu n'as pas répondu à ma question et je la réitère. . . . Où ton parrain renferme-t-il habituellement ses valeurs ?

—Oh ! ce vieux misérable est un homme prudent. Tous ses titres, ses papiers, son or, sont placés dans les tiroirs de son secrétaire, au fond de sa chambre. Et je sais qu'il a, pour ce meuble, une serrure de sûreté.

—Ça n'est pas une raison. . . . A quel étage se trouve cette chambre, je te prie, et combien de pièces sur le palier ?

—La chambre de mon parrain est au premier ; elle a deux fenêtres sur la rue. Tout à côté, sur le palier, s'ouvre celle de sa femme, avec une autre pièce en retour : son cabinet qui donne sur le jardin.

—Ah ! fort bien. . . . C'est là, m'as-tu dit, que se trouvent ses précieux bibelots : armes anciennes, vases, médailles ?

—Oui, c'est-là. . . . Mais la porte du cabinet ne donne pas dans la chambre. L'entrée se trouve sur le palier.

—Très bien. . . . Ne visiterait-on déjà que la niche aux bibelots, qu'il y aurait déjà un assez gentil coup à faire.

Ici, Mlle Iza, qui n'avait semblé prendre jusque-là qu'un très médiocre intérêt à la conversation, fit un brusque mouvement comme si elle venait de s'éveiller, et dit, avec un regard ardent et un sourire de convoitise qui montrait ses dents blanches :

—Oh ! que ce serait donc gentil d'avoir de ces jolies choses-là dans son salon, sa salle à manger, sur les buffets, le long des murs ! . . . Tout à fait le genre d'un appartement de marquise du noble faubourg ou de princesse russe, de chanteuse à l'Opéra ou de femme d'agent de change !

—Tiens, en voilà une fameuse idée, ma petite ! Avec ça que, si nous les démenageons, ce sera pour les étaler ! . . . Laisse-nous donc continuer à nous expliquer tranquillement. Toutes tes petites raisons de femme n'ont rien à voir dans nos affaires. . . . Tu m'as donc dit, toi, pauvre désespéré, que ton vieux bourgeois a toutes ses valeurs dans sa chambre ? . . . Mais n'a-t-il pas en même temps quelque joli petit joujou à six coups qui en moins de rien, vous tue son homme, et qui vous fait un fracas de tous les diables, par-dessus le marché.

—Je ne le sais pas positivement. . . . Mais j'en serais fort étonné. On est accoutumé, là bas, à tant de tranquillité, tant de calme et d'innocence !—non seulement dans la petite ville, mais encore dans ses environs,—que l'on vit dans une honnête sécurité qui vous reporte réellement aux temps des patriarches. A dix heures et demie, les trois quarts des habitants de Vervieux sont plongés dans leur premier somme ; les autres — les gens qui s'amuse—boivent leur dernière tasse de thé. A onze heures, chacun a tiré ses chaussettes et noué son bonnet de nuit, dans les maisons retardataires. Et puis le dernier rideau se ferme, la dernière lampe s'éteint. . . . Il est donc aisé de comprendre qu'en un aussi serein paysage, on ne voit pas apparaître beaucoup de casse-têtes en perspective ni de revolvers à l'horizon.

—Evidemment, ça va de soi. Tu en parles, mon bon, en homme qui connaît à fond les douceurs de cette suave retraite. Eh bien ! tout ce que tu me dis là me donne, je t'assure, grande envie de la visiter.

—Par exemple ! . . . Tu irais à Vervieux ? . . . Mais. . . . dis-moi un peu. . . . pourquoi faire ?

—Est-ce que tu ne t'en doutes pas un peu ? répondit Théophile avec un clignement d'yeux sournois et un sourire presque sinistre.

—En vérité?... Quoi, tu voudrais?....

—Je voudrais, mon pauvre camarade, ainsi que tout à l'heure je te l'ai dit, t'aider à rattrapper une bonne petite partie au moins de ce fameux héritage.... Puisque ton vieux s'obstine à ne pas te le destiner, il ne te reste qu'un moyen : c'est de t'arranger pour le lui prendre.... Voilà, j'espère, un bon moyen de te procurer un apaisement et un contentement parfaits. Tu t'enrichis, d'abord ; tu te venges, ensuite.... Maintenant il est entendu que, si l'affaire s'organise, nous faisons part à deux, n'est-ce pas ? de tous les titres, papiers, valeurs et sacs escamotés.... Qu'est-ce que je dis ? Part à trois, très probablement, car je prendrai sans doute, pour m'aider, une connaissance à moi, un gaillard de haute valeur qui n'a pas son pareil pour les.... entreprises hasardées et les expéditions chanceuses.

—Mais, en vérité, que penses-tu donc là ? que te proposes-tu d'arranger, mon brave Théophile?... Sais-tu bien que tout ce que tu me dis là me déroute, me fait peur ? Sais-tu bien que c'est une grosse, une terrible affaire, que d'entrer la nuit dans une maison, de briser les vitres, de forcer les serrures?... Un vol avec effraction, ça peut mener loin, songes-y !

—Oui, si j'étais pincé.... Mais, d'abord, qui ne risque rien, n'a rien. Et d'ailleurs, je ne serai pas pincé si je suis assez adroit, assez prudent.... assez habile, en un mot.... pour bien monter mon coup et pour savoir m'y prendre.

—Tu disais la même chose, pourtant, à propos de cette misérable traite !

—Mais songez donc, monsieur Emile !.... Il est vrai qu'un malheur peut toujours arriver, commença ici Iza, qui n'avait encore rien dit, mais qui, sur un signe de son frère, jugea alors à propos de lui prêter l'appui de son sourire gracieux et de son doux langage. Seulement, imaginez-vous donc la joie que vous aurez, quand vous aurez, quand vous pourrez enfin mettre la main sur cet argent qui doit être, qui est à vous, et que votre vieux grognon vous refuse !.... Pensez que c'est au dévouement, à la grande amitié, et aussi à l'énergie, à la résolution de mon brave Théo, que vous le devez, en fin de compte.... Et savez-vous ce que nous ferons si la petite affaire réussit, si ce cher frère, ici présent, parvient à vous rendre riche?... Eh bien ! nous nous donnerons de l'air au plus tôt, nous quitterons la France. Nous irons n'importe où : aux eaux, en Suisse, en Italie, comme les gros rentiers et les gens de la haute. Et une fois installés là, alors nous pourrons nous marier.

Cette douce promesse, cette perspective joyeuse, que la rusée avait habilement ménagée pour la fin, comme l'argument suprême qui résume et couronne une étincelante plaidoirie, ne pouvait manquer de produire son effet sur l'esprit faible et crédule du misérable Dufranc. Flamahut et sa sœur, qui le considérait attentivement pendant cet instant de silence, purent voir les plis de son front s'effacer par degrés, son regard troublé se raffermir, ses muscles se détendre, et tout son visage enfin prendre l'expression sereine, doucement confiante, d'un homme qui se rassure, qui espère et qui a foi en son destin.

—Eh bien ! mon cher Théo, c'est bon !.... Fais comme tu voudras, arrange les choses à ta guise, avec les moyens qui te sembleront les plus convenables et les plus sûrs.... Seulement.... Oh ! ne plaisantons pas, vois-tu ! Il s'agit ici d'une condition importante d'une recommandation essentielle.... Pas de violences, surtout ! Pas de sang répandu !.... Il ne manquerait plus que cela ! Oh ! j'en tremble d'avance !

—Sois tranquille !.... On sera prudent.... Et d'abord, je te dirai que, pour bien monter l'affaire, il faut que j'aie étudié un peu les environs et combiner mon plan dans ton petit coin de Picardie.... Donc nous allons maintenant descendre au boulevard, et là, en nous promenant tranquillement et fumant un cigare, tu me détailleras la position et tu me décriras l'extérieur de la maison où nichent tes vieux.

—C'est bon. Comme ça, j'aurai le temps de répéter encore un peu, dit Iza en déroulant sur son pupitre une autre de ses romances. Ah ! monsieur Emile, vous voyez, ce n'était pas la peine de venir faire ici un si grand train tantôt !.... Rappelez-vous qu'on ne doit désespérer de rien, quand on a eu la chance de rencontrer un si bon camarade.

CHAPITRE IX

—Ainsi, docteur, vous m'assurez que la situation ne présente aucun danger? disait Mme Rose reconduisant, jusqu'à la porte de la rue, M. Gerbin, le meilleur médecin de la ville, qu'elle avait fait appeler pour soigner son cher vieux.

—Pas le moindre danger; je vous l'atteste, ma bonne dame.

—Et ce n'est pas plutôt pour me tranquilliser, pour me mettre l'esprit en paix et le cœur en joie, que vous me dites ça?... Je ne cours vraiment pas de risques de perdre mon bon Jérôme?

—Pas le moindre risque, d'après toutes mes prévisions, du moins.... La secousse morale, et par suite l'ébranlement physique, a été considérable, en effet. Mais comme le tout s'est traduit par un fort accès de fièvre et une assez violente agitation, il ne s'est présenté, par conséquent, aucun symptôme d'apoplexie, qui se manifeste, au contraire, par une pesanteur de tête peu ordinaire et une somnolence très marquée.... Maintenant grâce au traitement suivi, la fièvre baisse sensiblement et l'agitation est calmée. Vous pouvez donc être tranquille et complètement satisfaite. Quelques jours de repos encore, et votre cher malade sera sur pied.

Là-dessus, M. Gerbin, accompagnant ces derniers mots d'un sourire tout à fait paisible et rassurant, adressa un profond salut à la bonne Mme Rose et disparut au coin de la rue, emportant d'un pas mesuré.

Le pauvre M. Jérôme avait été, en effet, assez gravement malade à la suite de cette dernière entrevue avec son indigne filleul. D'abord, d'aussi violentes émotions sont toujours des plus nuisibles à un homme de cet âge. Et surtout son âme profondément honnête, sa nature essentiellement paisible, avaient été ébranlées plus gravement qu'on ne pourrait le dire, par une déception aussi cruelle, aussi amère, jointe à une aussi furieuse indignation.

Le soir même, au moment où Emile arrivait à Paris, la fièvre l'avait saisi; toute la nuit il s'était agité au fond de son alcôve sombre, sans pouvoir trouver un seul instant de sommeil ou de repos, s'animant et parlant à mots entrecoupés, dans son délire. Nuit effrayante et douloureuse, pendant laquelle la pauvre Mme Rose, effarée, éplorée, avait cru voir plus d'une fois venir l'heure suprême de l'adieu.

Vers le matin, cette surexcitation fébrile avait diminué quelque peu; une amélioration marquée s'était produite. Et lorsque Mme Rose, le jour étant venu, était un instant descendue pour rafraîchir son front brûlé d'angoisse, et baigner ses yeux gros de pleurs, elle avait trouvé dans la salle du bas, Louise, sa petite amie, qui, l'entendant descendre, s'était élancée vers elle, l'interrogeant des yeux et lui prenant les mains.

—O mon Dieu, chère madame Rose! Quel malheur vous est-il arrivé? Que se passe-t-il chez vous?... Hier, nous sommes rentrés très tard, mon père et moi. Et Catherine nous a dit alors que le docteur était venu dans la soirée, que M. Fortier était très malade.... Moi, j'aurais bien voulu venir aussi vous consoler un peu et vous aider peut-être.... Mais mon père ne l'a pas permis, de crainte de vous embarrasser. Cela fait que, jusqu'à ce matin, j'ai attendu, dans une angoisse!... Et maintenant, va-t-il un peu mieux? Etes-vous un peu plus tranquille?... Pauvre chère madame Rose! Comment donc ce malheur vous est-il arrivé?

—Ma pauvre enfant! dit Mme Fortier, prenant les mains de la jeune fille et attachant sur son joli visage inquiet ses yeux troublés de larmes, mon bon Jérôme a eu un grand un bien cruel chagrin.... C'est qu'il s'était trompé, vois-tu.... Son filleul est un voleur.

—Un voleur?... Oh!... ce n'est pas possible! murmura Melle Cauderan, reculant consternée et cherchant instinctivement un coin de mur pour s'appuyer, car elle se sentait faiblir.

—Tu ne peux pas le croire?... C'est comme mon pauvre mari, vraiment! La chose était pour lui si impossible et le coup si imprévu, qu'il en a été foudroyé.... Oh! si la mort venait maintenant à me l'enlever, est-ce que je pourrais jamais pardonner à ce misérable?... Mais, va, le crime est trop certain, et tu finiras par me croire, quand je trouverai, l'un de ces jours, le temps de te raconter....

Mais ici la petite servante, se penchant au-dessus de l'escalier, montra au premier étage sa figure à moitié endormie sous sa chevelure ébouriffée, annonçant que M. Jérôme venait de se réveiller. Là-dessus, Mme Rose se hâta de renoncer. Et la jeune fille confondue, muette, resta seule.

D'abord, elle regarda machinalement, vaguement, autour d'elle, se demandant si elle ne se trompait pas, si elle avait entendu ! C'était vraiment trop affreux : elle ne pouvait pas croire . . . Comment ? un jeune homme aussi prévenant, aussi aimable, aussi distingué, aussi intelligent, qui faisait en secret frémir quand il parlait, qui faisait pleurer quand il chantait, tant il avait la parole émue et la voix douce . . . Lui . . . commettre le crime le plus ignoble, l'action la plus vile ! . . . Lui, descendre au niveau des malfaiteurs vulgaires ! . . . Lui, méconnaître les lois de la probité, vertu des simples, et de l'honneur, vertu des forts ! . . . Lui, se salir, tromper, voler ! . . . Mais cela n'était pas possible !

Dans son affaissement douloureux, elle avait appuyé son front aux vitres de la fenêtre. Au dehors, une pluie froide et serrée, vraie pluie d'hiver, qui glace, mais ne rafraîchit pas, brunissait, en tombant, les pavés de la rue, et venait rebondir aux carreaux qu'elle semait de petites perles transparentes. Mais elle ne sentait pas le froid, elle n'entendait pas le bruit : elle était toute à sa stupéfaction, à sa pensée. N'y avait-il pas aussi comme un reproche intime, un remords, au fond de tout cela ?

C'est qu'en effet, que pouvait-elle bien se dire, lorsqu'elle venait à se rappeler les instants, bien courts il est vrai, où ce brave Louis, au cœur si honnête et si dévoué, à l'accent si sincère, lui avait paru terne, froid, insignifiant ; qui sait ? . . . vulgaire peut-être ! à côté de cet élégant, de ce brillant Emile ? N'avait-elle pas été bien ingrate, bien légère, vraiment ? Quoi ! méconnaître, oublier ainsi cette douce affection d'enfance, pure comme l'azur du ciel d'été qui rayonne derrière les nuages, et sourit malgré les tempêtes, sûre comme le retour infailible de la printanière hirondelle attachée à son nid ! Se laisser prendre à une ombre, à une apparence ; à un mirage éblouissant, qui brille et qui s'évanouit ! Où donc avait-elle laissée alors sa mémoire, son jugement ? Sa conscience, cet instinct lumineux, ne l'avertissait donc pas ? . . . Et ses souvenirs d'autrefois, et sa promesse ? . . . Mais voilà ce que c'est d'être jeune et trop confiante, de ne pas soupçonner encore les lâchetés, les vilénies du monde, et de ne rien connaître, surtout de ce qui se passe, de se qui se trame et se cache, derrière les beaux fronts pâles et les jolis sourires de ces élégants messieurs, venus tout droit de Paris.

Et si l'on se trompait, cependant ? Si cette bonne Mme Rose s'était montrée trop sévère ? Car parfois les vieux sont ainsi. Ils ne se rappellent plus les jours où ils avaient vingt ans, et sont portés à juger avec trop de rigueur, à condamner trop durement, les petites erreurs des jeunes Mais pourtant, non . . . Ces bons vieux voisins-là étaient si bienveillants, si doux !

Quelques jours plus tard seulement, Louise vint s'envoler sa dernière illusion, se dissiper son dernier doute. Ce jour-là, M. Jérôme, qui se trouvait beaucoup plus calme et sensiblement reposé, avait eu, dans la matinée, une assez longue conversation avec sa chère Rose. Lorsque celle-ci descendit, quittant sa chambre, elle avait les yeux mouillés, mais une douce et sereine expression de gratitude profonde et de joie attendrie rayonnait à travers ses larmes. Elle ordonna à Zélie d'aller chercher le notaire, et de demander, en passant, à Mlle Louise, si le voisin Cauderan était chez lui et pourrait venir un moment.

Ce fut Louise qui parut d'abord, toujours souriante et empressée.

— Mon père est, pour toute la journée, à votre disposition, bonne Mme Rose . . . Et, vraiment, je suis bien contente ! Sans doute, M. Jérôme va beaucoup mieux, puisqu'il recevra des visites.

— Il va bien mieux, en effet Mais ce n'est pas pour cela, seulement, vois-tu, Ton père, ma chère enfant, servira de témoin. Mon bon Jérôme veut faire son testament.

— Son testament ? Oh ! pourquoi ? C'est un mot un mot que je n'aime pas . . . qui fait peine à entendre, murmura la blonde.

— Tu es une bien aimable enfant, Louissette, mais tu ne réfléchis pas, je t'assure . . . Le testament, c'est un des préparatifs nécessaires . . . je dirais presque solennels . . . que, nous autres vieux, nous devons faire avant l'heure du grand voyage. Mon Jérôme ne mourra pas, parce qu'il aura exprimé, nettement et résolument, ses dernières volontés, qui seront constatées par les témoins et paraphées par le notaire . . . Et ma chère Marie sera, certes, bien heureuse, lorsque je vais lui apprendre que les dernières dispositions de mon mari sont toutes en faveur de son fils.

— Vraiment ? reprit Louise, ouvrant de grands yeux timides, et rougissant sans savoir pourquoi.

—Mais oui. . . . De la façon dont se sont arrangées les choses, ce cher Louis était naturellement notre seul héritier. Tu sais que mon mari avait l'intention, tout d'abord, d'avantager surtout son filleul. Mais, après l'action indigne commise par ce misérable.

—Qu'a-t-il donc fait, madame lui demanda la jeune fille, baissant la tête avec embarras, et, cette fois, rougissant plus fort.

—Tu ne le sais pas encore ? Au fait, c'est vrai. Dans tout le trouble et l'inquiétude où j'ai été, je ne te l'ai pas dit, ma fille. Eh bien ! viens avec moi dans ma chambre, et je vais te conter, avec tous ses détails, cette ignoble filouterie. Je pourrai même te montrer les pièces à l'appui.

Quelques instants plus tard, en effet, Louise avait tout appris. Elle avait vu de plus la lettre de M. Fellières. Elle ne pouvait donc plus hésiter ni douter maintenant. Presque aussitôt, une idée lui vint, et, naïvement, elle la dit :

—Mon Dieu Mme Rose, fit-elle observer en secouant sa blonde tête et passant la main sur son front qui avait conservé un reste de pâleur, savez vous qu'il est encore presque heureux que toutes ses affreuses choses aient été connues si vite. . . . Autrement, si l'on ne s'était douté de rien, si M. Dufranc avait toujours été considéré, par son parrain, par vous, comme un honnête jeune homme, combien d'autres malheurs auraient pu arriver !

—Assurément, c'est comme tu le dis. . . . Sais-tu que ton jugement est très sûr et que tu raisonnes fort bien, ma petite ? Un malfaiteur de cette espèce ne peut être dangereux que lorsque ses vices honteux, ses coupables machinations, s'ignorent. Il perd tous ses moyens de nuire dès qu'il est démasqué. . . . Enfin nous ne le verrons plus, ce misérable. Et tout ce que nous avons de mieux à faire, c'est de l'oublier, mon enfant. Quant à moi, je suis sûr d'y parvenir avec le temps, puisque mon mari va mieux.

De nouveau, ici, la jeune fille baissa la tête en rougissant. Ah ! c'était bien elle surtout qui souhaitait l'oublier, promptement, irrévocablement, comme un oubli un malaise douloureux, une passagère angoisse, un mauvais rêve. Et pourtant, en ce moment encore, elle se le rappelait, chantant l'*Adieu*. Comme son regard, alors, était attendri, et comme sa voix était douce ! Oh ! qui donc se serait douté !

—Après tout, Louise, reprenait auprès d'elle, amicalement et joyeusement, Mme Rose, qui la voyait pensive, c'est peut-être un mal pour un bien. C'est ainsi que je verrai s'accomplir le plus cher de mes vœux, le plus doux de mes rêves. . . . Quand, mon Jérôme et moi, nous aurons fermé les yeux, ce sera ce brave et bon Louis, que j'ai toujours tant aimé, qui viendra prendre notre place sous les acacias du jardin, dans notre tranquille maisonnette. Il me semble que, de cette façon, nous ne mourrons pas tout entiers, puisque, encore après nous, notre souvenir, je le sais, sera fidèlement gardé, notre nom sera béni. . . . Mais, vraiment, ce sont là des idées un peu tristes pour en entretenir une joyeuse fillette comme toi. Nous ferions bien, il me semble, de parler d'autre chose. Ainsi, tiens, une idée que j'ai toujours eue, et que je me proposais, un jour ou l'autre, de te soumettre. C'est que notre jeune homme, quand il aura à lui, plus tard, notre maison, ne pourra pas l'habiter seul. Parce qu'elle serait vide, elle lui semblerait trop grande. Le bonheur, c'est la vie à deux. Ils sont tristes, ceux qui sont seuls.

—Mais. . . . sa mère ? Sans doute Mme Habert. murmura la jeune fille.

—Fi ! fi, de la petite rusée, qui cherche ici des faux-fuyants et qui sait pourtant aussi bien que moi, la mignonne, ce que je veux dire. . . . Ma pauvre sœur, elle aussi, quittera ce monde, en laissant son fils après elle. Je me demande même si de longs jours lui sont réservés. Les longs chagrins qu'elle a endurés, lui ont certes été bien funestes. . . . Ce qu'il faut à notre Louis, c'est une compagne, une amie jeune, aimante, simple, vaillante et dévouée ; c'est une gentille petite femme qui veuille bien s'attacher à lui, et vieillir enfin près de lui. Et il me semblait qu'après tout nous n'avions pas besoin de chercher bien loin cette petite personne-là. Louis a toujours été de mon avis. Il ne nous resterait plus qu'à consulter la petite personne elle-même.

Et ici Mme Rose, avec un bon sourire, prit la main de la jeune fille, en attachant sur elle son regard pénétrant et doux, où rayonnait une tendresse presque maternelle, avec une joie attendrie.

—Oh ! que vous êtes bonne ! Que je vous aime ! Comme vous pensez sans cesse à rendre heureux les autres, à préparer l'avenir de ceux que vous aimez ! s'écria la blonde, jetant ses bras caressants autour du cou de sa vieille amie, et cachant sur sa poitrine, comme dans le sein d'une mère, son joli front, qui, cette fois, rougissait encore bien plus.

Mais, au bout d'un instant, elle se releva, plus pâle, ouvrant de grands yeux tristes où perlaient des larmes.

—Mais M. Louis est si vaillant, si dévoué, si bon !..... C'est que je ne sais pas, voyez-vous, si je suis digne de lui !

—Petite friponne, qui le demande ?... Comme si tu ne savais pas que, depuis bien longtemps... depuis que vous vous êtes connus, je crois... c'était là son plus cher désir, son plus beau rêve ?..... Du reste, si tu doutes encore, on pourra l'interroger, car il sera ici dans quelques jours, je pense. Les ingénieurs de ses usines de Penrhydd devaient l'envoyer à la direction générale, en France, pour parler d'une nouvelle affaire. Et Jérôme m'a recommandé de lui écrire aujourd'hui même, pour qu'il profite de l'occasion et vienne nous dire un petit bonjour.

—Vraiment ?..... Oh ! comme cela se trouve bien ! Comme nous allons être heureux ! s'écria la fillette. C'est alors, voyez-vous, ma bonne Mme Rose, que nous oublions, réellement, toutes ces vilaines choses des jours passés.

—Oh ! certes, Dieu merci !... En attendant, il faut que je te quitte, Louissette, il est onze heures. Et ce qu'il ne s'agit pas d'oublier, c'est que voilà l'instant venu d'aller porter à mon cher convalescent son petit verre de vin de quinquina, et puis son aile de poulet. Il faut être, tu comprends, tout à fait en forces, restauré, dispos, pour recevoir, dans une heure ou deux, les témoins et le notaire.

Ici, Mme Fortier s'éloigna, et Louise retourna chez elle. Un éclat joyeux, printanier, rayonnait dans ses yeux ; son cœur était devenu, tout à coup, calme, léger et confiant. Depuis que sa bonne vieille amie avait parlé, elle se sentait pardonnée.

Un beau soleil brillant éclairait ce jour-là, malgré l'hiver, les toits de tuiles et d'ardoises de la petite ville, les champs déserts et les jardins silencieux où se tassaient, en groupes assombrés, les grands arbres sans feuilles. Il y avait donc encore un peu de gaieté sur la terre, et un doux éclat dans l'azur. Louise sentait que cette joyeuse paix de la terre et cette dureté du ciel étaient bien d'accord avec ses beaux espoirs, à elle, avec sa confiance et sa joie. Aussi elle aurait voulu en jouir à son aise, toute seule, errant ça et là dans le jardin, sous les lilas aux branches grêles et sous les tilleuls dépouillés, cherchant de son regard vif et doux, de l'autre côté de la haie, les sentiers étroits, les bouts d'allées, les petits coins tranquilles de feuillage et de gazon, où ils s'étaient parlé, où ils s'étaient souri, où elle avait enfin entendu l'aveu de l'ami, et, en échange, donné sa promesse.

Mais, quoiqu'elle le désirât fort, il ne put en être ainsi. Au moment où M. Cauderan quittait la maison pour se rendre chez l'ami Jérôme, une visite arriva fort inopinément. C'était la femme d'un confrère, ancien associé, avec lequel on était toujours resté en fort bons termes, et qui habitait une assez jolie propriété, à quelques kilomètres de Vervieux.

Louissette fut donc obligée de remplir soigneusement son rôle de maîtresse de maison, de recevoir de son mieux cette dame et sa fille. Elles firent ensemble une petite promenade en ville, puis s'en revinrent dîner avec M. Cauderan. Vers le milieu de la soirée seulement, leur petite voiture les emmena. Alors le père et la fille causèrent quelques instants, à la clarté d'un bon feu vif et clair, dans le salon de famille. Il était plus de dix heures, en somme, lorsque Louise rentra dans sa chambre, toute contente de se trouver seule, pour rêver à l'avenir, et mieux jouir de son bonheur.

Elle fut frappée tout d'abord de la belle et froide lumière, éclatante, argentée, de la lune à son plein, qui rayonnait sur un ciel pâle et pur, et, à travers les rideaux, étalait sur le parquet sa grande nappe d'argent limpide et transparente.

—Qu'il fait clair ! Qu'il fait beau ! se dit-elle, en regardant à travers les vitres bien closes. Autour de nous, tout se dessine, se distingue, comme en plein jour. Voici nos deux platanes et nos gros châtaigniers. Je vois, de l'autre côté de la haie, les lilas de Mme Rose, et la tonnelle où M. Jérôme aime prendre le café en famille ;... où nous étions assis, père et moi, le jour du départ de Louis... Est-ce que nous y passerons encore de longs jours, de beaux jours ensemble ? Est-ce que cette chère maison, avec tous les souvenirs qu'elle me laisse, et toutes les joies qu'elle me donne, sera la mienne, quelque jour ?... Si cela peut être vrai, peut être sûr, mon Dieu ! comme j'y bénirai mon sort, et comme j'y vivrai heureuse !

Alors, comme tous ces doux rêves et ces tendres pensées naissant dans son esprit lui ôtaient le sommeil, elle attira une chaise tout près de la fenêtre, pour continuer son rêve, doucement, tendrement.

Il était bien soigné, bien gai, et en été, bien vert, ce jardin de Mme Rose. Pourtant s'il devait un jour appartenir définitivement à la petite Louissette, l'heureuse femme du propriétaire, après avoir été l'heureuse fille du voisin, il y aurait des changements faits, des améliorations introduites.

Les regards de la jeune fille, tandis qu'elle songeait ainsi, s'étaient peu à peu écartés du jardin des voisins, des grands massifs d'arbres sans feuilles. Ils erraient maintenant plus loin, un peu au hasard, à travers la plaine blanche, la campagne déserte et nue, que le givre de cette froide nuit d'hiver, argenté par la lune, revêtait de tout son éclat à la fois pâle et scintillant. Le moindre objet, se dessinait sous cette vive clarté, se distinguait avec une précision, une netteté surprenantes. Aussi les regards de Louise s'arrêtaient-ils soudain sur un point de cette silencieuse étendue, avec une expression d'étonnement subit et de vive curiosité.

Dans le grand champ désert s'étendant derrière le jardin de la maison Fortier, deux hommes se tenaient auprès de la muraille basse et par endroits ébréchée, tantôt marchant à pas lents, tantôt s'arrêtant pour causer. Louise pouvait les voir très distinctement, alors qu'ils se retournaient, s'éloignaient ou se rapprochaient l'un de l'autre, faisait des gestes animés ou allongeaient le pas sur le sol, excités qu'ils étaient sans doute par une situation difficile ou une conversation intéressante.

La jeune fille se demanda naturellement quels pouvaient être ces gens-là. Pour des habitants de la ville, il n'y fallait pas compter. À cette heure, en cette saison surtout, pas un citoyen de l'honnête petite ville de Vervieux n'eût songé à faire au clair de la lune une pareille promenade. Tous dormaient plus ou moins paisiblement, sous leurs couvertures plus ou moins douillettes, dans leurs chambres plus ou moins closes.

— Ce sont des malheureux, sans doute, de pauvres gens qui n'ont pas d'abri, pensa Louise déjà attristée. Ou peut-être des braconniers, qui viennent là tendre des pièges, pour les chevreuils et les lièvres qui sortent de la forêt. . . . Comme ces pauvres gens doivent souffrir, par ce grand froid ! C'est bien triste de penser que le bien-être, après tout, et le repos et le bonheur, ne sont pas faits pour tout le monde.

Ce fut avec ces pensées assombries que Louise quitta sa fenêtre. Il lui était trop pénible de voir ces isolés, ces misérables, aller, venir ainsi, dans le champ, sous le givre et la brume de cette nuit. Seulement elle était trop attendrie pour les oublier dans sa prière. Elle demanda à Dieu, comme elle aurait demandé à un père, du pain et un abri pour tous les misérables, du soulagement et du calme pour tous les affligés, de l'espoir pour tous les souffrants. Puis elle s'endormit promptement, confiante et presque rassérénée, dès que sa tête blonde s'affaissa dans les plis blancs de l'oreiller.

Pourtant elle s'éveilla brusquement, vers le milieu de la nuit, oppressée par une poignante angoisse, secouée et saisie par un horrible rêve.

Sur une grève déserte et morne, elle était seule, toute émue. De larges falaises grises se dressaient derrière elle ; un sable fin, couleur de cendre, s'étendait sous ses pieds. En face, c'était la mer, une couleur de plomb, sans écume et sans flots, sans murmure et sans plis, jusqu'aux limites de l'horizon, immobile, terne, silencieuse. Pourtant elle attendait, patiemment et paisiblement, sereine et confiante, car c'était, à travers cet espace, sur cette mer muette, que Louis devait venir.

Et il apparaissait, en effet, s'avancant promptement, comme porté par cette eau sombre. De loin, il la voyait, il lui tendait les bras, un bon sourire tendre et doux éclairait ses traits un peu pâles, Pour elle. . . oh ! quelle joie alors ! quelle émotion soudaine, intense, radieuse ! Comme elle eût voulu franchir, d'un seul élan, l'espace ; voler comme d'un seul coup d'aile, et ne s'arrêter qu'à lui !

Puis tout à coup, elle s'arrêtait en tremblant ; elle faisait un brusque mouvement pour se rejeter en arrière. C'est que cette forme humaine, qui s'en venait là en glissant, était par instants soumise à un changement bizarre. Les traits réguliers et doux de l'ami s'étaient effacés peu à peu. Elle ne voyait plus devant elle que le visage d'Emile. . . . Qui. . . c'était bien là, certes, l'élégant Parisien, avec son expression fine, dédaigneuse, nonchalante, et légèrement forcée, son sourire douteux, son regard railleur et fuyant, ses lèvres amèrement plissées, et ses cheveux, passés au fer, bouffant sur son front lisse.

Mais non. . . Elle avait le vertige, elle s'était vraiment trompée. . . C'était bien Louis qui venait à elle, rapide et muet, comme une ombre. . . . Mais pourquoi ce grand voile épais, cette sorte de linceul, qui lentement montait, se drapait, s'étendait comme pour les séparer ? . . . Ce qu'il y avait de plus horrible, c'est que cette espèce de brouillard,

ce nuage flottant, terne d'abord, prenait couleur, se fonçait, se tachait, semblait jaillir avec un bruit sinistre. Maintenant c'était rouge, tiède et clapotant, comme si, d'une fissure invisible, d'une étroite source cachée, cela s'échappait goutte à goutte. Et le visage distinct à peine, les mains étendues de l'ami, ne lui apparaissaient plus qu'à travers ce grand brouillard rouge . . . Horreur ! horreur ! . . . C'était du sang !

La pauvre Louise s'éveilla dans un long cri d'angoisse. Elle se trouva frissonnante, dressée à demi sur son lit, oppressée et torturée encore par cette inexprimable angoisse que laisse un cauchemar pénible, en se dissipant peu à peu. Par delà l'alcôve, tranquille et gaie sous ses rideaux à fleurs blanches et roses, la lueur pâle de la veilleuse jetait ses reflets tremblotants. Dans la chambre, tout était calme, silencieux, bien rangé comme d'ordinaire : le peignoir au porte-manteau, la robe quittée, sur un fauteuil, les mignonnes pantoufles sur le tapis, la chaise de tapisserie auprès de la table à écrire.

La jeune fille passa la main sur son front, et secoua la tête avec un sourire.

— Faut-il que je sois enfant, dit-elle, de m'effrayer ainsi ! Comme si je ne savais pas ce que c'est qu'un mauvais rêve ! . . . Bah ! quand j'aurai mis un peu d'eau fraîche sur mon front qui brûle, il n'y paraîtra plus, et je pourrai me rendormir.

En parlant ainsi, elle se leva, encore un peu chancelante. En passant devant la fenêtre, elle jeta un regard, comme pour se rassurer, sur le jardin bien clos, sur les arbres tranquilles, sur toute la campagne doucement endormie. Et alors elle eût un mouvement de frayeur involontaire, avec un geste d'étonnement.

Les hommes qu'elle avait vus dans le champ, avant de se coucher, étaient toujours là, semblant guetter, tapis le long de la muraille.

— Que peuvent-ils donc faire ? se dit-elle, un peu émue. C'est à ne pas comprendre, vraiment ! Si c'étaient des malfaiteurs !

Elle s'arrêta d'nc près de la fenêtre, tenant le rideau soulevé, attachant ses regards avec anxiété sur cette partie du champ désert, et se demandant si elle ne devait pas avertir, réveiller son père.

Mais au bout d'un moment, un autre individu se montra, sans que Louise pût deviner d'où il était sorti. Il parut causer quelques instants avec les hommes qui se trouvaient là ; puis tous les trois s'éloignèrent.

La jeune fille alors, plus calme et presque soulagée, embrassa d'un seul regard la campagne sans ombres et sans murmures, la plaine complètement déserte et blanche, laissa retomber le rideau, rentra doucement dans l'alcôve, et presque aussitôt, s'endormit.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE X

Le steamer faisant le service entre Douvres et Calais s'avancait, poussé par une fraîche brise, sur la mer, bleue frangée d'écume. Les bourrasques d'automne, les âpres tempêtes de novembre, venaient de se calmer, et bien que les vents froids de l'hiver se fissent parfois sentir, le ciel était d'un azur clair, le soleil brillait doucement. On eût dit que l'été disparu envoyait de loin, pour adieu, en souvenir de ses beautés charmantes et de ses radieuses splendeurs, un fugitif rayon et un dernier sourire.

Les voyageurs les plus frileux, de même que ceux qui supportaient mal les capricieux balancements du paquebot, n'avaient pas quitté leurs cabines pendant cette courte traversée. Cependant le plus grand nombre d'entre eux, les hommes et les jeunes gens surtout se tenaient sur le pont, serrés dans leurs manteaux, se promenant d'un pas plus ou moins sûr et arrêtant leurs regards, avec un vrai plaisir, sur la mer argentée, sur le ciel d'un éclat très doux, et sur la côte de plus en plus lointaine, qui dessinait vaguement, aux confins de l'horizon, sa grande ligne blanche à demi voilée de brume.

L'un des plus joyeux, certes, parmi tous ces visages rafraîchis et rosés par la brise était celui de Louis Habert, qui, sous son béret bleu foncé couvrant ses épais cheveux bruns, avait une expression ouverte et franche, toute pleine d'entrain, de contentement, de bonne humeur. Le neveu de Mme Rose avait à son côté un jeune ingénieur de ses amis, venant, comme lui, de Penrhydd, rappelé par la direction. Et tous deux, arpentant le pont, causaient avec cette gaieté sincère et cette vivacité affectueuse que donnent presque toujours le mouvement et l'attrait du voyage, surtout lorsque de riantes perspectives attendent le voyageur, et saluent de loin son retour.

—Combien il est impossible d'arranger sa vie d'avance, de prévoir et combiner son avenir ! disait Louis, secouant la tête avec un bon et doux sourire. Me serais-je jamais attendu, par exemple, à revoir si promptement la France, à revenir sitôt au pays ? Voilà huit mois à peine que j'ai quitté Lâsson, la bonne vieille ville. Et c'était pour deux ou trois ans au moins, d'après mes prévisions, que j'avais dit adieu à ma mère, aux vieux parents, à . . . à mes amis.

—Il n'en a pas été de même pour moi, répondit l'autre jeune homme, qui faisait en ce moment d'ingénieux efforts pour allumer, malgré le vent, dans le creux de ses mains, une appétissante cigarette. Quand je pense que j'ai passé deux ans, bien longs, bien insipides, bien durs dans ma petite chambre du pavillon, au milieu des fumées qui vous asphyxient et de la poussière noire qui vous étrangle ! Hein ! combien l'asphalte du boulevard a de charmes, après les brouillards d'Angleterre et les roches du pays gallois !

—Mais, Albert, ce ne sont pas seulement, me semble-t-il, les attraits et les gaietés de Paris qui vous font l'avenir si serein et la vie si joyeuse ? N'y a-t-il pas, avec cela, un projet ? Bien doux, bien intime, une douce figure de femme qui vous sourit à l'horizon ?

—En effet. Depuis longtemps déjà, mon père avait arrangé mon mariage avec ma cousine Sophie. Seulement elle était si jeune ! Elle vient d'avoir dix-huit ans. Je vais donc pouvoir ôter de mon voyage en France pour faire publier les bans et avertir le notaire. Je crois même que le trousseau est déjà commandé. . . . Ensuite nous ferons en Provence un petit voyage de noces. Et plus tard, quand je retournerai à Penrhydd, comme je ne serai plus seul cette fois, je ne reviendrai pas me blottir dans cet affreux pavillon. Mais je louerai, un peu en dehors du bourg, quelque gentil cottage perdu dans la montagne, abrité sous les branches, comme un nid d'oiseaux printaniers qui gazouillent leur chanson d'avril.

Oh ! ce sera charmant ! Je comprends que la traversée vous paraisse un peu longue, et que vous souhaitiez déjà être à Paris, mon cher Albert. . . . Et pour moi, vous avouerez-je que, peut-être, sans que je doive attendre trop longtemps, je verrai se réaliser aussi de

bien beaux projets de jeunesse Que dis-je ? de doux rêves d'enfance. Pourtant je ne comptais guère, allez, sur tout ce bonheur qui m'arrive. Maintenant, je me dirai que, dans notre pauvre vie humaine, il faut toujours réserver le petit coin de l'impossible, et faire la part de l'imprévu.

—Qu'est-ce donc ? fit le jeune homme, se retournant vers son ami, et jetant loin de lui son bout de cigarette.

—Tout un héritage qui m'attend, et que je n'espérais guère. Une tante à moi, sœur de ma mère, une bonne et charmante vieille, est la femme d'un très digne homme qui a une assez jolie fortune. Ils ont perdu leur fils unique, et sont établis à Vervieux, où ils mènent une petite vie bourgeoise très paisible et très douce. Tous deux, avant mon départ de France, voulaient me léguer leur bien après leur mort, à condition que je m'établirais à Vervieux pour vivre avec eux en famille. Mais je n'avais pas accepté, croyant de mon devoir de me créer promptement et sûrement, par mon travail et mes efforts, une position indépendante. Là-dessus, le mari de ma tante avait annoncé son intention de laisser sa fortune à son filleul, un garçon très intelligent, qu'il avait fait venir de Paris Mais voici que les dispositions de mon oncle sont complètement changées. Ce jeune homme a, paraît-il, commis une action fort indélicate. Aussi s'est-il empressé de l'éloigner à tout jamais. De plus, il ajoute quelques mots à une lettre de ma tante Rose, me disant que toute son affection, pour le présent et l'avenir, est concentrée sur moi, et que, soit que je vienne habiter sa petite ville, soit que je continue à exercer mes fonctions, j'aurai à moi, lorsque tous deux n'y seront plus, sa maison et sa fortune.

—Mais c'est charmant ! Je vous félicite très sincèrement et très cordialement, mon cher Louis. D'abord la fortune trouvée n'empêche pas la fortune acquise. Certes, travailler est bon, mais hériter n'est pas mauvais. Et puis, voilà une circonstance qui écarte à bien des obstacles et aplanira bien des difficultés, si par hasard vous avez quelques projets de mariage.

—Oui, en effet, dit Louis qui, un instant, inclina son front large et pur, comme s'il voulait cacher un doux et rayonnant sourire. Auparavant J'avais tant de craintes, de doutes ! j'osais à peine me déclarer. Il me semblait entendre déjà cette terrible réponse des tuteurs sérieux, des pères prévoyants : "Croyez, monsieur, que je regrette . . . infiniment Mais je veux avant tout pour ma fille une situation convenable, un avenir assuré. Et quels que soient vos talents, vos mérites, vos qualités, l'essentiel est absent. Vous n'avez pas de fortune !" Oh ! bonne et chère tante Rose ! continua le jeune homme avec un accent ému, dans un élan joyeux, relevant sa tête inclinée et lançant un regard radieux au fond du ciel, d'un azur pâle, vous devinez bien, j'en suis sûr, combien je suis heureux ! Maintenant je ne tremblerai plus, je me sentirai le droit de parler, d'ouvrir mon cœur, tout franchement, au père de votre petite amie.

—Et, de ceci, je vous félicite plus cordialement encore, repris le jeune ingénieur, en souriant à son ami. Votre projet et votre espoir, mon cher, me réjouissent d'autant plus que, lorsque j'installerai ma petite femme là-bas, dans les montagnes et les vallées galloises, elle pourra y avoir une gentille voisine, et par conséquent s'y trouver moins dépaysée, moins seule Car vous reviendrez à Penrhydd, n'est-ce pas, heureux et joyeux héritier ?

—Assurément. C'est là mon intention, du moins. Car ma tante Rose et son mari sont très bien portants, très robustes. Et du fond du cœur, je leur souhaite, pour bien longtemps encore, une vie paisible et de beaux jours.

Ce fut donc dans ces dispositions joyeuses, après cette amicale causerie, que les deux voyageurs débarquèrent à Calais. Là, Albert Deville s'empressa de prendre le train de Paris, tandis que Louis était forcé d'attendre, jusque vers le milieu de la nuit, le seul train qui l'amenât vers sa petite ville de Picardie.

Il vit enfin s'allumer, dans les demi-ténèbres de la gare à peu près déserte à cette heure, les yeux rouges de la locomotive qui s'avancait, épaisse et noire, avec un grondement lointain et de grands souffles haletants qui rejetaient, hors de sa cheminée béante, ses mobiles sillons de flamme, ses bouffées de vapeur et sa colonne de fumée. Il s'élança dans un wagon, se blottit dans un coin bien douillet et bien tiède, s'enveloppa dans son manteau, appuya sa tête au coussin, et entendit s'élever le sifflet du départ avec un long soupir de joie et un petit frisson d'impatience.

C'était à Vervieux, en effet, qu'il devait aller d'abord. Le train, il est vrai, ne l'y conduisait pas directement, mais s'arrêtait à une station voisine, éloignée d'une lieue tout au

plus de la tranquille petite ville où l'attendait tant de bonheur. Là, il lui aurait fallu changer de train pour se rendre à Lassois et aller embrasser sa mère. Mais il trouvait plus naturel, et plus aisé aussi, de s'arrêter d'abord à l'endroit le plus proche. D'abord, il était probable que cette bonne et chère mère profiterait de l'occasion pour venir rendre visite à sa bien-aimée Rose. Et il ne manquerait pas de l'en prier, bien sûr, en lui écrivant pour lui faire part de son heureuse traversée.

Toutes ces riantes perspectives qui l'attendaient là-bas, au retour, le berçaient de rêves si charmants et d'une joie si douce, qu'il put dormir à peine, pendant les trois heures et demi qu'il passa en wagon. Le plus souvent, bercé par ses beaux songes, incliné sur la vitre, il regardait, à travers la nuit froide et noire, la campagne endormie, les grandes plaines désertes où il passait en ce moment, les ombres vagues et fuyantes des collines, des maisonnettes, des bois lointains et des buissons touffus, les silhouettes grêles, et bizarrement tordues, des arbres dépouillés qui se dressaient le long des chemins, avec leurs profils de chimères et leur rigidité de fantômes.

Tout cela était silencieux et sombre, et presque lugubre assurément. Mais il se sentait si plein de confiance et d'espoir, il était animé de dispositions si joyeuses, qu'il n'éprouvait aucune tristesse vague, aucune mélancolie, à cet aspect glacé et morne de la contrée et de la nuit. Il ne pensait qu'aux douceurs et aux joies du retour, au tendre accueil de ceux qui l'attendaient là-bas. Il se disait avec un bon sourire, en voyant la fumée laisser tomber ses étincelles, et sentant le train rouler : " Oh ! comme je vais enfin me sentir bien, près d'eux ! " Et ce n'était pas encore tout, car son cœur ajoutait : " Près d'elle. "

Lorsqu'il descendit à la gare, il s'engagea sur la route obscure, d'un pas toujours sûr et rapide, portant sa valise à la main. Il connaissait tous les chemins qu'il avait souvent parcourus pendant ses excursions d'enfance, et il savait que, dans cette campagne très paisible et assez peuplée du reste, il n'avait rien à redouter. Pourtant il n'était que trois heures : le jour n'était pas près de venir encore. Mais le jeune homme s'en inquiétait peu. Il avait averti la tante Rose, par télégramme, de l'heure de son arrivée.

Rien ne troubla, d'ailleurs, son petit voyage nocturne. Seulement le vent d'est, qui venait de se lever, soufflait avec des éclats rauques et un accent lugubre, en balayant la plaine ; lorsqu'il passa le long d'un mur de ferme, il entendit un chien hurler lamentablement à la lune, qui cherchait à percer les nuages. Et, alors qu'il approchait des dernières maisons de Vervieux, il croisa, sur la grande route, deux hommes qui portaient des paquets et semblaient fort pressés.

— Des colporteurs, sans doute, pensa-t-il. C'est la saison, en effet. Ils viennent pour la grande foire, en novembre.

Enfin Louis put distinguer autour de lui, quoique la nuit fut toujours aussi noire, les murs de clôtures des propriétés, les files d'arbres des jardins, et puis les façades blanches et les toits sombres des premières maisons de la ville. Il était enfin arrivé : la première de toutes, à sa gauche, c'était celle où son cœur l'appelait, où l'attendait tant de bonheur, dont on allait lui ouvrir le seuil dans un instant, avec tant d'empressement et d'affection sincère.

Il sonna, pas trop fort pourtant, car, tout en cherchant à se faire entendre, il ne voulait pas, en faisant trop de bruit aux alentours, réveiller aussi les voisins. La bonne tante Rose avait l'oreille si fine, sans compter qu'elle était très matinale, avec cela. Il ne tarderait pas, certes, à entendre ses petites pantoufles fourrées à semelles de bois, cliqueter sur l'escalier, tandis que sa voix chaude et vive appellerait promptement.

— Zélie, allons, debout ! le voilà. Occupez-vous vite de nous donner du feu, de la lumière !

Et attendit, le cœur battant, impatient, rouge de joie. Pourtant rien ne bougeait, rien ne brillait, en haut. Toujours la nuit et le silence : la maison semblait endormie.

— Allons, se dit le jeune homme en souriant, ma bonne chère tante dort cette nuit mieux que je ne pensais. Voilà ; elle aura sans doute veillé trop tard, hier ; elle se sera fatiguée en arrangeant ma chambre. Ou bien, avec Louise, la chérie ! elles auront causé longtemps. Sonnez plus fort.

Et, cette fois, la clochette, agitée par une main plus prompte et plus nerveuse, résonna haut et longtemps. Muet, le jeune homme attendit. . . . Rien, toujours rien. Toujours l'ombre et le silence.

— C'est bien étrange ! pensa Louis. Bon Dieu ! mon pauvre oncle, sans doute, est de nouveau malade. Et, tante Rose, lasse de le veiller, dort d'un bon somme, cette fois. . . .

Mais il y a pourtant la petite Zélie ? Elle doit bien entendre, elle, puisque sa chambre donne, là-haut, juste au-dessus de la sonnette et de la porte de la maison Maintenant je vais appeler, après avoir sonné bien fort. Ça ne manquera pas son effet.

Et il appela après avoir sonné, il appela en sonnant

— Tante Rose, c'est moi Me voilà ! M'entendez-vous ? Venez ouvrir, Zélie !

Toujours rien : pas de mouvement ni de bruit, pas de réponse, pas d'écho ! On eût dit que la maison était inhabitée.

Louis, au milieu de sa stupéfaction profonde, de la frayeur involontaire qui le saisit alors, se rappela que la servante, en sortant chaque deuxième dimanche, restait à coucher chez sa mère. On était au lundi, avant l'aube ; elle ne devait pas être rentrée. Mais enfin l'oncle et la tante étaient dans la maison.

Alors le jeune homme, au bout de quelques instants d'immobilité, d'indécision, d'angoisse, se dit qu'il ne pouvait pas rester là, en attendant le jour, dans une anxiété pareille. Il fallait absolument trouver le moyen d'en sortir.

Lui vint aussitôt, lui qui connaissait si bien et depuis si longtemps la demeure de ses bons vieux, à ce petit mur ébréché, en partie démoli, qui fermait le jardin par derrière. Il lui était facile d'y pénétrer, en passant par le champ que, seule, une clôture de lattes séparait de la route. Aussi, en un clin-d'œil, cette barrière fut franchie. Dans les ténèbres toujours épaisses, il lui fut aisé de distinguer, à l'autre bout du champ, la ligne basse et blanche du mur. La brèche escaladée, il traversa le jardin en courant, et se trouva au bas du perron, devant la croisée de la cuisine.

Pendant les deux ou trois minutes qu'il s'agita et courut ainsi, il n'était pas encore très décidé quant au parti qu'il allait prendre. Grimperait-il sur la rampe du perron, pour arriver bien plus près des fenêtres du premier étage, et pour crier à pleine voix, de façon à être entendu ? Ou bien casserait-il, sans façon, une vitre de la cuisine pour faire jouer l'espagnolette, ouvrir la croisée, entrer, monter, se rassurer enfin, quitte à payer en suite de bien bon cœur la note du vitrier ?

Mais en arrivant tout auprès, en tendant le bras pour s'appuyer au mur, il eut comme un vertige, recula d'un pas malgré lui, et se sentit chanceler Inutile de tenter un effort. La fenêtre était ouverte. Sur la table de la cuisine, dans un beau chandelier antique de cuivre ciselé, émaillé de niellures, une bougie mourante achevait de brûler. A côté, il voyait épars deux verres, un ou deux flacons, et une serviette chiffonnée semée de grandes taches rouges.

D'abord le souffle lui manqua ; une atroce terreur le prit. Un instant, il se trouva les pieds cloués au sol, ses deux bras étendus et tremblants devant lui. Il y avait là tant de choses qu'il ne s'expliquait point ! Et, quoiqu'il cherchât à se rassurer, eh bien ! il avait peur de comprendre !

Puis une soudaine réaction se fit. Résolu à tout savoir dans l'espace d'une minute, il s'élança d'un bon, enjamba la fenêtre, saisit la bougie au passage, et monta en courant l'escalier.

En haut sa frayeur augmenta, lorsqu'il vit que la porte du précieux cabinet était largement ouverte. Et le brave oncle Jérôme ne se couchait jamais sans l'avoir soigneusement close, sans en emporter la clef qu'il accrochait à un clou, tout près de son lit. Alors, étranglé par l'angoisse et ne se sentant plus la force d'appeler, le jeune homme allait s'élançer à tout hasard dans cette chambre, lorsqu'une chose qu'il entrevit à l'autre bout du palier, forme blanche, épaisse et confuse, tassée sur le parquet, dans un coin sombre, le fit chanceler, faiblir presque, en jetant un grand cri d'horreur.

Ce qui était tombé là, sous la suprême étreinte de la douleur et de la mort, c'était un corps de femme O bonne et chère tante Rose ! Votre beau front ensanglanté conservait sa tiédeur encore, vos doigts, écartés par l'angoisse, n'avaient pas eu jusqu'ici le temps de se raidir. Mais un long filet de sang, déjà caillé en maint endroit, coulait de la tête entrouverte, et venait se figer, en tache épaisse et noire, sur le blanc vêtement de nuit. Mais les yeux, si sereins et si charmants jadis, étaient pour toujours fermés, et les lèvres, d'un violet pâle, ne s'entr'ouvriraient plus pour sourire !

Le cri que poussa le malheureux Louis, à cet épouvantable aspect, s'arrêta dans sa gorge, sourd, inarticulé. Le jeune homme crut un instant qu'il allait s'évanouir, et rester là, et se glacer, lui aussi, peu à peu, lentement, à côté du corps inerte de la pauvre femme. Mais l'autre, pourtant ? Son mari, le bon vieux Jérôme Fortier ? Louis

retrouva un reste de force en pensant que, peut-être, il pourrait le secourir, et se précipita dans sa chambre dont la porte était entr'ouverte.

Seulement, cette fois, il ne s'attendait que trop à ce qu'il devait voir. C'était sur le tapis, tout près du lit, que gisait le vieillard, la tête fracassée. Les traits de son visage livide et déjà creusé, étaient contractés par la douleur, et peut-être par la frayeur aussi. Mais ses yeux grands ouverts conservaient une étrange expression. Ce n'était pas l'angoisse et la terreur seulement qui s'y révélaient, dans toute leur sinistre puissance. Il y avait, avec cela, une stupéfaction, un amer et poignant reproche, et puis un de ces éclairs foudroyants que l'indignation allume, et qui restait, brûlant encore, quand déjà le cœur et le cerveau s'étaient refroidis dans la mort.

Il y eut alors, pour le pauvre garçon terrifié, un intervalle d'égarement, une lacune dans les sensations comme la pensée, pendant laquelle il lui fut impossible de se rendre compte de ce qu'il faisait, de ce qui l'entourait, et aussi de ce qu'il devait faire. Lorsqu'il put enfin reprendre connaissance de lui-même, il se trouva encore dans la chambre de l'oncle Fortier, mais agenouillé, cette fois, entre les deux cadavres. Animé par un instinct vague, un élan tout machinal, qui le portait à secourir celle qui l'avait tant aimé, il avait transporté le corps de la pauvre femme sur le tapis, devant le lit, auprès de l'autre mort. Et là, il lui parlait doucement, tendrement, il cherchait à la ranimer, il lui frictionnait les mains, il lui soulevait la tête sans s'apercevoir que des gouttes de sang tombant lentement de la blessure, rougissaient le devant de sa chemise et tachaient ses habits.

Il était si complètement absorbé par ses fiévreux efforts, par sa douleur intense, qu'il n'avait pas un regard pour les objets épars autour de lui : le secrétaire ouvert, le tiroir à secret forcé, des papiers tombés sur les meubles, sur le parquet de la chambre, une ou deux pièces d'or oubliées, qui mirotaient dans l'ombre ou sur les fleurs diaprées du tapis. Tout en cherchant à secourir la pauvre Rose, il tâchait de se reprendre, de retrouver un peu de calme, de force et de présence d'esprit, pour faire face à toutes ces horreurs, pour constater, pour expliquer le crime, et pour trouver aussi les moyens de le punir.

La bougie, qui se creusait lentement dans le beau chandelier florentin, ne jetait plus que des lueurs vacillantes, et allait bientôt s'éteindre. Ce fut là ce qui arracha surtout le jeune homme à cet état de stupeur et d'angoisse. Terrassé et brisé comme il l'était, il ne put supporter l'idée de rester seul, dans l'obscurité, avec les deux cadavres. Il commençait à comprendre d'ailleurs que ces soins étaient inutiles à ces pauvres vieillards que la mort avait pris. Il laissa donc la tête ensanglantée de tante Rose s'affaisser sur le tapis, s'élança hors de la chambre, et descendit l'escalier en courant, les mains crispées, les yeux hagards, les cheveux dressés sur son front devenu livide.

Quand il se trouva dehors, dans le jardin enveloppé d'ombres avant l'aube tardive, l'égarement qui le dominait ne se dissipa point tout à coup. D'abord il errait au hasard, comme un fiévreux ou un insensé ; il ne savait plus bien où il se trouvait, dans ces ténèbres et ce silence. Puis une petite lumière qu'il vit soudain s'allumer, derrière les arbres, à sa gauche, lui rendit la connaissance des choses et des êtres, avec une douceur bienfaisante, un sentiment délicieux.

Cette haute masse noire, encore plus foncée que l'ombre, c'était la maison du voisin, de M. Cauderan. Là, était la consolation, la tendresse, la sympathie et la pitié. Il n'avait pas tout perdu : il lui restait Louise !... Oh ! quand elle saurait tout, comme elle allait pleurer !

N'importe, il fallait courir, tout raconter, amener les gens, montrer les choses. Quel épouvantable récit, mon Dieu ! et qu'elle nuit d'horreur !

Il traversa le corridor en courant, tira le verrou de la porte d'entrée et se précipita dehors. Là, alors qu'il s'élançait, le long de la rue, vers la maison de Louise, il se heurta dans l'ombre à un individu qu'il ne reconnut pas d'abord.

—Faites donc attention !... Etes vous ivre, ou fou ? demanda l'autre.

—Oh !... monsieur Cauderan, c'est vous !... Je viens... Horreur !...

Et, sans pouvoir ajouter un mot, le malheureux, saisi d'une défaillance soudaine, s'effondra aux pieds du voisin, sur le pavé.

CHAPITRE XI

Le père de Louise, effaré à son tour, fit un brusque soubresaut. Puis, sans attendre davantage, il retourna vers sa maison.

—Holà ! oh ! Catherine, cria-t-il à sa servante, venez immédiatement, avec une lanterne. Un homme, ici, devant moi, vient de s'évanouir. Je veux savoir qui c'est : il paraît me connaître.... Comme ça, je pourrai le transporter chez lui.

—En voilà une histoire !.... Jésus bon Dieu, la journée commence bien ! s'exclama la bonne fille qui, sa lumière en main, accourait, fort étonnée.

Ce fut bien autre chose lorsqu'ils purent distinguer les traits du jeune homme étendu à terre.

—Louis Habert !.... En vérité ?.... Mais d'où vient-il ?.... Que fait-il ici ! Qu'est-ce que cela veut donc dire ? s'écria M. Cauderan, que l'étonnement saisissait et qui, sans qu'il pût comprendre pourquoi, se sentait envahir par une frayeur secrète.

—Mais comment ça se fait-il ?.... Oh ! le pauvre garçon !.... Mais c'est qu'il est vraiment blanc et froid, comme s'il était mort !.... Et puis voyez donc, m'sieur ! Du sang à sa chemise.

—Il n'y a qu'une chose à faire.... Allez prévenir son oncle. Eveillez madame Rose, sonnez, appelez, mais que l'on vienne ! que l'on vienne sans perdre un moment.... Le jeune homme arrivait chez ses vieux parents, sans doute. Il aura été attaqué par des malfaiteurs, dans la nuit.... Eh bien ! en voilà du propre ! Allons-nous maintenant être assommés chez nous ?.... Et moi qui croyais que nos routes étaient parfaitement sûres !

Le brave homme se faisait toutes ces réflexions à voix haute, en s'efforçant de relever Louis Habert et le soutenant dans ses bras, tandis que Catherine, toujours sa lanterne à la main, courait vers la maison voisine. Mais, au bout d'un instant, il l'entendit pousser un cri. En même temps, elle revenait précipitamment vers lui, toute tremblante.

—Oh ! monsieur, balbutiait-elle, qu'est-ce que cela veut dire ?.... C'est comme si monsieur Louis sortait de là. La porte est toute grande ouverte !

—Vraiment ?.... Et pourtant pas de lumière, pas de bruit ! Nous avons beau crier nous démener : personne ne bouge.... C'est réellement bien singulier. Il faut que j'aille voir ce que c'est.... Pendant ce temps, vous, Catherine, réveillez Perchon, le voiturier, qui loge ici derrière. Il vous aidera à transporter ce jeune homme à la maison.

Cette dernière recommandation fut d'autant plus obéie, qu'en cet instant précisément l'homme en question descendait à son écurie, pour atteler ses chevaux. Mais une autre personne encore s'était trouvée réveillée : Louise, dont le léger sommeil de jeune fille avait été interrompu par tout ce mouvement et ses cris.

Elle s'était à la hâte couverte d'un peignoir et se penchait, une lumière à la main, à une fenêtre du premier étage lorsqu'un grand cri d'horreur s'éleva dans l'autre maison. Presque aussitôt M. Cauderan en sortit, pâle comme un fantôme, les lèvres blanches, les yeux fixes, ayant tous les traits contractés, les gestes raidis par la terreur.

—Vite !.... qu'on aille prévenir les gendarmes, le commissaire !—criait-il, d'une voix étranglée par la peur.—Que l'on réveille tous les voisins. Qu'on allume, qu'on guette partout.... Mais toi, n'approche pas surtout, Louise !.... Je te le défends, je t'en prie !

—Mais pourquoi ? cria-t-elle.

Mais le regard que lui jeta son père était si effrayant et si désespéré, que, sans rien comprendre pourtant, et simplement pour ne pas porter cette inexprimable douleur au plus haut point, elle fit un mouvement pour s'éloigner de la fenêtre. Seulement, juste cet instant, elle aperçut en bas, dans la rue, un corps défaillant, affaissé, que Catherine soulevait dans leurs bras.

—Louis ! cria-t-elle, avec un long gémissement d'angoisse.

Et, oubliant tout le reste, elle s'élança dans l'escalier.

Mais le long de la rue, tout s'éveillait à ces bruits étranges, s'agitait confusément, et commençait à s'animer. Des lumières passaient et repassaient devant les croisées entr'ouvertes ; des voisins accouraient, des groupes se formaient à distance, puis s'avançaient vers la maison funèbre, toujours noire et sinistre dans son silence et dans sa nuit.

—Qu'y a-t-il, monsieur Cauderan ?... Pour l'amour de Dieu, qu'y a-t-il ? demandaient, avec de grands souffles haletants, toutes ces voix mêlées.

—Il y a... il y a... qu'il faut ici, au plus tôt, la justice, le commissaire... Oh ! c'est à en devenir fou !... Vous allez voir là-haut !... Tous morts, dans la maison !

La foule ne poussa qu'un seul cri ; mais on n'eût rien pu entendre de plus déchirant, de plus sinistre. Puis quelques uns, terrifiés, s'enfuirent, tandis que d'autres s'élançaient au contraire, dans le corridor et l'escalier, pour aller voir.

Presqu'aussitôt parurent les agents, avec le commissaire. Ils écartèrent les curieux et s'installèrent à l'intérieur pour procéder aux constatations légales, tandis que Louis Habert était transporté et déposé dans un lit bien chaud, chez le bon voisin Cauderan.

L'examen auquel se livra alors l'homme de la justice, fut long et minutieux. Cette population honnête et toute pacifique de la bonne petite ville de Vervieux était si effroyablement surprise, si douloureusement terrifiée par ce double crime, éclatant, comme un cataclysme, au milieu de son calme et son silence, qu'il fallait à tout prix découvrir le coupable, et le livrer sans merci à toute la rigueur du châtiement. Aussi le commissaire commença-t-il sur-le-champ une minutieuse enquête, à laquelle il mit tout son zèle, sa grande expérience et son activité.

Ce qui fut bien positivement établi tout d'abord, c'est que le crime avait été commis par un individu connaissant la maison, même dans ses détails les plus minutieux et ses particularités les plus intimes. Par exemple, il avait choisi, pour l'exécuter, la nuit du dimanche au lundi, de la deuxième quinzaine du mois, celle où la jeune servante restait à coucher chez sa mère. Il y avait donc une personne de moins qui pût donner l'éveil, en s'échappant à temps.

De plus, il fut aussitôt constaté qu'un des deux buffets de la salle à manger, au rez-de-chaussée, était resté intact. C'était celui qui contenait des couverts en doublé, dont les deux bons vieillards se servaient quand ils étaient seuls. L'autre bahut, dans les tiroirs duquel se trouvait de belle argenterie, massive et précieuse, avait été forcé, et restait là, béant et vide, avec ses vitres brisées, et ses riches ciselures de bois sombre écorchées et meurtries.

Dans les pièces du premier étage, et les traces que le criminel y avait laissées, la même entente parfaite des habitudes et des choses se révélait aussi nettement. Ainsi le cabinet des collections avait gardé, intacts encore, ses lourdes armures de fer repoussé, d'acier bronzé, niellé et poli, ses manuscrits précieux, aux brillantes enluminures, ses vases de marbre et d'albâtre, ses draperies fanées, ses vieux tapis. Mais les buires, les hanaps, les coupes d'argent, de bronze et de vermeil, les vidrecomes des vieux Germain, les bijoux byzantins et maures, les dentelles amincies et jaunies, les poignards florentins, au manche incrusté de turquoises et d'améthystes, avaient été choisis avec soin, et, sans doute, jetés précipitamment dans quelque coffre de bois léger, ou quelque large valise. Le tiroir aux médailles était complètement vide ; afin d'en finir plus vite, le voleur—les voleurs peut-être—avait fait sauter d'un coup de ciseau le support de bois de santal recouvert de velours violet où elles se trouvaient enclavées. Le lustre en vieux cuivre ciselé restait suspendu au plafond, et jetait des reflets pâles, vacillants, presque lugubres, à la lueur faiblotte des bougies rapidement allumées. Mais une petite lampe de forme antique, simple d'aspect, à laquelle le pauvre Jérôme, Fortier attachait un grand prix, avait été enlevée. C'est qu'elle était incrustée, autour du bec très aigu et de l'anse ample-ment arrondie, de topazes d'une pureté rare, et de petits rubis d'un éclat très vif et très chaud.

La chambre à coucher de Mme Rose, qui ne renfermait que du linge et des vêtements de femme, très propres et soignés, mais sans grande importance, n'avait pas été ravagée. Un seul tiroir restait ouvert et vide à moitié. Il avait contenu, déclara une voisine, deux cachemires d'une valeur réelle, quoiqu'ils fussent déjà vieux et à demi usés, et de belles dentelles de Malines et de Chantilly, jadis portées en garnitures. Mais c'était dans la chambre du pauvre Jérôme, surtout, que se trahissait cette expérience et cette sûreté d'attaque du coupable qui connaissait son terrain et ne perdait pas son temps là où il n'y avait rien à prendre. Le secrétaire, il est vrai, avait été forcé ; mais un tiroir, renfermant des titres d'assez grande valeur, inscriptions de rentes, contrats hypothécaires, signatures de débiteurs, etc., n'avait pas été touché, et restait encore plein de tous ses papiers plus ou moins jaunis, avec leurs timbres administratifs et leurs estampilles de couleurs variées. En revanche, la petite caisse en fer, à secret, que le vieillard plaçait à

l'intérieur du meuble, et qui contenait les titres au porteur, actions de chemins de fer, rouleaux d'or, valeurs diverses, avait été enlevée, sans que rien n'annonçât qu'elle eût été ouverte. Le meurtrier évidemment avait procédé à coup sûr.

Maintenant une question des plus importantes se posait tout d'abord. Était-ce un seul individu qui avait commis le crime ? Ou bien, pour assassiner ces deux vieillards et s'approprier une partie de leur petite fortune, plusieurs malfaiteurs s'étaient-ils réunis ? Le commissaire, recueillant ici et là des indices contradictoires, penchait tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre hypothèse, et ne constatait encore aucun fait décisif qui pût mettre fin à ses perplexités.

Ce que l'on rechercha d'abord, c'étaient les marques des pas sur l'escalier et le parquet. Mais rien ne favorisait cette enquête, quelque minutieuse qu'elle fût. D'abord le sol du jardin, durci et desséché, pendant les derniers jours, par la gelée et le givre, ne conservait aucune empreinte, ne pouvait même pas laisser de ces traces légères de poussière ou de boue, que les passants apportent avec eux, surtout pendant les nuits sombres, à l'intérieur des maisons. Maintenant, d'une part, on pouvait difficilement admettre qu'un seul individu eût pu frapper à mort les deux pauvres vieilles gens, faire aussi minutieusement son choix dans les quatre pièces visitées, emballer, plus ou moins soigneusement, tous les objets volés, et se charger de ce fardeau, qui pouvait être encore assez considérable. Seulement, d'un autre côté, l'examen attentif des blessures qui avaient causé la mort des deux victimes, prouvait qu'elles avaient été faites par le même instrument et de la même main. L'une et l'autre avaient été assommées au moyen d'un lourd maillet ou casse-tête : M. Fortier, alors qu'il se dressait sur son chevet, ou s'élançait hors de son lit, entendant du bruit dans sa chambre ; Mme Rose, alors qu'elle venait de quitter son lit, et accourait en toute hâte, au bruit des pas sur l'escalier, ou de la chute d'un corps à terre dans la chambre de son mari.

Ce qui résulta de tout ceci, c'est que le commissaire de police, après un examen très long et très sérieux, se résolut, tout en hochant la tête, à s'occuper d'abord d'éclaircir un point important : à quelle heure et par quel moyen avait été découvert le crime ?

Ici, tous les gens interrogés n'eurent qu'une voix, pour dire que c'était M. Cauderan qui avait donné l'éveil. Sur quoi, M. Cauderan fut invité à expliquer comment il s'était trouvé instruit du double assassinat commis dans la maison voisine.

— Mais, par un moyen bien simple, quoiqu'assez surprenant, en vérité, répondit aussitôt le père de Louise. Je m'étais levé à quatre heures, ce matin, car je devais aller prendre le train de Lassin à cinq heures et demie. Je sortais de chez moi, et ma servante venait de m'éclairer jusqu'au bas de l'escalier. A peine avais-je fait quelques pas dans la rue, qu'un homme, qui s'avançait vers moi en courant est venu se heurter contre moi. Autant que j'ai pu le voir alors, il avait les yeux hagards, le visage bouleversé. Comme je l'interpellais un peu vivement, en lui reprochant sa maladresse il a balbutié des mots sans suite, au milieu desquels j'ai pourtant distingué mon nom ; puis il a chancelé, comme pris de vertige, et s'est affaissé à terre. . . . J'ai alors appelé ma servante, en lui commandant d'apporter aussitôt sa lanterne. Et en me penchant pour examiner les traits de cet inconnu, je me suis senti saisi d'une surprise énorme. . . . Ce jeune homme que je voyais étendu à mes pieds, c'était un de nos meilleurs amis, que je croyais alors en Angleterre : Louis Habert, que bien d'autres personnes que moi connaissent dans cette ville, neveu tendrement aimé de mes malheureux voisins.

— En vérité ? interrompit ici le commissaire, dont le regard se creusait d'une façon étrange, et qui, entre le pouce et l'index, se pinçait rêveusement le menton. — Et ce jeune homme, dites vous, courait, ou paraissait s'enfuir ? Il avait la voix confuse et la contenance fortement troublée ?

— Assurément, j'ai cru le remarquer, du moins.

— D'autres personnes que vous l'ont-elles vu, juste à ce moment ?

— Catherine, ma servante, qui, en apportant la lumière, a reconnu Louis Habert, comme moi.

Catherine mandée aussitôt, confirma en tous points le récit de son maître.

— Il faisait vraiment mal à voir, dit-elle, ce pauvre M. Louis. . . . Et, je n'ai pas manqué de le faire remarquer à m'sieu, qui tenait la lanterne. Il était aussi froid qu'un marbre et aussi blanc qu'un mort. Et puis il avait du sang, encore tout rouge, à ses mains, à sa chemise.

— Ah ! vraiment. . . . Voici que la situation se dessine. . . . Avez-vous constaté cette particularité, vous aussi, monsieur Cauderan ?

—En effet. J'ai vu ces taches, que m'a fait remarquer ma servante. J'ai pensé à l'ors que le pauvre jeune homme avait été attaqué par des malfaiteurs, sur la route, lorsqu'il venait, à l'improviste, faire visite à ses vieux parents, et j'ai ordonné à Catherine de courir à la maison Fortier pour avertir sa tante. . . . C'est alors que ma servante est revenue me dire, toute surprise, que la porte de la maison était toute grande ouverte, et qu'elle avait beau sonner, crier et appeler, personne ne semblait l'entendre.

—N'avez-vous pas eu, en cet instant, la pensée que ce jeune homme devait sortir de là, précisément ?

—Non, monsieur. . . . J'étais si étrangement surpris, si bouleversé moi-même, que je n'ai rien pensé, rien présumé de plus. Je me suis borné à prendre la lanterne des mains de Catherine, et je me suis élané vers la maison, pour aller voir. . . . J'avais pris cependant le temps de commander à Catherine qu'elle appelât Perchon, notre voisin, pour l'aider à transporter chez moi notre ami Louis Habert. . . . Enfin je suis entré, comme on vous l'a dit, je suis monté, en appelant, jusqu'au premier étage. Et c'est alors que j'ai vu l'horrible chose que vous voyez.

—Ainsi ce jeune homme est chez vous ?

—Mais oui, monsieur. Lorsque l'on m'a appelé de votre part, il était encore évanoui ; cependant il commençait à reprendre un peu de chaleur et entr'ouvrir les yeux. D'un moment à l'autre, il aura certainement toute sa connaissance.

—C'est bien, monsieur. . . . Pour le moment, ce récit nous suffit. Vous pouvez vous retirer. . . . Ah ! une recommandation encore. Veuillez remettre à deux de mes agents, qui vont vous suivre, le linge et les vêtements que ce jeune homme — vous le nommez Louis Habert, je crois ? — portait sur lui.

—Mais dans quel but ? balbutia le père de Louise, saisi à ce moment d'un serrement de cœur rapide et douloureux.

—Vous le verrez plus tard, monsieur. L'instruction de cette étrange affaire est uniquement confiée à mes soins, pour le moment. Je n'ai donc à rendre compte de mes actes et de ma manière de conduire l'enquête, qu'au juge qui va se joindre à moi, et au tribunal qui sera chargé de décider. . . . Vous aurez, souvenez-vous en bien, à répéter votre déposition devant la cour d'assises. . . . Vous, Fléchet et Barry, accompagnez monsieur.

Ici le pauvre M. Cauderan salua et s'éloigna, suivi des hommes de police, et se sentant près de défaillir à son tour, sous le poids de tant d'émotions douloureuses et d'un si affreux saisissement.

Louis Habert, pendant ce temps, était peu à peu sorti de cette longue défaillance, qui l'avait si brusquement saisi et si complètement dominé. Chez lui, la pensée était confuse et engourdie, les sensations vagues encore, au moment où, revenant par degrés à la connaissance et à la vie, il jeta autour de lui un regard sans chaleur, incertain et troublé.

—D'abord — ainsi qu'il arrive d'ordinaire après un ébranlement complet, une épouvantable secousse — ce n'étaient pas les impressions les plus récentes, les dernières, qui, en ce moment du réveil, se présentaient à son esprit. Celles-là étaient encore endormies, effacées en quelque sorte, par le terrible choc qui les avait immédiatement suivies. Il faudrait bien quelques minutes de calme, de recueillement et de vie renaissante, pour qu'elles pussent surgir, se réveiller et se reconstituer lentement.

Révait-il ? Qu'était-ce donc ? . . . Oh ! il se trompait sûrement. Était-ce bien possible ? Une clarté d'or pâle brillant d'un éclat doux à travers des rideaux blancs, des contours nets et clairs partout autour de lui, comme des façades de murailles peintes de couleurs gaies ; de grandes fleurs rouges et blanches se détachant comme sur le fond d'un tapis, et. . . oui, pourtant, il en était certain. . . . un groupe doré se dressant sur le marbre d'une cheminée, le tic-tac régulier d'une horloge, une cuiller d'argent dans un verre, auprès de lui ; un peu plus loin, le dossier arrondi d'une chaise, le bonnet blanc d'une servante. . . . et. . . . Oh ! que c'était donc bienfaisant et doux à entendre ! le trille argenté et pur d'une petite voix d'oiseau.

Ce fut cette gentille musique, résonnant joyeusement, s'élevant à distance, qui d'abord le frappa d'avantage. Étendu mollement, enveloppé comme il l'était, il ne fit pas un mouvement, ne chercha pas à se faire entendre, retint son souffle, et concentra toutes ses facultés, toute son attention, pour écouter. Puis, tout à coup, un flot de chaleur et de sève monta à son visage pâle ; une joie immense, soudaine, secoua violemment tout son être et troubla de nouveau son esprit, trop faible encore pour s'expliquer les choses en enchaînant les faits. . . . Cette voix d'oiseau, il la connaissait, il l'aimait ; dans ses heu-

res de bonheur et d'espoir, il l'avait souvent entendue... Oh! oui, il la retrouvait, toujours gaie; il la reconnaissait maintenant. Ce petit oiseau bien aimé... c'était le merle de Louise!... Mais lui, comment se trouvait-il là? Par quel moyen entendait-il la roulade coquette et la chanson joyeuse saluer son réveil?

En un instant, toute sa force et sa vivacité lui étaient revenues. Il se dressa brusquement sur le lit, écarta le rideau, se pencha dans la chambre.

— Catherine! s'écria-t-il en apercevant la servante.

Et, tout saisi de surprise, de ravissement et de joie, il retomba sur l'oreiller.

Mais aussitôt, un grand frisson le prit. La figure de la brave fille, qui se hâtait de venir à lui, était si bouleversée! Elle tenait ses mains pendantes, et hochait la tête d'un air de découragement et de profonde compassion.

— Mon pauvre monsieur Louis! commença-t-elle. Enfin vous voilà revenu: c'est déjà quelque chose... Maintenant il va falloir prendre votre peine en patience, tâcher de vous consoler... Songez qu'ils ne souffrent plus.

Mais qu'est ce que tout cela signifiait? Qu'y avait-il? Que disait-elle?... Le jeune homme, qui se sentait redevenir froid et blême, passa la main sur son front, fit un effort pour se rappeler. Puis il se dressa d'un bond, hagard et raide, en jetant un grand cri.

— C'est vrai! sanglota-t-il. Je suis ici parce que... Je me rappelle, maintenant!... Où sont-ils? Je veux les voir... Oh! mes deux pauvres morts! ma bonne tante Rose! Je devrais être au moins près d'eux. Je veux y courir, vite, vite!... Oh! je vous en supplie, Catherine, donnez moi mes habits!

Et tout tremblant, pâle comme un mort, les joues creuses, les dents serrées, il s'habillait précipitamment, glacé par la stupeur secoué par la fièvre, sans s'apercevoir que ces vêtements, apportés à la hâte par la servante en larmes, appartenaient au père Louise, et sans demander pourquoi les siens avaient disparu.

— Oh! songez donc, monsieur Louis!... un brave jeune homme comme vous! Il faut prendre courage, balbutiait Catherine, en essuyant ses pleurs. Quel malheur, mon Dieu! quel malheur!... Faut-il qu'il se trouve d'aussi grands misérables, de pareils monstres sur la terre!... Mais vous avez de bons amis, allez, je vous le jure... qui feront bien tout leur possible pour vous consoler. Ainsi, si vous saviez comme elle pleure notre chère demoiselle Louise! Vous allez la trouver en bas, et, rien que de la voir, cela vous fera du bien, pour sûr.

La brave fille avait, dans son instinct de femme, touché la seule corde bienfaisante qui pût vibrer en ce moment. A ce nom bien-aimé, une détente se fit. Le pauvre garçon s'arrêta, laissa tomber ses mains. Sa tête se pencha lourdement, et, de ses yeux soudains voilés, de grosses, de brûlantes larmes roulèrent.

— Oui, Louise!... En effet, murmura-t-il. Elle me reste, elle!... Et mère aussi... Je n'ai pas tout perdu.

Il se dirigea alors vers la porte, d'un pas plus calme et moins tremblant.

— Vous avez raison, ma bonne Catherine, dit-il. Et ce bon M. Cauderan, que j'ai rencontré, qui m'a reçu!... Oh! il faut que j'aille les trouver, que je les remercie.

Mais avant qu'il eût pressé le bouton de la serrure, la porte s'ouvrit tout à coup, et le père de Louise entra, très pâle.

— Ah! vous voici levé, dit-il. J'en suis content... Vous allez être obligé, comme je l'ai été tantôt, de vous expliquer... de déposer, enfin, devant le commissaire... Vous comprenez, mon pauvre ami, pendant que nous nous lamentons et nous désolons ici, il faut que la justice aille son train.

— Oh! murmura Louis dont le regard s'allumait et qui serrait les poings, c'est bien ce que j'espère. Que ne ferais-je pas, mon Dieu, pour les venger!

En ce moment, un bruit de pas pressés se fit entendre en bas, dans l'antichambre.

— Le commissaire et ses agents, dit le père de Louise, en se penchant par-dessus la rampe de l'escalier. Mais je ne comprends pas pourquoi ils montent jusqu'ici. Vous auriez été, n'est-ce pas? assez fort pour descendre.

Au moment où le jeune homme répondait par un simple signe de tête, les hommes de la justice apparaissaient sur le palier. Derrière eux, la jeune fille épouvantée montait, se tenant à la rampe tant elle était tremblante, ses beaux yeux pleins de larmes agrandis par la terreur, et son joli visage d'une pâleur de marbre.

— Voulez-vous prendre place, monsieur le commissaire, dit le père de Louise avançant un fauteuil. Mais vous voyez que M. Habert se préparait à descendre, afin de se mettre tout entier à votre disposition.

—Je l'espère, répondit le fonctionnaire, avec un demi-sourire.

Puis il fit signe à ses agents qui se placèrent, droits et raides, devant la porte, et, s'avancant, posa fortement la main sur l'épaule du jeune homme, en lui disant :

—M. Louis Habert, je vous arrête, au nom de la loi !

—Mais ce n'est pas possible !

—Pour quel motif, monsieur ?

—Oh ! c'est trop . . . J'en mourrai . . .

Tels furent les cris haletants, désespérés, qui s'échappèrent à la fois des lèvres de Louis de M. Cauderan et de Louise défaillante. Le commissaire se borna à répondre, d'un ton sec et bref, en se tournant vers l'entrepreneur.

—Mais, monsieur, n'avez-vous pas rencontré déjà des héritiers trop pressés ?

—Oh ! cette accusation est insensée, atroce ! balbutiait le malheureux jeune homme, abasourdi par la stupeur. Moi qui, pour les défendre, aurais donné ma vie.

—Père, oh ! père . . . dis-moi que je deviens folle ! Dis moi que cela n'est pas vrai ! sanglotait Louise, blanche comme une morte, se cramponnant à l'épaule de M. Cauderan.

—Le tribunal décidera . . . Vous autres, emmenez monsieur . . . Tout s'expliquera, se débrouillera devant la cour d'assises, reprit le commissaire, toujours rengorgé et impassible.

—Malheureux ! malheureux ! . . . Pourquoi suis-je revenu ? . . . Oh ! Louise, si vous doutiez de moi ! . . . A quoi bon défendre alors mon honneur et ma vie ? s'écria Louis, furieux et désespéré, se raidissant entre les mains des gens de justice.

Mais ils l'entraînaient vivement ; ensemble ils disparurent. M. Cauderan, tout frissonnant encore, se tourna vers sa fille.

—Ma pauvre enfant ! . . . dit-il.

Elle ne lui répondit pas, ayant les yeux fermés, la tête penchée sur sa poitrine.

—Elle s'est trouvée mal, elle aussi, dit Catherine.

—Oui . . . Vous allez courir chez le docteur, dès que nous l'aurons mise au lit . . . C'est à en devenir fou, vraiment ! Oh ! comment la consolerais-je, ma pauvre enfant chérie ?

CHAPITRE XII

Lorsque la jeune fille, grâce aux soins pressés de son père et du docteur, reprit enfin connaissance, une effrayante et douloureuse crise de désespoir, de larmes, se produisit aussitôt, l'agita, lui donna la fièvre, et finit par l'épuiser considérablement. Puis dès qu'elle reprit un peu de calme, dès qu'elle put parler, elle voulut savoir comment les choses s'étaient passées, et les détails qu'on lui fit connaître portèrent au plus point sa désolation, ses regrets.

—Oh ! père, quand je pense que c'est toi . . . toi qui as tout dit . . . qui l'as, en quelque sorte, accusé ! : . . . qui l'as livré à la justice ! s'écriait-elle, sanglotante et navrée, renversant en arrière sa tête glacée par la stupeur, et tordant avec angoisse ses petites mains pâlies.

—Mais songe donc, pauvre chérie . . . je ne pouvais m'imaginer . . . J'ai tout dit, naturellement . . . J'étais moi-même si étonné de rencontrer Louis dans la rue, à cette heure . . . Je ne m'attendais pas du tout, tu comprends, à le trouver ici.

—Est-ce que tu pourrais bien supposer, toi aussi, qu'il est coupable ? . . . Un crime aussi épouvantable ! . . . une pareille horreur ! . . . Oh ! nos pauvres chers amis ! ma bonne Madame Rose ! Savoir que vous avez été frappés si cruellement, si brusquement, dans votre sommeil . . . dans votre gentille petite maison . . . là, tout près de nous, sans que nous ayons pu vous aider, vous défendre ! . . . Mais ce n'est pas une raison pour accuser Louis . . . J'en suis sûre comme de moi-même, père, m'entends-tu bien ? . . . Il est le plus aimant, le plus loyal et le plus généreux des hommes . . . Et je lui donnai ma parole, je lui ai promis de l'épouser . . . Je tiendrai ma promesse, comprends-tu ? malgré tout. Ma confiance et mon espoir, ma tendresse et mon respect, je lui ai tout donné, sans crainte, avec bonheur . . . Et je les lui garderai jusqu'à la fin de ma vie . . . Car Dieu le protégera et le sauvera, j'en suis sûre . . . Dieu aura pitié de nous.

M. Cauderan sentait bien qu'il n'y avait pas d'opposition à faire, pas de contradictions

à présenter, en ce moment où la pauvre jeune fille était toute à son désespoir, secouée brusquement par des spasmes douloureux, de longs frissons de fièvre, et suffoquée de larmes. Et pourtant... il y avait une forte vraisemblance, presque des motifs sérieux, à ces soupçons du commissaire. Car enfin, pourquoi Louis se trouvait-il là, sans que les voisins fussent avertis, sans que personne le sût, à cette heure de la nuit ? Et cet égarement, presque de délire, où il était... Et ses traits contractés, ses yeux hagards ?... Et sa chemise, ses mains ensanglantées ?

Mais dès que Louise parvint à reprendre un peu de calme, elle reprit en même temps, en fille intelligente et courageuse qu'elle était, une netteté d'idées et de jugement, une vigueur de résolution, véritablement singulières.

— Mon bon, mon cher petit père, — dit-elle, en se soulevant, encore toute faible, le coude perdu dans l'oreiller, en passant son bras brûlant de fièvre autour du cou penché de M. Cauderan, — c'est toi qui, sans le vouloir, as fait bien du mal à Louis. Il faut maintenant réparer ce malheur là, en faisant tout ton possible pour le justifier, pour le défendre... Moi, je t'aiderai d'abord : j'y suis bien résolue. Je sais bien, pourtant, que je n'entends rien à toutes ces choses, tristes et embrouillées, de la justice et de la loi ; que je ne suis qu'une ignorante, une enfant sans force et sans moyens, une simple petite fille... Mais on est capable de tant d'efforts pour ceux qu'un veut sauver ! Il y a tant de ressources, d'idées, de moyens, de puissance et de volonté aussi, dans un cœur qui croit et qui aime !... Je suis sûre que tu me comprends, n'est-ce pas, mon père ?... Eh bien, il faut à présent que tu me promettes de m'aider.

— Bien volontiers, ma chère enfant. Puisqu'il s'agit de te faire quelque plaisir, ou, au moins, de te consoler, tu peux compter sur moi, sois en bien sûre... Seulement je ne vois pas trop ce que je pourrais tenter... .

— Eh bien, écoute-moi, seulement : c'est moi qui vais te dire... Le plus important d'abord, à ce qu'il me semble, c'est de savoir quelles sont les raisons — les soi-disant preuves pour parler comme ces messieurs de la justice — que le commissaire a pu voir pour faire arrêter Louis. Dès qu'on les connaîtra, vois-tu, je suis sûre, non seulement que Louis pourra les expliquer, mais que d'autres encore pourront y répondre... Va donc, ne tarde pas, bon et cher petit père. Moi, je suis tranquille, résignée, et bien plus forte maintenant. Tu peux bien me laisser ; je vais dire à Dieu, qui m'écoute, mes plus ardent&es prières, en t'attendant.

— Mais c'est que je ne sais vraiment pas... Je n'ai pas le droit de chercher à savoir, d'interroger... Sûrement le commissaire ne voudrait rien me dire... .

— Voilà ce qu'il faut faire, répondit Louise, après avoir quelques instants réfléchi, en appuyant gravement, dans sa profonde concentration, son petit doigt tremblant sur ses lèvres pâlies. Tu connais assez M. Davaud, le sous-préfet, pour pouvoir aller, sans indiscretion, lui parler de cette affaire. D'abord, M. Davaud est un brave, un excellent homme. Et puis il était assez lié avec ce pauvre M. Jérôme. Combien de fois je l'ai trouvé chez lui, venant voir ses médailles, ses belles curiosités !... Eh bien, il faut lui expliquer, le supplier, vois-tu. Quand ce ne serait que pour venger notre malheureux ami !... A lui, qui est un monsieur du gouvernement, un haut fonctionnaire enfin, dans notre petite ville, le commissaire ne refusera pas de parler, de dire ce qu'il suppose... Ainsi tu vas le faire, n'est-ce pas, papa chéri ? Pour ta petite fille qui a un grand chagrin, pour ta Louissette qui t'implore !... Tu ne vas pas perdre un moment, et aller voir M. Davaud ?

— J'y vais, immédiatement. Ceci est très facile... Toi, tu vas me promettre d'être, pendant mon absence, bien tranquille et pas trop désolée, n'est-ce pas, ma chère enfant ?

— Tu as ma parole, père. Et d'abord tu verras bien comment je me serai comportée, à ton retour... Ensuite, il faudra faire, encore pour moi, une chose bien douloureuse. Il faudra écrire à Mme Habert... lui raconter... tout... et aussi lui dire ce que ces gens de justice ont fait de son pauvre Louis.

— Ceci est une mission bien pénible en effet, ma fillette... J'aimerais certes mieux qu'un autre... .

— Et qui donc ici, à Vervieux, voudrait s'en charger ?... Mme Habert, qui vient assez rarement, a si peu de connaissances ! Ecoute, si tu ne veux absolument pas, c'est moi... oui, je trouverai bien la force de tout lui écrire moi-même. Ce qui me soutiendra, ce qui me décidera, vois-tu, c'est qu'elle est sa mère. Et rien de pareil à une mère, pour savoir protéger, défendre et justifier son fils... Seulement que Dieu lui donne la force de supporter ce coup terrible !

M. Cauderan, sans parler, inclina la tête pour approuver ces derniers mots. Puis, lorsqu'il releva le front, il y avait plus que de la pitié et de la tristesse, il y avait de l'étonnement, et presque de l'admiration, dans le regard ému, profond, qu'il attacha sur sa fille. Comment cette enfant, jusqu'alors si simple, si riieuse et si timide aussi, trouvait-elle en elle-même, dans ces circonstances atroces, autant de pénétration, d'énergie, de présence d'esprit et de résolution ? En la voyant si intelligente, si forte, si remarquablement douée, il était certes difficile d'admettre qu'elle eût pu accorder son affection et son estime à un criminel, à un monstre. L'affection profonde et le dévouement de Louise, étaient peut-être l'une des meilleures preuves de l'innocence de Louis.

Enfin le brave entrepreneur, après avoir fait les plus tendres et les plus sérieuses promesses à son enfant chérie, la quitta pour aller remplir sa mission auprès du sous-préfet.

Celui-ci était de même que la plupart des autres habitants de la ville, vivement agité par l'horreur et l'indignation que causait ce crime effroyable, et pénétré d'une douleur sincère à l'idée du destin terrible qui avait surpris, dans leur sécurité modeste et leur quiétude intime, ces bons et braves gens si estimés de tous. Aussi se rendit-il très volontiers, sans la moindre opposition, aux prières que lui adressait le père de Louise. Devant lui, il se préparait à faire sa visite au commissaire. De plus, il engagea M. Cauderan à revenir dans deux heures, afin d'être mis au courant de ce qu'il aurait appris.

Mais comme toute la ville était en émoi, pas mal de maisons presque désertes, des groupes nombreux et animés sur la grande place, dans les rues et surtout devant la demeure, maintenant si morne et si sombre, où dormaient dans leur paix éternelle, côte à côte sur leur lit sanglant, Mme Rose et Jérôme Fortier, le père de Louise préféra ne pas rentrer chez lui. Pendant ce temps, il circula çà et là, parmi la foule, cherchant à recueillir quelques indices, à reconstituer quelques faits, ou, tout au moins, à bien saisir l'impression générale, soit qu'elle acceptât complètement les données de la justice, soit qu'elle se prononça en faveur de l'accusé.

Mais rien de concluant ne sortit pour lui de cette espèce d'enquête. Sur la plupart des hypothèses d'importance capitale, les avis étaient partagés. Sur un seul point, tous les habitants de Vervieux, les plus passionnés comme les moins impressionnables, s'accordaient pour partager l'avis du commissaire. Evidemment le crime avait été commis, ou tout au moins conçu, par un individu parfaitement au courant de l'organisation, des habitudes, et de l'intérieur de la maison. De plus, l'on n'avait vu aucun étranger suspect, aucun rôdeur inconnu, apparaître aux alentours de Vervieux le jour ou la veille du crime. D'ailleurs comment Louis Habert pouvait-il expliquer sa présence sur le lieu même du double assassinat, à cette heure de la nuit, lui qui avait un intérêt capital, évident, à la mort des deux vieillards dont il recueillait l'héritage ?

M. Cauderan se sentait donc de plus en plus inquiet et triste, au moment où il entra de nouveau dans le salon du sous-préfet. Celui-ci, qui depuis un instant, l'attendait, avait de son côté le regard sombre, la mine sérieuse.

— Je n'ai pas besoin de revenir, dit-il tout d'abord à son voisin, sur les présomptions qui ont inspiré la conduite du commissaire. Il supposait d'abord, tout bonnement, comme il vous l'a dit, je crois, que M. Louis Habert pouvait avoir agi en homme trop pressé. Mais une lettre, qu'on a trouvée sur lui, est venue confirmer singulièrement ces soupçons du commissaire. . . . Cette pauvre Mme Rose, il y a dix jours à peine, écrivait à son neveu, en lui disant que M. Fortier, par suite de circonstances de nature très délicate, avait dû rompre pour toujours avec le jeune Dufranc, son filleul, qui avait quitté Vervieux. Elle lui annonçait que son mari était parfaitement décidé à le reconnaître, lui, Louis Habert, pour son fils adoptif et unique héritier, et l'invitait à venir les voir le plus tôt possible, pour remercier son cher Jérôme de ses paternelles intentions.

— Et c'est dans cette lettre de Mme Rose, interrompit le père de Louise, que M. le commissaire trouve un témoignage de nature à confirmer ses soupçons ? . . . Pour moi, si j'en avais eu, elle les détournerait plutôt, je vous l'assure. . . . Pourquoi ce jeune homme se serait-il décidé à commettre, avec des résultats douteux et un danger certain, un crime aussi épouvantable, quand il savait que, non seulement les valeurs transportables de M. et Mme Fortier, mais encore leur maison, leurs meubles, enfin leur fortune entière, devaient lui revenir, dans un temps plus ou moins long ?

o — Mais songe donc que, pour arriver à ce résultat, probablement désiré, il lui fallait attendre. Ces deux bonnes et braves gens, menant ici une vie des plus paisibles et régulières, et ayant, en somme, une assez belle santé pouvait encore aller loin. Et d'ici là,

le jeune homme avait à supporter un fardeau trop dur, à ronger un frein trop amer, à sentir enfin trop cruellement, et pour lui trop longtemps, les inconvénients d'être pauvre ? D'ailleurs ne pouvait-il pas se dire qu'une fois le crime commis et les deux vieillards morts, il devait infailliblement, s'il n'était pas découvert, être mis en possession de la totalité de leur fortune, puisqu'un testament récent de ce pauvre M. Jérôme le constituait son héritier ? Dans ce but, et pour détourner les soupçons, il aurait fait main basse sur l'argenterie, les bijoux, les objets précieux, les valeurs transportables, pour faire croire à l'existence d'un malfaiteur vulgaire. Et certes le plan n'eût pas manqué d'adresse, s'il eût réussi . . . Maintenant comprenez-moi bien, cher monsieur. Je n'affirme nullement que ce jeune homme soit coupable. Je vous communique seulement les hypothèses du commissaire, sa manière d'expliquer le crime qui nous étonne et nous impressionne si douloureusement aujourd'hui.

—Oui, je comprends . . . Il y a là-dedans, en effet, des choses admissibles, des suppositions qui peuvent certainement paraître vrai-semblables . . . Mais, malgré tout, vous le dirai-je ? . . . moi qui connais bien le jeune homme, j'ai une répugnance à admettre . . . Non, non, monsieur, je ne puis croire que M. Louis Habert, notre hôte, notre ami, n'ait été qu'un pareil monstre, un scélérat aussi infâme.

M. Cauderan, encore tout pâle et le front baigné de sueur, se dirigeait vers la porte en parlant ainsi. Il lui tardait d'aller rejoindre sa Louise, et cependant il craignait presque l'instant où il allait la retrouver, car il sentait qu'il n'avait rien de bon, rien de consolant à lui dire.

—Espérons que la justice sera suffisamment éclairée, que le jour se fera promptement, répondit M. Davaud, en reconduisant son visiteur. Moi, d'abord, je le souhaite vivement, pour l'honneur, et aussi pour la sécurité de notre ville. Et je comprends, monsieur, toute votre douleur. Il est certes bien cruel de perdre, d'une façon aussi horrible, de si proches voisins et de si bons amis.

Les deux hommes échangèrent un dernier salut, et se séparèrent sur ces mots. M. Cauderan pressa le pas, marchant les bras pendant et la tête baissée. Il ne se redressa et ne chercha à prendre une contenance moins affaissée, plus tranquille, que lorsqu'il se trouva vers l'extrémité de la rue, en vue de sa maison et de l'autre logis, tout récemment encore si calme, si douillet, si riant, si bien soigné, où les deux pauvres vieux amis reposaient maintenant sous leur grand drap blanc, côte à côte, en attendant les dernières constatations de la justice et l'éternelle paix du cercueil.

Cette autre maison-là, il ne voulut pas la regarder, marcha de côté, ferma à demi les yeux, afin de conserver, au moins en apparence, toute sa force d'esprit et sa fermeté, pour l'instant où il allait se trouver en présence de sa chérie.

Lorsqu'il leva la tête, il l'aperçut aussitôt, debout contre la fenêtre, le visage appuyé sur la vitre, droite et blanche comme un spectre, regardant, attendant, dans son angoisse amère et sa douleur muette. Et, quand elle le vit, à son tour, pas un souffle de soulagement et de paix ne vint soulever sa poitrine, pas un rayon de joie ne brilla dans ses yeux. Pour que ce pauvre père, si bon, si tendre, eût, malgré tous ses efforts, le front si soucieux, l'air si sombre, il fallait qu'il n'eût rien de favorable à lui apprendre, sûrement.

Cependant, comme elle voulait tout savoir, elle prit, pour aller à sa rencontre jusqu'au bas de l'escalier, une contenance ferme et tranquille, qu'elle garda—la pauvre petite héroïne—pendant toute la durée de son récit, devenant seulement par instants un peu plus pâle, plus oppressée, lorsque M. Cauderan, sans trop appuyer cependant, lui transmettait les observations de M. Davaud relatives aux suppositions du commissaire.

Quand il eut tout dit seulement, elle se redressa, serrant les mains, les yeux enflammés sous ses larmes, les lèvres tremblantes encore, mais ayant sur tous ses traits une expression ardente, presque sublime, de volonté, de confiance et d'infatigable dévouement.

—Cela ne fait rien . . . Malgré tout, nous le sauverons, dit-elle. Un seul homme peut se tromper. Mais douze hommes désintéressés, tranquilles et consciencieux, ne se tromperont pas . . . D'ailleurs tu vois bien, père : je n'ai pas, moi, un seul instant de désespoir, de doute et de soupçons . . . Et qu'est-ce que je suis ? Rien qu'une enfant ignorante, une pauvre petite fille . . . Mais je veux le sauver, tu comprends. Et j'y arriverai, j'en suis sûre . . . On a dit n'est-ce pas ? . . . et on a bien raison . . . que la volonté peut tout : aplanir les montagnes et soulever les mondes . . . Moi, je ne demande pas tant : les mondes ne me regardent point. Je ne demande qu'un rayon, de justice et de vérité, une toute petite étincelle, qui fasse jaillir la lumière, pénètre le cœur des juges, rende la liberté, la paix, et la joie, à l'innocent, et nous rende, à nous, notre Louis !

—Certainement, murmurait d'un ton confus, en la regardant parler, si triste et si courageuse, M. Cauderan embarrassé. Il est bien naturel..... oui, certes..... je comprends.... que nous portions un véritable.... un profond intérêt, à ce jeune homme.... qui a toujours été de nos amis, et qui s'est toujours.... à notre connaissance, du moins..... comporté en homme d'honneur..... Mais enfin pourquoi veux-tu, toi, ma chère enfant, prendre si résolument, et, il faut bien le dire, si passionnément, sa défense ?

—Pourquoi ? s'écria-t-elle, rougissant soudain sous ses larmes, renversant sa jolie tête en arrière et joignant étroitement les mains. — Parce que j'ai une erreur à réparer, un tort à me reprocher envers lui..... Parce que je ne lui ai pas toujours gardé les bons souvenirs, la grande estime, le respect vrai, l'attachement si sincère et si doux, qu'il méritait, que je lui avais promis.... Parce que, dans un moment, pauvre petite fille que j'étais ! je l'avais presque oublié.... en voyant l'autre....

Ici, elle se tut un moment, humiliée, honteuse, baissant le front, laissant tomber ses bras.

Soudain, après quelques instants de ce silence triste et lourd, dans lequel il y avait pour elle tant de regrets et d'amertume, elle tressaillit, releva vivement la tête, et écarta les mains en poussant un grand cri. Son père, qui la regardait tout surpris, presque effrayé, ne comprenait rien au changement qui venait de s'opérer en elle. Son teint était redevenu subitement plein de vie et de flamme ; ses lèvres, toutes rouges, s'entr'ouvraient. Ses yeux étincelants paraissaient regarder bien loin, et voir, bien au delà de ces ombres funèbres, scintiller tout à coup un beau ciel lumineux, comme le réveil d'une aurore.

—Oh ! père, balbutiait-elle, avec un ravissement soudain, une sorte de joie fiévreuse, vous ne devinez pas l'idée qui me vient.... Qui sait si je n'ai pas trouvé ?.... Vous n'avez donc pas remarqué ? Je viens de parler de l'autre..... L'autre, c'est le filleul de ce pauvre M. Jérôme, c'est Emile Dufranc, le voleur ! Car, vous ne le saviez peut-être pas, il avait volé son parrain !.... Oh ! ne pensez pas que je deviens folle, ne me regardez pas ainsi.... Elle m'avait tout raconté, ma pauvre chère Mme Rose.... Oui, ce malheureux Emile avait volé son parrain, et son parrain l'avait chassé.... Comprenez-vous maintenant la pensée qui m'est venue, l'espoir qui me relève ?.... Ce misérable, en se voyant découvert et puni, désirait pouvoir se venger.... Et, certes, la distance n'est pas grande, de l'homme qui vole à l'homme qui tue.... Oh ! père, ce doit être lui, j'en suis presque certaine ! Qu'on le retrouve, seulement ; qu'on se mette aussitôt sur ses traces.... et l'on verra bien, alors.... Et Louis sera sauvé !

Elle disait tout cela en riant, en pleurant à la fois, en jetant ses bras autour du cou de son père, et l'embrassant dans une sorte de délire ; puis, en lui prenant les mains pour se tenir bien en face de lui et le regarder fixement, comme si elle eût voulu faire passer en lui-même, par le seul pouvoir de ces yeux, la conviction naissante et l'espérance ardente dont elle était animée.

Quant à M. Cauderan, il se tenait là, immobile, indécis, profondément ému, se demandant si la pauvre petite Louise, à force de pleurer et de désespérer, n'avait pas le délire, ou bien s'il n'y avait pas un indice véritablement utile, une piste sérieuse, dans cette supposition nouvelle qu'elle venait d'éveiller.

Mais elle ne le laissa pas longtemps dans cette hésitation et cette inaction aussi.

—Ah ! c'est maintenant surtout, reprit-elle, qu'il faut ne pas perdre un moment, se hâter d'écrire à sa mère.... Moi qui ne suis rien qu'une pauvre et faible enfant, je n'aurais pas le droit d'aller dire tout cela à ses juges. Mais sa mère ! Oh ! elle peut tout faire, tout dire et tout tenter. Et comme Dieu la soutiendra, comme nous l'aiderons aussi—tu me le promets, n'est-ce pas ?—elle réussira, j'en suis sûre. Rien que cette certitude me donnerait le courage de tout lui annoncer.... Ainsi, père, si tu n'écris pas immédiatement à Mme Hébert, c'est moi qui m'en chargerai.... Mais, j'y pense, il vaut mieux lui envoyer d'abord un télégramme, en lui disant qu'on a besoin d'elle ici, pour une affaire malheureusement très triste.... Comme cela, elle se trouvera en quelque sorte préparée, et à son arrivée ici, son saisissement sera moins grand.

C'est bien pensé, ma chère enfant. Je vais aller télégraphier.... Toi, de ton côté, tu me promets, en m'attendant, de prendre courage et de tâcher de te tranquilliser de plus en plus. Tu vois, ma Louise chérie, que je ne te refuse rien. Et toi, pour ton vieux papa, bien complaisant, bien dévoué, tu feras bien aussi quelque chose.

—Tout ce que tu voudras, cher petit père. Dieu est mon appui et ma force, tu es ma joie et mon amour.

Et ici, M. Cauderan, qui se détournait déjà pour prendre le chemin du télégraphe, sentit les petits doigts tremblants de sa Louise le retenir un instant, dans une tendre et douce étreinte, et les lèvres chaudes de sa Louise s'appuyer sur sa main, en un ardent et long baiser.

CHAPITRE XIII

Trois jours plus tard, devant la principale église de Vervieux, ouvrant largement à la foule sa haute porte cintrée et ses voûtes tendues de noir, et laissant scintiller faiblement sur ce fond lugubre, la lueur pâle de ces cierges, défilait lentement le funèbre cortège, et venaient s'arrêter les deux corbillards, aux draperies noires frangées d'argent, qui menaient vers le cimetière, ensemble et côte à côte, comme ils l'avaient toujours rêvé, le brave Jérôme Fortier et la bonne Mme Rose.

Toute la ville, si douloureusement frappée et si sincèrement émue, assistait à leurs funérailles. Une même expression de regrets, de tristesse, et de respect aussi, se peignait sur tous les visages. Pas un regard qui ne fut assombri, pas un cœur qui ne fut oppressé, à l'idée de la fin atroce de ces deux honnêtes gens et tranquilles voisins, aimés et estimés de tous.

Il eût suffi, du reste, même au passant le moins impressionnable, à l'étranger le plus indifférent, d'arrêter un moment ses yeux sur le petit groupe qui suivait immédiatement les corbillards, pour éprouver une sensation profondément pénible. Là s'avavançait à pied, chancelant presque à chaque pas, défaillante et brisée, Mme Habert, dont la douleur immense était effrayante à voir. Ses cheveux, épais et soyeux encore, avaient complètement blanchi ; ses yeux, fixes, vitreux, immobilisés par l'angoisse, semblaient n'avoir plus de larmes. On eût dit que ses traits, livides et contractés étaient devenus de pierre, tant le désespoir, en les creusant dans ses déchirements horribles, les avait marqués de stupeur et de glacial rigidité.

D'abord les amis les plus intimes de Jérôme et de Rose Fortier avaient insisté pour que la malheureuse femme ne se joignit point au cortège. Un spectacle aussi navrant, ajouté à une si effrayante, une si intense douleur, pouvait faire craindre, à bon droit, pour sa santé, sa raison, sa vie. Mais, dès les premiers mots, bien délicatement amenés cependant, la mère de Louis avait tressailli au milieu de ses larmes. Puis elle s'était levée, livide, frémissante, des éclairs dans les yeux, irritée et superbe à voir.

—Que me dites-vous là ? A qui croyez-vous parler ? avait-elle répondu, d'une voix coupée par de grands souffles haletants. L'être qui souffre autant que moi, peut, sans trembler et sans faiblir, tout subir et tout affronter, Il n'y a plus de tortures qui l'effraient, de douleurs qui le tuent.

Puis elle se tourna vers la porte de la chambre voisine, d'où Jérôme et Rose Fortier allaient bientôt partir, endormis dans la paix du cercueil.

—Non, je ne vous abandonnerai pas, sanglota-t-elle. Je vous suivrai jusqu'à la fosse ; mon adieu sera le dernier qui viendra vous bénir, ô vous, mes pauvres chers amis vous qui avez fermé les yeux sans moi, qui êtes morts sans m'avoir embrassée ! D'ailleurs, continua-t-elle en se redressant palpitante, la pâleur de l'angoisse sur le front la fièvre dans les yeux, il faut que, jusqu'au dernier instant, je sois là, près de vous . . . non pas pour vous seulement mais pour mon Louis encore Ah ! si je n'y allais pas, savez-vous ce qu'on dirait ? " Elle n'a pas osé paraître, elle ne veut pas se montrer à cause du criminel, la malheureuse mère ! Elle a raison : il lui est impossible de suivre le convoi des victimes, dont son fils est l'assassin" Et c'est justement pour cela . . . parce que mon enfant bien aimé est innocent, parce que mon fils n'a pas frappé . . . que j'irai, que je les suivrai, le cœur saignant, l'âme navrée . . . jusqu'au bout, sans faiblir . . . quand je devrais ensuite mourir de douleur sur leur tombe.

Personne n'osa insister, en présence d'un élan maternel si tendre et d'une si énergique résolution. Et Mme Habert, soutenue par M. Cauderan et M. Rénibois l'adjoint, les deux meilleurs amis du pauvre vieux Jérôme, accompagna ses deux chers morts à l'église et au cimetière, d'où on la rapporta défaillante auprès de sa vaillante petite amie, Louise Cauderan.

Mais là ne devait pas se borner, dans ses effets bienfaisants, son intrépidité maternelle. Le lendemain de la funèbre cérémonie, le juge d'instruction, installé depuis quelques jours à Vervieux pour la conduite de cette sinistre affaire, fut averti par l'huissier de service que deux dames désiraient lui parler. Occupé sérieusement comme il était alors, et de plus en plus entraîné par le désir pressant de saisir les fils, d'éclairer les ombres de ce drame, il était fort peu disposé en ce moment à accueillir ses visiteuses, et allait répondre tout simplement qu'il ne pouvait les recevoir. Mais, en jetant un regard distrait, contrarié, sur une carte que lui remettait l'employé, il aperçut un nom qui lui donna à réfléchir.

—Mme la marquise de Chevannes ! La sœur du président de la cour, la tante de notre nouveau substitut Impossible de s'excuser Huissier, introduisez ces dames.

La marquise, par conséquent, ne tarda pas à paraître, précédant une autre dame en grand deuil, au teint pâle, aux traits creusés, qui paraissait pouvoir à peine se soutenir, et que Mme de Chevannes, dès son entrée dans le cabinet, fit aussitôt asseoir, s'occupant d'elle avec une prévenance affectueuse et une grâce discrète.

—Mon cher monsieur Frémaux, dit-elle au juge, dès qu'ils eurent échangé les premiers compliments, nous ne sommes pas des inconnus l'un pour l'autre, vous et moi. J'ai eu le plaisir de vous voir plusieurs fois à Lasso, chez mon frère, qui a pour vous beaucoup d'estime, et vous porte un réel intérêt . . . Je pense donc pouvoir sans indiscretion, vous présenter Madame, qui se trouve en mesure de vous donner, je crois, des renseignements utiles pour la conduite de cette terrible affaire que vous instruisez en ce moment.

M. Frémaux, déjà favorablement disposé par ces compliments délicats de la marquise s'inclina de son air le plus gracieux et attendit.

—Je dois vous dire d'abord que je connais Madame depuis assez longtemps, continua la marquise. Des revers de fortune ayant considérablement modifié sa position, toujours fort honorable, elle s'était vue réduite à chercher un emploi, et vit depuis dix ans chez moi, en qualité de dame de compagnie. Il m'a donc été possible, pendant ce long espace de temps, d'apprécier, dans toute leur valeur, ses rares qualités, et de plus sa probité parfaite, la haute honorabilité de toute sa famille . . . C'est pourquoi je n'ai pas hésité un seul instant, non seulement à lui montrer toute ma douloureuse sympathie, mais encore à lui prêter assistance, dans les terribles circonstances où elle se trouve en ce moment.

—Alors Madame est . . . commença le juge, levant la tête pour fixer son regard pénétrant sur la pauvre Mme Habert.

—Madame est la sœur et la belle sœur des malheureux époux Fortier, la mère du jeune homme accusé jusqu'ici de cet épouvantable crime, et tenu au secret pendant le cours de l'instruction.

—Ah ! alors, fit le magistrat, d'un air peu convaincu, en secouant la tête.

—Permettez, mon cher monsieur Frémaux. Si vous voulez nous prêter quelques minutes d'attention, vous verrez que Madame se présente aujourd'hui à vous, non pas seulement parce qu'elle est mère, et qu'elle veut vous émouvoir en faveur de son fils, mais surtout parce qu'elle a à vous faire connaître des faits qui peuvent singulièrement favoriser les recherches de la justice . . . Maintenant, voulez-vous bien m'autoriser à vous adresser une question à laquelle, je le sais, vous n'êtes pas tenu de répondre, si vous voulez garder strictement le secret professionnel, mais qui devant rester entre nous, ne vous paraîtra peut-être pas entièrement déplacée . . . Comment le jeune accusé explique-t-il sa présence à l'endroit même du crime, au moment où cet affreux massacre a été découvert ?

—A toute autre qu'à vous, madame la marquise, j'opposerais, comme vous le dites, le devoir professionnel, et me dispenserais de répondre. Mais je tiens trop à conserver les bienveillantes sympathies de M. le président pour ne pas saisir l'occasion de vous être agréable, surtout lorsqu'il n'y a, dans tout ceci, aucun inconvénient sérieux à redouter . . . Donc l'accusé prétend qu'il se hâta de venir à Vervieux, d'après l'invitation formelle que lui adressait une lettre de sa tante, lettre qui a été retrouvée dans son portefeuille, il est vrai. Il était venu, dit-il, par le train de nuit, et avait fait le reste de la route à pied, à travers la campagne. En arrivant devant la maison Fortier, il aurait sonné, frappé et appelé, sans pouvoir se faire entendre. Alors il aurait pris la résolution de pénétrer à l'intérieur en escaladant le mur du jardin, et il aurait vu, en approchant, une fenêtre

ouverte, une lumière dans la cuisine. . . . C'est alors qu'il serait entré et qu'il aurait rencontré, au premier étage, les corps ensanglantés de ses malheureux parents. Il aurait, ajoute-t-il, cherché à les ranimer, à les secourir. Puis, n'y parvenant pas, il se serait, pour appeler à l'aide, élancé dans la rue, où il a été rencontré par un voisin, M. Caude-
ran.

Mme Habert alors se leva, pâle et chancelante encore, mais ferme et résolue, ayant comme un rayon d'espoir et de joie douloureuse sur le front, dans les yeux.

— C'est bien là, en effet, ce que je supposais, dit-elle. Maintenant je vous remets, monsieur, cette lettre de mon fils, écrite la veille de son départ d'Angleterre, m'annonçant son arrivée prochaine chez mon beau-frère et ma sœur, à une heure probablement matinale ; et m'engageant d'une façon très pressante à venir le retrouver chez eux. . . . Vous voyez que, de tous points, cette lettre s'accorde parfaitement avec le récit que mon malheureux enfant a fait à la justice.

— Ceci est vrai, madame. Et je dois ajouter qu'un jeune ingénieur, M. Albert Grandval, dont votre fils a invoqué le témoignage, a déjà affirmé par lettre qu'il a fait la traversée avec lui, de Douvres à Calais, et que M. Habert lui a annoncé son intention de venir ici faire visite à son oncle et à sa tante. M. Grandval est prêt, ajoute-t-il, à répéter sa déposition devant le tribunal. . . . Mais il est évident que ce témoignage ne peut pas exercer une influence sérieuse sur la conduite de la cause.

C'est possible, monsieur. Seulement, permettez-moi de vous faire remarquer un détail très important, qui, jusqu'ici, a échappé, je crois, à l'attention de la justice. . . . Je suis à peu près certaine que, dans cette lettre dont je viens de vous parler, ma pauvre sœur, Mme Rose, expliquait à mon fils les motifs de la résolution soudaine de son mari Jérôme, qui, par un testament de toute récente date, venait de l'instituer son héritier. . . . M. Fortier avait un filleul, Emile Dufranc, auquel il se proposait d'abord de laisser la plus grosse part de sa fortune. Il avait, en conséquence, appelé près de lui ce jeune homme, qui, tous les habitants de la ville peuvent vous l'attester, a pendant plusieurs mois résidé ici, chez lui. . . . Mais celui-ci s'est pour jamais aliéné son affection et son estime, en commettant à son détriment un faux, pour une somme assez considérable. Mon pauvre beau-frère a alors chassé de chez lui ce misérable, qui a aussitôt disparu. . . . Ne pensez-vous pas que cet homme, déjà coupable d'un faux, d'un vol, aurait pu plus facilement — ne fût-ce que dans un esprit de vengeance et de haine — concevoir l'idée d'un double meurtre, que mon malheureux enfant, qui a toujours vécu en fils respectueux et persévérant, en un mot, en honnête homme, et auquel aucun de ceux qui le connaissent ou l'emploient, n'a jamais eu le moindre reproche à adresser.

A ces mots, prononcés avec tout l'entraînement pathétique qu'inspire la douleur, et l'éloquence émue que donne la tendresse, le juge d'instruction garda le silence un instant, attachant sur les traits creusés, sur les yeux brûlés de larmes de la pauvre Mme Habert un regard interrogateur, clairvoyant, qui semblait vouloir sonder les plus secrets replis de l'âme.

— Certes, madame, vous parlez bien, car vous écoutez votre cœur. Les avocats seraient bien petits, si on laissait parler les mères, répondit le magistrat, après avoir réfléchi un moment. Mais, en un cas malheureusement si grave, l'éloquence ne suffit pas. Ces faits que vous venez d'exposer ont leur importance, assurément. Seulement quelles preuves pourriez-vous fournir pour en attester l'évidence ?

— Ma pauvre sœur Rose avait raconté, dans ses plus grands détails le faux commis par M. Dufranc au préjudice de son mari, à une de ses amies, une jeune voisine, Mlle Caude-
ran, qui, dès que vous le désirez, viendra déposer devant vous. . . . C'est chez le banquier de mon pauvre beau-frère, qui habite à Paris, rue de la Victoire, que M. Dufranc avait présenté une traite ou le chiffre était surchargé, et le mot " dix " ajouté au commencement d'une ligne.

— Vous pourriez sans doute, madame, me dire le nom de ce banquier ?

— Non, monsieur. Quelle que fût l'intimité de mes relations avec ma sœur Rose, elle ne parlait presque jamais des affaires de son mari. Et je n'avais je vous l'atteste, aucun désir de m'en mêler. . . . Mais ce nom se retrouvera facilement, j'en suis certaine, dans les papiers de mon beau-frère, qui doivent être entre vos mains, dans les scellés.

C'est ce que je vais chercher, sans perdre un seul moment. . . . Ah ? encore une question ? . . . Mlle Caude-
ran ne se fait pas illusion sur les devoirs que ces renseignements, apportés en son nom, lui imposent ? . . . Elle est prête à répéter ces faits, à apporter sa déposition devant le tribunal ?

—Elle le fera quand vous voudrez, sans embarras et sans crainte, monsieur : “ Personne ne doit avoir peur de proclamer la vérité, me disait-elle encore, il y a une heure, au moment où j’allais partir. Dire la vérité, la faire connaître à tous, c’est aider l’innocence, et servir la justice.”

—Fort bien . . . Pour votre part, vous pouvez être convaincue qu’afin de suivre la véritable piste et découvrir le vrai coupable, je n’épargnerai ni temps, ni travail, ni efforts . . . C’est précisément ce dont je vais actuellement m’occuper. Ainsi, j’ai l’honneur de vous saluer, mesdames.

Les deux femmes, ainsi congédiées, se levèrent avec un salut. La marquise, qui marchait la première, allait entr’ouvrir la porte, lorsque Mme Habert, ne pouvant se contenir plus longtemps, se retourna tout à coup, joignant convulsivement les mains, et s’écriant, d’une voix étranglée par les larmes :

—Oh ! vous êtes compatissant et bon ! vous ne me renvoyez pas sans consolation, sans espoir, monsieur le juge Mais ne mettez-vous pas le comble à votre généreuse bonté ? N’aurez-vous pas pitié de mon désespoir de mère ? . . . Oh ! si vous me permettiez de revoir et d’embrasser mon fils ?

A ces paroles suppliantes, navrées, le magistrat ne répondit pas tout d’abord. Il se tint un instant immobile, paraissant réfléchir. Puis il reprit, d’un ton presque bienveillant, en secouant la tête.

—Non, tout bien considéré, je ne le ferai pas, madame. C’est avec regret, croyez-moi, que je vous refuse cette faveur. Mais, dans votre propre intérêt, dans celui de l’accusé, il vaut mieux que toutes communications vous soient, pour le moment, interdites. On verra mieux, si les dépositions coïncident, si les témoignages se confirment les uns les autres, qu’ils sont sincères et spontanés . . . Plus tard, je ne dis pas : ce sera une chose à voir. Mais, en ce moment, l’instruction est trop peu avancée.

Il était désormais inutile d’insister. La marquise emmena la pauvre mère que la douleur accablait, qui se sentait défaillir, maintenant qu’elle voyait, pour le moment du moins, sa mission finie. Elle ne parvint à reprendre un peu de calme et de force que lorsqu’elle se retrouva dans le salon de M. Cauderan, ranimée par les caresses, réconfortée par les mots tendres et consolants de sa vaillante petite amie.

—Père, tu vois bien, disait Louise qui, tantôt allait embrasser la pauvre femme, tantôt courait prendre la main de M. Cauderan et encourageait l’un, et souriait à l’autre, je ne m’illusionnais pas : c’est vraiment Dieu qui m’a inspirée, lorsque cette idée m’est venue à propos de ce misérable Dufranc Maintenant le juge va le faire rechercher. Et on le retrouvera, c’est sûr.

Et retournant au fauteuil où s’étendait Mme Habert, elle mit un long et doux baiser sur le front de la veuve.

—Ne désespérez plus, dit-elle. Tout finira bien, vous verrez. Nous nous aimons, nous nous soutenons l’une l’autre, et Dieu, le Grand Juge, est pour nous. On vous rendra votre fils, madame Moi, je ne crains plus rien, d’abord. J’irai parler pour lui.

CHAPITRE XIV

La malheureuse mère avait un peu trop présumé de ses forces, ainsi que ses amis s’y étaient, du reste, attendus. Dès le lendemain de sa visite au juge, la fièvre, qui ne la quittait plus, depuis l’instant où elle avait appris la foudroyante nouvelle, prit un caractère d’intensité de nature à inspirer les craintes les plus sérieuses.

Ce fut alors que Louise put, en vaillante enfant qu’elle était, prouver son dévouement et sa tendresse pour le pauvre accusé qui languissait et se torturait sans amis, sans secours, et pour cette mère si aimante, si éprouvée, dont l’affection avait toujours été pour lui un baume, un soutien, un trésor. L’une des meilleures chambres de la maison, bien tiède, bien ensoleillée, fut arrangée pour la malade, que sa petite amie ne voulut plus quitter. Eclairée de deux larges fenêtres ouvrant sur le jardin, rien n’y parvenait des rumeurs et des bruits de la rue. Et quand la pauvre femme, se trouvant pour quelques instants tranquille et reposée, demandait que, pour lui donner du jour, on entr’ouvrit les rideaux aux plis épais, ses regards s’arrêtaient, avec une sensation bienfaisante de bien-être et de calme, sur la cire toujours verte et les grands rameaux sombres de deux pins,

qui dressaient leurs troncs robustes et leurs branches puissantes au milieu des arbres du jardin, dépouillés par l'hiver.

La marquise de Chevannes, avant de rentrer dans son vieil hôtel de Lasson, était venue voir la pauvre femme, dont dix ans de vie commune et de paisible intimité avaient fait pour elle une amie.

— Chère bonne, je suis bien obligée de vous quitter, lui avait-elle dit au départ. Mais je vous laisse ici sans crainte, puisque vous êtes entre les mains d'une aussi vaillante petite amie.

Ici elle s'était interrompue un moment pour caresser, de sa belle main de marquise, la joue délicate, visiblement pâlie, de Mlle Cauderan, qui, penchée tout près d'elle, la remerciait de cette marque d'affection par un de ses plus doux regards qu'animait un sourire.

— Maintenant vous pouvez être certaine que je ne vous abandonne pas pour cela, bien au contraire. Dès mon arrivée à Lasson, je vais raconter moi-même toute cette épouvantable histoire à mon frère le président qui s'empressera, sur ma recommandation, de s'entendre personnellement avec le juge. De plus, je reviendrai vous voir dans quinze jours. Et je ne manquerai pas alors de passer chez M. Frémaux. . . . Donc, au revoir, espérez en Dieu, et ayez bon courage.

Mme Habert, trop faible pour répondre, remercia la noble femme par un affectueux sourire. Elle sentait, avec une profonde reconnaissance et une véritable joie, combien cette intervention toute spontanée de Madame de Chevannes pouvait être bienfaisante pour son malheureux fils.

Ainsi le juge d'instruction s'était empressé, comme il l'avait promis à la marquise, de rechercher, dans les titres et les papiers laissés par le pauvre Jérôme, l'adresse de son banquier. Dès qu'il l'eût retrouvée, il invita M. Roger Fellières à comparaître devant lui, afin de lui donner, sur cette triste affaire, tous les renseignements de nature à éclairer la justice.

De pareilles conventions rencontrent le plus souvent des gens récalcitrants, ou, tout au moins, retardataires. Aussi, M. Frémaux fut sensiblement étonné de l'empressement que mit le banquier à se rendre à son appel.

Il fut frappé en outre de l'air d'accablement, de la profonde et sincère tristesse qu'exprimaient les traits du financier, lorsqu'il se présenta à lui.

— Monsieur, commença ce dernier, vous voyez un homme consterné, presque foudroyé, de l'épouvantable nouvelle que vous venez de lui apprendre. . . . J'arrive de Constantinople, où j'avais été traiter d'importantes affaires, et pendant mon séjour là-bas, je n'avais fait que parcourir, très imparfaitement, tous mes journaux de Paris. Votre convocation seule m'a mis au courant de l'horrible drame qui me cause une douleur profonde. M. Jérôme Fortier était un de mes meilleurs et de mes plus anciens amis.

Ici, la voix de M. Fellières s'altéra soudain, Il se tut un moment, baissant la tête, et le juge attendit, respectant cette émotion sincère.

— Maintenant, monsieur, reprit-il, pourriez-vous me fournir quelques renseignements au sujet d'un faux dont, paraît-il, M. Jérôme Fortier, dans ces derniers temps, aurait été victime.

— Assurément, car c'est moi qui, par une lettre, lui avais donné l'éveil. Et il en avait été profondément consterné, douloureusement frappé, le pauvre brave homme !. . . Un honteux méfait de ce genre répugnait si fort à sa nature honnête, à sa rigoureuse probité. Et surtout. . . ce vol avait été commis par un jeune homme qu'il aimait, son fils d'adoption, son filleul.

— Mme Habert ne m'avait pas trompé. Voici que son témoignage se confirme, pensa le juge. Je vous prierai maintenant, monsieur, continua-t-il à voix haute, de me raconter exactement comment les choses se sont passées, en rappelant bien tous vos souvenirs, et sans omettre aucun détail.

— C'est ce que je vais faire, avec toute la fidélité et la précision possibles, monsieur. Et je souhaiterais vivement que ma déposition pût vous servir à quelque chose. Ce serait un vrai soulagement pour moi de pouvoir contribuer à faire découvrir le coupable, et à venger mon pauvre ami.

Et le banquier fit ici, en véritable homme d'affaires, le récit exact et consciencieux du fait en lui-même, tel qu'il avait eu lieu en son absence, et de la façon dont la vérité s'était découverte ensuite, à son retour à Paris. Lorsqu'il en vint à mentionner cette remarque qu'avait faite l'un de ses employés quittant la banque, au sujet d'un individu à la mine

suspecte, à la tournure débraillée, attendant dans la rue le jeune homme aux dix mille francs, le juge d'instruction eut un mouvement subit, et montra un redoublement d'intérêt qui n'échappa point à sa sagacité.

—Je devrai faire comparaître aussi votre caissier, et celui de vos employés qui a vu sur le trottoir le personnage en question, lui dit M. Frénaux, lorsqu'il eut terminé. D'après ce que vous m'avez dit, je vois maintenant que leur témoignage, encore plus que le vôtre, me sera nécessaire. Dans cette malheureuse affaire, nous suivons une double piste. Il me faudra donc, aussi exact que possible, le signalement des deux individus.

—Très bien, monsieur. Je suis prêt à vous seconder de toutes mes forces et par tous les moyens. Mes employés se présenteront à vous dès que vous le jugerez convenable. . . Maintenant, voulez-vous me permettre une question ? Avez-vous quelques preuves décisives, quelques renseignements certains, qui vous fassent promptement et sûrement découvrir le coupable.

—Rien que des suppositions, jusqu'à présent. Plusieurs points principaux ne sont pas éclairés. . . . Je crains que, dans cette triste affaire, il ne soit difficile d'arriver à une certitude, dit le magistrat, en se levant et répondant par un geste affable au salut d'adieu du banquier.

Dès que M. Fellière se fut retiré, le juge d'instruction s'empressa de faire appeler le commissaire.

—Nous allons avoir, lui dit-il, à suivre une nouvelle piste. Un mandat d'amener va être lancé contre un certain Emile Dufranc, qui a habité, dans cette ville, la maison des époux Fortier, comme filleul et fils adoptif du malheureux vieillard, et qui, trois semaines environ avant sa mort, a disparu sans laisser de trace. Veuillez faire rechercher, sans perdre un seul moment, toutes les personnes de la ville qui ont connu cet individu, qui pourraient nous donner son signalement d'abord, et puis, si faire se peut, quelques renseignements, quelques indices, relativement à la manière dont il a quitté la ville, et à l'endroit où il a pu se rendre, en sortant d'ici.

—Fort bien, monsieur. Je vais m'en occuper, puisque tel est votre désir. . . . Seulement me permettez-vous de vous faire une observation ? Quelle nécessité voyez-vous à suivre une nouvelle piste ? Toutes les circonstances les plus positives, les vraisemblances les plus rigoureuses, ne témoignent-elles pas de la culpabilité de l'accusé Louis Habert ?

—Il y a du vrai, certes, dans ce que vous dites. . . . Mais je ne vois pas cependant, dans les circonstances dont vous parlez, de preuves assez décisives pour fixer définitivement l'esprit de la justice, et entraîner par conséquent le verdict des jurés. . . . D'abord vous admettez bien, comme moi, l'impossibilité presque certaine, pour un seul individu, de commettre deux assassinats, dans deux pièces différentes, ainsi que l'a démontré l'enquête, de briser plusieurs serrures, de fouiller maints tiroirs, de choisir avec soin les titres et objets à sa convenance, de remplir des sacs ou des valises apportés à cet effet, de procéder ainsi, non seulement dans la chambre à coucher et le cabinet du premier étage, mais encore dans la salle à manger, au rez-de-chaussée, tout cela dans un espace de temps relativement restreint, et de se retrouver ensuite, dans le milieu de la rue, éperdu, hagard et ensanglanté, il est vrai, mais presque sans argent sur soi, les mains complètement vides, et ne portant avec soi que sa valise de voyageur. . . . Notez que je sais parfaitement ce que vous allez me répondre : " Ils devaient être deux agissant de concert."

—Oui, certes. Et, ce qui le prouve, c'est que l'on a trouvé deux verres dans la cuisine.

—Fort bien. . . . Et, toujours dans votre hypothèse, le complice inconnu serait parvenu à s'évader, emportant tous les objets volés : ce qui, pour un homme seul, prenant la fuite dans la nuit, me semble assez difficile. Mais avez-vous réfléchi à un détail qui me paraît assez important ? . . . L'examen médical a prouvé que les deux victimes avaient été frappées avec la même arme : un casse-tête. Comment se fait-il que ce casse-tête n'ait pu être retrouvé nulle part : ni à l'intérieur de la maison, ni dans le jardin, ni dans la fosse qui a été soigneusement vidée, ni entre les mains de l'accusé, qui avait une autre arme, au contraire : un revolver encore chargé qu'il portait avec lui, a-t-il expliqué, par une précaution bien naturelle, sachant qu'il aurait à faire plus d'une lieue dans la plaine, en quittant le train de nuit ?

—Il me semble très facile d'expliquer aussi ce fait. L'autre, celui qui s'est évadé, a emporté son arme. Probablement l'accusé, comme parent des deux victimes, éprouvait une certaine répugnance à les frapper. C'est son complice qui aura fait le coup, et qui aura bien soin de ne pas laisser derrière lui un indice de plus, en oubliant son casse-tête.

—Ceci est possible encore. Seulement, il faudra admettre, en raisonnant comme vous, que l'un des deux criminels s'était chargé de toute la besogne, tandis que l'autre, moins résolu ou moins adroit, se contentait de le guider. . . . Ce n'est pas ainsi que, d'ordinaire, de pareils scélérats se comportent en cas semblables. Cependant, je n'insiste pas sur ce point, très peu important. . . . Mais ce que je ne puis m'empêcher de prendre en considération, ce qui doit nécessairement entrer aussi en ligne de compte, c'est que les renseignements que je reçois de différents endroits, sur le compte de l'accusé, sont tous des plus favorables. Or, vous conviendrez bien que ces divers témoignages, entièrement spontanés, tous unanimes, s'accordent mal avec l'idée que l'on se fait d'un criminel.

—Assurément. . . . Cependant nul ne saurait prévoir à quels monstrueux attentats, à quels actes de folie, pourrais-je dire, un pressant besoin d'argent, ou un extrême désir d'arriver, peut entraîner un homme. L'on a déjà vu des cas semblables ; vous le savez comme moi, monsieur le juge. C'est comme un délire d'insensé qui s'éveille et saisit sa proie. Toutes les facultés morales sont suspendues, le jugement est anéanti, la conscience a cessé d'être. Il ne reste que l'ardeur sanguinaire, les appétits sauvages de la brute, du fauve : ournois et furieux, qui, dans l'ombre guette sa proie, s'élançe sur elle, et la tue.

—Tout ceci est possible, monsieur. . . . Aussi, vous le voyez, pour donner toutes les garanties désirables à l'action de la justice, nous n'abandonnons pas l'action commencée contre Louis Habert. . . . Seulement, je crois utile de ne pas négliger d'autres renseignements qui, récemment, me sont parvenus, et je cherche à éclaircir un point qui peut inspirer quelques doutes. C'est donc à ceci que je tends avec ce mandat d'amener.

—Mais, monsieur, ne vous semble-t-il pas assez. . . . délicat, pour ne pas employer un autre mot, de lancer ainsi sans façon un mandat d'amener contre un individu que rien, jusqu'à présent du moins, ne signale à l'action de la justice.

—Pardon. . . . C'est que vous ne savez pas, voyez-vous. . . . Prêtez-moi seulement cinq minutes d'attention, et vous allez comprendre.

Ici le magistrat fit au commissaire, à son tour, le récit exact du faux commis par Emile Dufranc, au préjudice de M. Jérôme. Puis il conclut en lui disant :

—Vous voyez que, dans tous les cas, nous avons nos raisons d'agir. Le pauvre M. Fortier, d'après ce que j'ai pu savoir, n'avait pu se décider à livrer ce misérable aux mains de la justice. Sans lui pardonner cependant, il s'était contenté de le chasser, ne voulant pas pour toujours le flétrir. . . . Qui sait s'il n'a pas eu grand tort ? si, en agissant ainsi, il n'a pas été lui-même au-devant de sa perte ? . . . Mais, quoi qu'il en soit, nous ne pouvons avoir, nous, représentants de la justice, ni la même indulgence, ni la même commiseration. Dans tous les cas, le mandat de la loi atteindra un coupable. . . . Mettons seulement, et le plus tôt possible, la main sur ce faussaire. Nous verrons comment, à l'égard de tout le reste, il parviendra à s'expliquer.

Cette fois, l'obstiné commissaire fut enfin convaincu, et s'empressa d'exécuter les ordres que lui avait donnés le juge.

Quelques jours s'étaient passés sans amener de nouveaux incidents, lorsqu'une amélioration sensible se produisit dans l'état de la pauvre malade. La fièvre, sans disparaître tout à fait, diminua considérablement ; une détente générale suivit ; seulement ces favorables symptômes étaient encore accompagnés d'un profond découragement et d'une faiblesse assez inquiétante.

—Ce qu'il faut maintenant, disait le docteur Gerbin, ce sont des reconstituants énergiques, rapides, des toniques sous toutes les formes : de l'air, du soleil, du quinquina, des jus de viande, et, à petites doses, du cognac, des vins généreux.

Mais la petite Louise souriait dans son coin, en entendant parler M. Gerbin. Elle savait que, pour rendre la force et la santé aux mères qui tremblent et qui pleurent, un seul rayon d'espoir et de consolation vaut mieux que tous les toniques de la Faculté et que tous les vins parfumés de Frontignan et de Grenache. Elle avait son projet à elle, et comptait avec raison sur la complaisance paternelle pour l'exécuter.

—Veux-tu me faire un grand plaisir, toi, le meilleur et le plus aimé des pères ? dit-elle un matin à M. Caudéran, tandis que sa chère malade sommeillait.

—Toujours, si c'est possible, ma Louissette. . . . Je voudrais bien te voir enfin contente, pauvre enfant qui as tant pleuré.

—Eh bien, voilà. . . . Tu comprends qu'il doit y avoir du nouveau chez le juge. Il avait, paraît-il, fort bien reçu la déposition de Mme Habert. Il a pu, pendant ce temps-là, faire chercher, et peut-être, qui sait ? trouver ce misérable. . . . Oh ! vois tu, je serais

si ravie, si heureuse, si tu pouvais nous rapporter quelque chose de consolant, de bon ! Et cela lui ferait tant de bien aussi, à cette pauvre femme ! . . . Père, veux-tu bien aller encore trouver le commissaire ? . . . Plus rien que cette fois, cette petite fois !

—Allons, j'irai, ma fillette, puisque la chose paraît te faire si grand plaisir . . . Mais quand sortirons-nous enfin, bon Dieu, de cette triste affaire ! soupirait le brave Cauderan, tandis qu'il prenait son chapeau et enfilait le corridor, pour se mettre en chemin vers le bureau du fonctionnaire.

—Il faut que vous sachiez, voisin, qu'à tout autre qu'à vous, je ne dirais sûrement rien de tout ceci, lui répliqua le commissaire un peu sèchement, dès qu'il eut formulé sa demande. Mais comme nous avons toujours eu ensemble d'excellentes relations et surtout comme votre fille a donné, paraît-il, des renseignements qui semblent fort intéresser M. le juge, voici ce que je puis vous dire sur tout ce qui s'est fait jusqu'à présent :

Selon les instructions de M. Frémaux, nous avons appris que bien peu. Il occupait à Paris, une chambre meublée dans un hôtel garni, rue de Lancry, près du boulevard ; il payait irrégulièrement et mal, il menait une vie assez décousue, oisive, la plupart du temps, ayant été congédié successivement par plusieurs administrations ou patrons d'ordres divers, chez lesquels il avait eu des places. De plus, on l'a vu plusieurs fois en compagnie d'un grand gaillard, encore plus débraillé que lui, qui avait l'air, m'a dit la gérante de l'établissement, d'un drôle de la pire espèce.

Mais, depuis la fin du mois de mai dernier, époque de son installation ici chez son parent Fortier, il a quitté l'hôtel, et n'y a plus reparu. De ce côté donc, nul moyen, nul indice qui puisse nous mettre sur sa trace. La gérante se souvient seulement de l'avoir entendu plusieurs fois nommer son espèce d'ami : "Théophile." Le signalement, un peu vague, qu'elle a pu me donner de cet individu, se rapporte d'ailleurs assez bien à celui que nous a fourni l'employé de la banque Roger Fellières . . . Mais tout ceci ne me paraît pas de nature à fournir, en somme à l'instruction, des résultats bien précieux. Les greffiers, s'ils ont fait le coup, ont eu du temps pour détailler. Nul ne sait quel chemin ils ont pris : les trains vont vite, la France est grande . . . Et que dis-je ? la France ? . . . Avec du temps et de l'argent devant soi, on a l'Europe, on a le monde. Quand on a mérité la guillotine, vous comprenez, voisin, on ne s'amuse pas à regarder derrière soi : on lève le pied lestement, on plie bagage, on joue des jambes . . . Et, après cela, démentez-vous, police, juges, commissaires ! . . . Comme je le disais tout à l'heure, le monde est grand . . . Allez chercher !

—Mais alors, que fera-t-on ? . . . Quel parti allez-vous prendre ?

—Selon moi, il ne résulte qu'une chose claire de tout ceci ; c'est que l'affaire ne pourra pas passer aux prochaines assises. M. Frémaux déclarera tout simplement que l'enquête n'est pas terminée, que la cause, assez obscure, exige un supplément d'instruction. Et, pendant ce temps, nous irons, nous viendrons, nous suivrons, nous creuserons, nous fouillerons encore . . . Reste à savoir seulement à quoi nous pourrions arriver.

—Mais songez donc ! . . . Que deviendra, pendant tout ce temps, le malheureux accusé ?

—Il attendra, pardieu ! Il fera comme tous les autres . . . Et s'il trouve le temps long c'est qu'il n'aura pas la moindre idée, vraiment, de ses plus simples intérêts. Aimerais-il mieux qu'on le fit passer en cour d'assises, sans plus de formalités, dans quinze jours d'ici quand nous ne savons rien de certain sur le compte de l'autre individu, et qu'il n'y a encore que lui sur le chemin de la guillotine ? Il doit, au contraire, s'estimer heureux de voir que le juge d'instruction a si promptement adopté, embrassé si chaleureusement, cette nouvelle façon d'envisager l'affaire . . . Si je m'étais, moi, trouvé à sa place, je n'aurais probablement pas admis les mêmes hypothèses, et suivi le même plan . . . Mais tout s'est trouvé changé depuis que l'on a entendu les dépositions de ces dames. Il a toujours montré un peu trop d'égards pour le beau sexe, ce digne M. Frémaux. Après tout, l'on n'a pas tous les jours l'avantage de donner audience à une marquise.

Ce fut sur cette réflexion d'un homme connaissant à fond les faiblesses de ses supérieurs et les petites vanités de province, que la conversation se termina. M. Cauderan salua le commissaire et reprit, la tête assez basse, le chemin de sa maison.

Car M. Cauderan, très bon et très brave homme au fond, mais aimant avant tout son bien être et sa tranquillité, se lassait promptement des ennuis qui ne finissaient pas, et avait en horreur les situations douteuses et les circonstances difficiles. Il ne voyait pas bien, en somme, ce que l'on pourrait gagner à ces délais indéfinis, remettant le dénoue-

ment de cet épouvantable drame à une époque indéterminée. Que ferait-on, que deviendrait-il chez lui, pendant ce temps ? Mme Habert se rétablirait-elle bientôt, et pourrait-elle reprendre sa place auprès de la marquise, à Lasson ? Louise se consolera-t-elle ? . . . Tout cela était bien problématique, et, avant tout, bien affligeant . . . Oh ! oui, bien triste, en vérité ! Faut-il, mon Dieu ! faut-il que, lorsqu'on a toujours mené une vie honnête et tranquille, en paix avec sa conscience, et d'accord avec ses voisins, on ait, — quoi qu'on puisse dire ou faire, afin de les éviter — d'aussi vilains moments à passer dans ce pauvre monde ?

Tout à coup M. Cauderan fut surpris, et comme réveillé au milieu de sa pénible rêverie, par le son d'une voix connue qui s'élevait à son côté, tandis qu'une main se posait sur son épaule.

— Vous sortez de là, voisin ? lui disait, avec son intérêt visible, M. Davaud, le sous-préfet, en lui indiquant du doigt la maison du commissaire. Avez-vous appris quelque chose de nouveau, d'important ? Je ne saurais vous dire combien je souhaite, ainsi que tous mes administrés, je crois, et peut-être encore plus, de voir enfin s'éclaircir cette sinistre affaire.

Le père de Louise raconta naturellement, toujours de son air un peu triste, tout ce que le fonctionnaire lui avait dit. Et il put voir alors le sous-préfet secouer la tête à son tour, avec un impressionnée mécontente et soucieuse, ce qui l'étonna pas trop, car il trouvait assez juste, sans bien s'en rendre compte, que tout le monde fût ennuyé, contrarié comme lui.

— Ainsi l'affaire est retardée . . . Elle ne viendra pas aux assises du mois prochain . . . C'est bien dommage, en vérité . . . Oh ! oui voisin, c'est grand dommage !

— Ah ! je le crois bien allez . . . Et je vous remercie, monsieur, de l'intérêt que vous nous témoignez . . . Vous comprenez, n'est-ce pas, combien tout cela est pour nous, insupportable, désolant ! combien je désire ardemment que cette triste affaire finisse !

— Assurément, voisin : je me mets bien à votre place . . . Et puis, voyez-vous, c'est, en somme, un drame si émouvant, un si effrayant mystère ? Pour moi, je me promettais bien d'assister à ces intéressants débats . . . Et Mme Davaud, surtout ! Oh ! elle s'en faisait une véritable fête ! . . . Et voici que nous ne pourrions plus, puisque le procès est retardé.

— Comment ? vous quittez le pays ? demanda M. Cauderan, un peu désappointé, en relevant la tête, pour attacher sur son interlocuteur un regard d'étonnement.

— Oui, pour deux ou trois mois, au moins. C'est à cause de Mme Davaud. Les brumes de cette hiver l'ont rendue bien souffrante. Le médecin ordonne un séjour prolongé sous le beau ciel du Midi, beaucoup d'air pur et de soleil pour ma chère malade . . . La santé, c'est le premier des biens n'est-ce pas, mon cher administré ? Et avec ces affreux temps de pluie, de bise et de brouillard, il n'y a pas un moment à perdre.

— Et où pensez-vous aller ? demanda M. Cauderan.

— Oh ! nous n'en savons rien. Il n'y a rien de décidé, encore . . . Seulement nous allons prendre d'ici à quelques jours, selon toute apparence, le train de Paris Lyon-Méditerranée. Et nous verrons ensuite, chemin faisant. Vous comprenez, nous considérerons avant tout les conditions sanitaires et les agréments de la localité, ainsi que le genre de société qui s'y réunit d'ordinaire. Vous comprenez . . . Mme Davaud est d'une excellente famille ; elle a reçu une éducation brillante . . . Aussi elle ne peut voir que des gens fort bien . . . tout à fait bien.

— Naturellement, murmura le pauvre entrepreneur. Ainsi, c'est au revoir, que je vous dis, monsieur le sous-préfet.

— Non, non . . . J'irai prendre congé ; soyez-en certain. Vous pouvez le dire à ces dames . . . Ah ! j'oubliais que Mme la marquise de Chevannes est déjà retournée à Lasson.

Ici M. Davaud souleva son chapeau, au moment de s'éloigner et, après une poignée de mains, les deux hommes se séparèrent.

CHAPITRE XV

Dans cette chambre d'hôtel, pas très grande, mais gaie, propre et gentiment meublée, révélant la présence d'une femme par son aspect souriant et ses gracieux détails, les derniers rayons du jour, glissant, avec de reflets très doux, sur les hauts sommets des Vosges, venaient mourir sur le tapis à grandes fleurs, de nuances presque effacées, et sur une table à écrire dressée au-devant de la fenêtre, à quelques pas d'une cheminée de marbre rouge, où pétillaient encore les tissons gris de cendre d'un feu à demi éteint.

La jeune femme assise là, toute seule, devant son encrier et ses feuilles de papier bristol, tournant les yeux vers la fenêtre et le dos au foyer, laissait courir sa main vivement, légèrement, en femme heureuse qui écrit à une personne aimée. Et, lorsqu'elle venait parfois à s'interrompre, elle arrêtaient un instant ses regards, avec une expression d'admiration naïve et de réel contentement, en personne avide de sensations et joyeuse de vivre, sur le riant et majestueux horizon de rochers, de vallons, de forêts, de montagnes, qui, par delà les toits des Thermes, les châlets agrestes et les maisons de la ville, se déroulait devant ses yeux.

— Mon cher Henri, écrivait-elle, il ne manque ici à ma satisfaction pleine et entière qu'une chose, une seule chose, mais de première importance, il est vrai : condition essentielle de joie et de bonheur pour une personne heureuse et aimée : c'est que tu t'y trouves avec moi. C'est que tu puisses, avec moi, contempler les sommets bleuâtres, respirer l'air pur des montagnes, oublier le train-train des bureaux et les petits échos monotones de la sous-préfecture, en te perdant avec moi sous les ombrages, au fond des vallées verdissantes, en écoutant jaser les ruisseaux.

— Fais donc, je t'en supplie, comme ton célèbre confrère, le sous-préfet d'Alphonse Daudet, le plus heureux et aussi le plus aimable des sous-préfets, je crois. A la première occasion, laisse là papiers, cartons, commis, administrés ; ferme la caisse et prends le train. Viens vivre au grand soleil et sourire au ciel bleu, voir la jeune verdure se draper aux rameaux, écouter chanter les fauvettes. . . . Repose-toi, réjouis-toi dans ce petit coin embaumé ; sois heureux, jouis-en, restes-y. . . . Surtout que tu n'as pas, en ce moment, pour gâter le paysage et assombrir le tableau, de discours à prononcer aux comices agricoles.

— D'ailleurs tu sais bien comme moi—tout à fait entre nous, n'est-ce pas ! mon chéri—que cette vieille petite de Vervieux n'est pas des plus divertissantes. . . . Là, franchement, nous n'avons pas du tout à nous louer, toi et moi, de la soi-disant libéralité de M. le premier-ministre. N'aurait-il pas pu te donner mieux : quelque chose de plus vivant, de plus remuant, de plus brillant, de plus moderne ? . . . Notre chétive sous-préfecture a des airs assoupis, antiques et grognons qui vous glacent. Au lieu de la nommer Vervieux, que ne la nomme-t-on Vieux-Jeu ? Cela sera parfait.

— A présent surtout que l'émotion passionnée, la vive et soudaine fièvre de terreur et d'attendrissement causée par l'épouvantable assassinat de M. et Mme Fortier sont à peu près calmées, que peut-on faire à Vervieux ? Là, je te le demande : à quoi peut-on s'intéresser ? Ici, comme j'ai devancé la saison, il ne se trouve pas encore beaucoup de monde, en vérité. Mais qu'il me semble bon néanmoins, qu'il m'est agréable et doux de respirer l'air printanier qui, passant sur les sapins des Vosges, m'arrive tout embaumé !

— Il faut, d'ailleurs, que je te parle d'une petite aventure qui m'est arrivée, et par suite d'une très agréable connaissance que j'ai faite, sur laquelle je ne comptais pas du tout, je t'assure, en venant m'installer ici. Certes, dans la mi-retraite où je vis, elle me sera bien précieuse, en m'aidant à passer mes journées d'une façon plus gaie et mieux remplie, jusqu'à l'instant, vivement désiré, où je pourrai enfin attendre mon cher mari et sous-préfet.

— Ma tante Angèle était partie depuis deux jours, et m'avait laissée seule ici, lorsque, impatient de profiter de ce beau soleil de mai qui dore d'un éclat si doux les flancs lointains des montagnes, et les ruisseaux d'argent courant parmi les masses de verdure, je résolus de faire—accompagnée seulement de ma femme de chambre—une excursion un peu lointaine à travers quelque gorge ou quelque forêt des environs. Et pour le lendemain je commandai des ânes.

— Voilà, certes, te diras tu, des compagnons qui, en tous cas, sont peu compromis-

tants et peu divertissants aussi, bien qu'ils soient des plus commodes. Et il faut que ma chère Fanny soit, en ce moment, bien éprise de la beauté des horizons et du charme des paysages pour pouvoir s'en contenter.

« Mais apprends, mon petit mari, que ta chère Fanny n'a pas sa pareille, en voyage, pour se mettre au niveau de la situation. Or l'âne, tel qu'il est, dans toute sa simplicité d'allures et son humilité joue un des premiers rôles à Plombières, car il est l'âme des parties de plaisir. Sa contenance tranquille, son pas ferme et assuré, sa patience et sa douceur inaltérable, en font une créature d'une essence privilégiée, dans ce pays où tout plaisir est une promenade, toute promenade une ascension, toute ascension une occasion de cris de joie, d'exclamations bruyantes on naïves, de très agréables surprises et de sincères admirations.

« Quoi qu'il en soit, Georgette et moi, nous étions parties un matin—Il y a une dizaine de jours—par un beau soleil de mai montant sur un ciel radieux. Nous allions rejoindre la route de Remiremont, en suivant la promenade des Dames.

« Bastien, le conducteur, tantôt me montrait cela, tantôt m'expliquait ceci. A la conversation, engagée entre lui et moi, Georgette, de temps à autre, mêlait ses observations. Je lui permets cette familiarité lorsque nous sommes en voyage. Tu sais d'ailleurs, mon cher Henri, que cette fille a un ton tout à fait convenable et des manières presque distinguées. S'il en était autrement, du reste, je ne la garderais pas près de moi. me servant de chaperon et de compagnie pendant ton absence, mon ami.

« Depuis combien d'heures errais-je ainsi, et combien de tours et de détours, de vives échappées et de zigs-zags folâtres avais-je fait sous les feuillées et dans les roches, malgré les résistances passagères de mon pauvre ânon Tiquet, et les avertissements répétés de son conducteur Bastien ?... Impossible de le dire ; peut-être je courrais encore, si, tout à coup, au-dessus des sommets, ne s'étaient assemblés de gros nuages plombés, noirâtres, et si, derrière la montagne, un lointain roulement de tonnerre n'avait fait gronder les échos.

« Alors je m'arrêtai court, regardant autour de moi, ne voyant nul abri, pensant à notre éloignement, à ma toilette un peu légère, et au mal que je me ferais en m'exposant à recevoir une averse numéro un... Et s'il en résultait une rechute de cette terrible bronchite, pendant laquelle mon cher Henri m'a soignée avec tant de patience et de dévouement !

« Assitôt je me rapprochai de Bastien, avec une mine assez piteuse, comme un enfant bien convaincu qu'il a mérité d'être grondé.

« Madame, me dit le brave homme, d'après ce que je vois, et l'endroit où nous sommes il n'y a qu'une seule chose à faire... Tandis que vous couriez devant et que nous marchions derrière, nous nous sommes beaucoup écartés de la route de Remiremont, et nous sommes presque arrivés à celle de Luxeul. A un peu plus d'une demi-lieue, à droite, il y a bien un gros village qu'on nomme Laitre... Mais n'y pensons même pas ; car, d'ici à dix minutes, la pluie commencera à tomber. Dépêchons-nous malgré cela ; car je connais dans ces environs, une maison, toute seule, entre la rivière et les bois, où l'on nous recevra, sans doute... Une jolie petite propriété, ma foi ! qui est resté assez longtemps déserte. Le propriétaire, qui est fort riche, ne vient presque jamais ici. Et les baigneurs voulant prendre les eaux, la trouvaient trop éloignée... Maintenant elle est louée, et à des Parisiens, jeunes, bien gais et bien gentils : deux messieurs et une dame. Je les connais un peu, parce qu'ils m'ont déjà loué mes ânes. Même que la jeune dame aime beaucoup monter Tiquet que vous avez là, sauf vot'respect... Aussi je suis sûr que, si nous pouvons arriver aux Fraînettes, avant que la pluie vienne à tomber, nous n'en recevrons pas une goutte, pas un grêlon. Car Mme Isabelle et M. Emmanuel ouvriront bien la porte de leur cuisine aux gens, et celle de leur hangar aux bêtes.

« Moi, comme tu le penses bien, tandis que le brave homme bavardait ainsi, je regardais avec frayeur, les grands arbres de la côte qui pliaient sous le vent, les nuages lourds et cuivrés qui s'avançaient toujours... Et j'excitais mon Tiquet du geste, de la voix de la houssine.

« Peine inutile, efforts désespérés !... Depuis cinq minutes nous avions lancés nos pauvres bêtes en un galop véritable, et nous n'apercevions pas, dans ce ravissant fouillis de rochers et de verdure, la moindre trace de la maison dont Bastien venait de nous parler. Et les branches ployées gémissaient sous le vent de l'orage, et les nuages roulés s'amas-saient, se heurtaient, crevaient enfin... Le pluie tombait en nappes, en ruisseaux, en

fontaines, mêlée de grêlons, froids et lourds, qui sifflaient en s'entrechoquant. Et nous étions baignés, transpercés, inondés ; une buée glaciale m'enveloppait, tout mon corps raidi était secoué par de longs et douloureux frissons.

“ Un instant, ayant perdu de vue Bastien avec son âne, je m'étais élancée vers un bosquet de chênes croissant tout au bord de la route. Là, me disais-je, je trouverai bien un abri, au moins pour quelques moments. J'avais fait signe à Georgette, qui accourait pour me rejoindre, et déjà toutes deux, à moitié rassurées, nous commençons à nous regarder en souriant. Tout à coup un fracas épouvantable éclate au-dessus de nos têtes, une comotion foudroyante ébranle le sol sous nos pieds. . . . Et, tout auprès de nous, de longs zig-zags de feu, à l'éclat phosphorent, jaillissent du gros nuage noir et viennent s'abattre sur l'un de ces beaux chênes, qui s'embrase. . . . Ah ! mon cher Henri, je ne saurais te dire comment, quelques secondes après, je me retrouvai, sans couleur, sans force et sans voix, pétrifiée sous la pluie, au milieu de la route. Seule ainsi, dans l'orage aveuglée par la foudre, j'avais perdu l'espoir, et je croyais mourir.

“ Mais soudain, ô bonheur ! la voix de notre anier s'éleva dans la distance.

“—Madame, criait-il, où êtes-vous, madame ? Prenez bon courage, me voici ! . . . J'ai couru, comme je vous le disais, tout droit à l'enclos des Fraînettes. . . . Et voici M. Théodore qui vient avec moi vous chercher.

“ Et bientôt ce brave Bastien apparaissait, en effet, accompagné d'un monsieur habillé très à la mode, et portant, comme lui, des châles, des parapluies. Il s'enpressa de m'offrir son bras, tandis que notre conducteur se chargeait de Georgette. Les ânes habitués sans doutes à de pareils trempées, se contentaient de secouer les oreilles en trottant derrière nous.

“ Il ne nous fallut pas longtemps pour arriver devant la grille de cette jolie petite propriété. Là nous était réservé un accueil tout à fait charmant. La jeune femme, Mme Isabelle, ainsi que la nomme Bastien, pressent ses deux servantes, avait fait allumer un grand feu, préparer des jupons, des chaussures, etc. . . . Pense si ces gracieuses attentions ont été reçues avec une reconnaissance bien sentie, qui n'a pas tardé à devenir une vive et sincère amitié !

“ C'est que cette jeune femme—une vraie parisienne de Paris—est d'une bonne humeur d'une vivacité, d'une gaieté tout à fait attrayantes. De même que son frère, Théodore de Failles, elle est bien un peu sans façons. Mais cela s'explique si bien chez des Parisiens enchantés de parler enfin leur langue et de rencontrer une des leurs, en cette solitude, un peu morne, de la campagne. D'ailleurs un brin de réalisme est si bien porté, maintenant !

“ Mme Isabelle de Combetour, qui vient de se marier à Paris, il y a deux mois, habite avec son frère cette jolie retraite demi-sauvage, en l'absence de son mari—M. Emmanuel, dont me parlait Bastien—qui est allé, pour ses affaires, passer quelque temps en Allemagne.

“ Comme dans les épanchements et les amabilités réciproques qui ont naturellement suivi son gracieux accueil, je lui avais fait promettre de venir déjeuner avec moi à l'hôtel, j'ai eu déjà deux ou trois fois le plaisir de sa visite, que je me suis empressée de lui rendre, tu comprends. D'abord, comme je te l'ai dit, sa personne me plaît, ses manières, sa conversation me semblent des plus divertissantes. . . . Et puis, c'est un vrai bijou, un amour, que ce gentil logis des Fraînettes !

“ Figure-toi une maison rustique, à charpentes de bois brun, dessinant des angles et des étoiles sur les murs de pierre grise cassée et de briques rouges-octogones, un toit en auvent, des balcons et un perron de bois sculpté, comme aux chalets suisses. Les chamblées et capitonnées d'en sergé, pas très cher peut-être, mais le plus frais, le plus riant, le plus fleuri qui soit au monde ; peu de tableaux et pas de livres, mais un piano—Mme Isabelle chante—quelques belles pièces d'argenterie, avec des émaux de Limoges et des faïences de Rouen.

“ Mais c'est le jardin surtout, qui est frais et aérien comme un rêve, riant et parfumé comme un vrai paradis. Ce joli coin de verdure a même aussi, pour varier ses charmes, son aspect mystérieux, son côté saisissant. C'est—à l'endroit où il atteint l'extrême bord de la montagne—un ravin très profond, abrupte, qui s'ouvre tout à coup dans l'herbe et les mousses veloutées, comme une grande coupure menant tout droit à un abîme. Au fond de ce grand sillon noir, souvent brumeux, d'où de froides buées s'élèvent, on entend bien loin, sous les pieds, gronder, bouillonner, un torrent. En cet endroit, natu-

rellement, le charmant enclos des Fraînettes n'a pour le protéger, ni haie vive, ni muraille. La profondeur de cette longue brèche verticale, qui serpente au milieu des roches, suffit à le protéger. M. Théodore de Failles, qui se plaît volontiers à faire ressortir les diverses beautés de son jardin, m'a bien assuré, cependant, qu'il existe un passage où cet abîme est franchissable. Mais tu comprends que je n'ai eu ni la curiosité de le voir, ni le désir de l'essayer.

« Maintenant, mon cher Henri, il est certes temps, plus que temps, que je finisse enfin cette interminable épître. Tiens, pour m'ôter et l'envie, et l'occasion de la recommencer, il n'est qu'un moyen, un bon, un vrai, que je t'indiquais au commencement. Plante là tes administrés, prends le train, et arrive. Tu feras connaissance avec les verts sentiers du Moulin-Joli et les hauteurs boisées du val d'Ajol, avec le joli jardin des Fraînettes et les élèves de Bastien l'ânier, avec M. de Failles et Mme Isabelle. Sans compter, grand méchant, que tu auras encore la joie de retrouver ta petite femme par-dessus le marché.

« Si pourtant le procès de ce malheureux Louis Habert venait à commencer, d'ici à quelques jours, à Lassin, fais-le moi savoir aussitôt. Oh ! n'y manque pas, je t'en prie. Tu sais combien je m'intéresse à cette dramatique affaire, et comme je désire voir, en pleine cour d'assises, la physionomie—intéressante malgré tout—et la contenance de l'accusé. »

Ici Mme Fanny Davaud, ayant ajouté à sa lettre quelques mots de tendresse encore, devant réjouir son cher Henri, mit les feuillets dans l'enveloppe, alluma sa bougie et, prenant un joli bâton de cire rose, se disposait à cacheter, lorsque sa femme de chambre entra, lui présentant sur un plateau une autre petite enveloppe de papier satiné bien tendre.

—De cette chère Mme de Combetour, dit la jeune sous-préfète, après avoir ouvert et lu. Elle me supplie, les jours étant si beaux de lui donner demain ma journée toute entière. Nous ferons ensemble une promenade aux scieries de Faymont, à la Feuillée-Dorothee. Et si par hasard, ajoute-t-elle, le temps venait à se gâter, elle me chanterait—elle qui dit si bien !—Les couplets de Judic dans la *Périchole*, et la ronde de Thérèse. aux dernières soirées de l'Alcazar... Elle ajoute que je pourrais peut-être trouver quelque intérêt encore à examiner avec elle une petite collection de curiosités, vases antiques, armos, etc., qui appartiennent à son mari et à son frère, et que M. Théodore vient justement de mettre en ordre ces jours-ci... Bah ! les curiosités, les antiquités, ne me tentent guère. Mais pour la promenade, le petit brin de causette et, les chansonnettes un peu... cocasses, eh bien ! j'en suis... Attendez un peu, Georgette, je vais répondre. Vous porterez ces deux lettres à la poste en même temps.

Là-dessus, la plume fine au manche d'émail, au bec d'or, courent encore une fois sur le papier. Et quelques instants plus tard, la lettre adressée à M. H. Davaud, sous-préfet de Vervieux, et le billet destiné à Mme Isabelle de Combetour, prenaient fraternellement le chemin du bureau, déposés côte à côte dans la poche de Georgette.

CHAPITRE XVI

—Chère Madame Iza, je vous annonce une nouvelle, une grande nouvelle, et, pour moi, une joyeuse nouvelle, s'écriait, quelques jours plus tard, Mme Fanny Davaud, descendant de son âne, à sa nouvelle amie qui accourait, pour la recevoir, à la porte de son jardin. Mon mari s'est enfin décidé à venir me retrouver ici. Il abandonne son train-train de bureaux ; il se prive, pour quinze jours, de ces cancans de sous-préfecture... Et ce n'est pas tout : il amène avec lui une aimable petite voisine, une amie... N'est-ce pas une chance, dites ? Commes nous allons nous amuser !

—Oh ! vrai ! j'en suis contente. Nous nous divertirons tous ensemble, je l'espère bien. C'est si bon, le plaisir, quand on est à notre âge ! soupira, avec un regard souriant et d'un ton allangui, la belle Mme Iza, qui tendait machinalement la main à son amie, tout en relevant, de l'autre, ses grosses tresses brunes... Maintenant, madame, disons-le, là, entre nous, vous avez toutes sortes de raisons d'être heureuse. On peut dire que c'est une veine d'avoir un mari sous-préfet ! Voilà qui met au-dessus des cancans, des histoires, et qui vous donne tout de suite une bonne position. Quand on est employé et payé par le gouvernement, on est considéré, respecté ; enfin, on est du monde... Et pourrais-je vous demander où elle se trouve, cette sous-préfecture ? Est-ce qu'elle est bien loin d'ici ?

—Oh ! ne m'en parlez pas, ma chère amie !... Ce n'est qu'une vieille petite ville grognon, un affreux petit trou, qui ne vaut vraiment pas la peine d'être nommé... Certes, j'aurais espéré mieux de la haute bienveillance du ministre, auquel mon mari était chaudement recommandé par M. de Boisbaudier, son parrain... Enfin, cet hiver, je reverrai M. de Boisbaudier, à Paris, J'insisterai près de lui si gracieusement, si gentiment, qu'il ne pourra pas manquer de m'introduire chez le ministre... Et alors, chère amie, qui sait si, l'été prochain, je ne pourrai pas vous recevoir dans une nouvelle résidence : à Fontainebleau, à Compiègne, ou tout au moins, à Pontoise ou à Senlis ?

C'était ainsi que la petite Mme Davaud babillait, minaudoit, en agitant coquettement son joli éventail de satin et de plumes, et en trottinant, au bras de son amie, sous les arbres du jardin. Puis, arrivée dans le salon, elle détacha, avec un petit soupir d'aise et de contentement, sa longue mantille de dentelle, et dit à Mme Iza, en se laissant aller sur une causeuse :

—Est-ce que, par hasard, ma chère, vous aimeriez aussi que votre mari fût sous-préfet ?

—N... non, ... pas précisément... C'est-à-dire... Je n'affirmerais pas, balbutia Mme de Combetour, dont une rougeur profonde envahit soudain les joues, sur lesquelles s'étendit ensuite une complète pâleur. Seulement, je voudrais... qu'il ne voyageât pas tant... vous comprenez ?... qu'il eût... un but déterminé, une occupation fixe. Il est vrai que, maintenant, lorsqu'il aura terminé quelques placements de fonds en Belgique... ou en Allemagne, ... Il se propose d'acheter une propriété... Par malheur, il ne veut pas, ni mon frère non plus, l'avoir dans les environs de Paris, ni dans le Nord de la France. Je pense que ce sera plutôt... plutôt dans le midi, que nous irons nous installer.

—Oh ! chère amie, je le regrette... Oui, je dois vous le dire, je le regrette sincèrement... Pour moi, le climat du midi ne me convient pas, mais pas du tout. Ainsi j'ai passé, pour ma santé, une partie de cet hiver à Cannes. Eh bien, la bronchite dont je souffrais n'a pas cédé, tout au contraire. Une bonne partie de mes journées s'est tristement passée dans ma chambre, dans la langueur et dans la fièvre, toussotant, bâillant, grelottant... Et pourtant il y avait, rien qu'à deux pas de moi, les salons de jeu du Casino, les concerts, les bals, les courses !... Aussi voyez vous, ma chère petite Isabelle, il faudra que nous tâchions, à nous deux, de persuader votre mari. A propos, quand donc viendra-t-il ? Dire que je ne l'ai pas encore vu !... Il doit être distingué, aimable, en un mot tout à fait bien, si l'on en juge d'après sa chère petite femme.

—Oh ! j'espère... que... que vous le trouverez assez bien, en effet. Je l'attends dans quelques jours ; seulement il ne fera ici qu'une apparition très courte : une petite halte, en arrivant de Bruxelles, avant de partir pour Baden.

—Cela ne fait rien : il ne faudra pas manquer de me prévenir aussitôt, ma toute belle. Nous le saisissons au passage, afin de lui faire faire connaissance avec mon mari... Oh ! à propos de mon mari, tout à l'heure ne vous disais-je pas que j'attends avec lui une de mes amies, qu'il amène ?

—Mais oui... Et j'en suis ravie, pour ma part.

—Oh ! c'est toute une histoire, un véritable drame, figurez-vous !... Cette jeune personne, une enfant très naïve, très simple, assez gentille, et pas mal élevée, quoiqu'elle ne soit, après tout, que la fille d'un entrepreneur, a éprouvé tout récemment un chagrin épouvantable... Un jeune homme qu'elle aimait, qu'elle comptait épouser, s'est trouvé soudainement, sans que personne s'y attendit, entraîné dans un véritable abîme, jeté dans la situation la plus... ah !... la plus effroyable, certes, ... la plus monstrueuse !... Si je ne vous raconte pas le tout plus en détail, ce n'est pas que je le désire vivement, allez, ma bonne amie ! Je suis d'ailleurs bien convaincue qu'un récit aussi dramatique ne marquerait certes pas de vous intéresser. Mais mon mari, avant mon départ, m'a instamment recommandé de ne parler de cette affaire nulle part, et à personne. Comme motif de cette interdiction, il m'a fait valoir des raisons de la plus haute gravité... Cela fait que je suis obligée de l'attendre, voyez-vous, pour obtenir qu'il lève sa défense. Lorsqu'il vous connaîtra, chère belle, il me permettra bien, j'en suis sûr, de tout vous raconter... Mais je vous parlais, n'est-ce pas ? de la jeune fille, et de son malheureux fiancé... Où en étai-je donc ?

—Vous veniez de me dire qu'elle est fille d'un entrepreneur, et, malgré cela assez gentille, répliqua Mme Iza, faisant tourner, autour de son poignet rond et blanc, le serpent d'or de son bracelet.

—Ah ! oui, j'y suis . . . Par suite de ce grand désespoir, de ces cruels émotions, la pauvre enfant est tombée assez dangereusement malade. Maintenant la voici en convalescence . mais son médecin, dans le but de la rétablir tout à fait, lui ordonne un changement d'air, et, autant que possible, un séjour prolongé dans un pays de montagnes . . . Alors son père, qui sait que je suis encore pour quelque temps à Plombières, est venu trouver mon mari, et l'a supplié de vouloir bien m'amener la pauvre enfant. Il espère que je consentirai, en bonne voisine et secourable amie, à prendre sa Louise sous ma garde. Car elle n'a plus de mère, et il ne saurait autrement à qui la confier . . . Quant à moi, je n'ai pas encore répondu. Mais je crois que je ferai bien d'accepter, n'est-ce pas ? Un jeune et gentil visage fait toujours, quand on s'amuse, plaisir à regarder. Plus on est de fous, plus on rit . . . Ah ! j'oubliais ! la malheureuse enfant est accablée d'une si épouvantable peine !

—Oh ! b. h ! elle oubliera bien vite toute sa déveine et ses contrariétés, en faisant, avec les amies, de bonnes petites parties. Et nous autres, en attendant, nous n'avons pas du tout besoin de nous mettre du noir dans l'esprit, n'est-ce pas ? . . . Tout à l'heure, tenez, comme je ne vous voyais pas venir, je m'étais mise au piano. J'étais en train de déchiffrer le deuxième acte des *Petits Mousquetaires*. J'ai mis la main sur un duo qui est, là, vraiment, tout à fait gentil, tout ce qu'il y a de plus bécarre . . . c'est le cas de le dire ! Si le cœur vous en dit, ma chère, je pense que nous pourrions bien l'essayer.

—Très volontiers, répliqua la joyeuse étourdie, quittant vivement la causeuse pour s'élançer vers le piano. Mais j'y pense . . . Comment donc se fait-il que je ne voie pas, aujourd'hui, votre frère, M. Théodore ?

—Oh ! il a déjeuné de bonne heure pour s'en aller, m'a-t-il dit, faire une longue promenade du côté de Remiremont. Je crois même qu'il ne dînera pas ici, et qu'il ira tout droit faire une ou deux parties aux Thermes. Hier, à cause de la pluie, il n'était pas sorti de toute la journée, et il avait passé son temps à ranger, à étiqueter là-haut, dans le cabinet vitré qui est à côté de sa chambre, tous ses bibelots, qui sont assez coquets, ma foi ! et que, jusqu'à présent, vous n'avez pas eu la curiosité de regarder.

—Eh ! oui, c'est vrai ! . . . Ne remarquez-vous pas, chère amie, comme je suis peu curieuse ? C'est qu'aussi quand on a tant de charmants endroits à visiter . . . Mais soyez tranquille, allez : je vous promets un connaisseur. Attendez seulement que M. Davaud soit ici ! Vous le verrez passer alors des heures . . . que dis-je ? des journées . . . à contempler, examiner, comparer, admirer, tous les objets d'or et de prix, égyptiens, celtes, grecs et romains, qui forment le petit musée de M. Théodore . . . Seulement, en parlant antiquités, n'oublions pas notre duc. Voilà ce que je préfère, moi. Certes je respecte fort les savants, mais vivent les gaités modernes !

—Ah ! comme je suis de votre avis ! répondit la belle Mme Izz, en se retournant, pour approuver sa folâtre amie d'un sourire qui fit largement briller ses dents blanches entre ses lèvres vermeilles. Maintenant, attention : je joue les trois mesures d'entrée. Après ça, nous attaquons ensemble . . . Sol, mi, sol, do, fa, do . . .

Ce fut au retour d'une de ces longues et joyeuses visites que Mme Dabaud reçut un télégramme de son mari, lui annonçant son arrivée pour le lendemain, au train de deux heures. Il arrivait en compagnie de Mlle Cauderan, et priait sa femme de faire préparer, pour l'y loger, une chambre tout près de la sienne.

Sur quoi la gracieuse étourdie s'occupa de tout arranger, avec un véritable empressement, et de la meilleure humeur du monde. De même elle était tout sourires, toute grâce et toute gaité lorsque, le lendemain, après avoir promptement déjeuné, et passé une grande heure à faire la plus charmante toilette, elle se mit en route pour la gare, où elle allait enfin embrasser son Henri.

La saison était maintenant sur le point de commencer ; les attrait réunis d'une contrée charmante et d'un mois de mai délicieux attireraient définitivement la foule à cette jolie station thermale. Trois grands trains de voyageurs étaient annoncés pour ce moment de la journée : l'un arrivant de Paris, l'autre de Bâle et Belfort, par Vasoul, et le troisième du Nord, par Commercy et Epinal. Aussi la foule se pressait aux abords du débarcadère. Sur la place, alignés en file, se tenaient les omnibus des différents hôtels, les chars à bancs, voitures de maîtres. Les troupes d'ânes, parés de leurs harnais les plus brillants, de leurs selle les mieux garnies, trottaient, se groupaient, venaient prendre leur rang, au milieu des crochets des commissionnaires et des bâtons ferrés des guides. De plus, la plupart des baigneurs, des touristes parcourant les montagnes des environs,

des élégants et des oisifs de la petite ville, s'en étaient venus là, sans trop savoir pourquoi, mais un peu au hasard, pour faire comme les autres, et pour jouir du coup d'œil, — pas des plus fréquents, à coup sûr — mais plein de mouvement, d'animation et de diversité, qu'offrait la tranquille petite cité, lorsque l'on s'approchait de la gare.

Mme Davaud, qui s'attendait bien à cette soudaine affluence et aussi à cette confusion, avait eu la précaution de se faire accompagner par Georgette qui devait d'abord l'aider à se glisser à travers la foule, et porter ensuite le plaid de voyage de Louise et le sac de nuit de M. le sous-préfet. Aussi la jeune femme, d'une main se cramponnant à son bras, de l'autre ramenant à elle les plis de sa jolie robe flottante, arriva sans trop de peine à l'endroit où elle devait s'arrêter et attendre. Voulant se présenter fraîche et pimpante aux regards de son cher mari, elle avait concentré toute son attention sur sa gracieuse toilette et sur ce passage au milieu de la foule, si difficile à se frayer, oubliant même, dans sa préoccupation, de regarder à droite, à gauche, pour tâcher d'apercevoir le nouveau costume, moire et satin, de Mme Behrend, la femme du banquier, ou les superbes dormeuses, en saphirs et brillants, de la marquise d'Eguilar.

Enfin le train du Nord, de loin s'annonçant bruyamment par ses sifflets retentissant en échos prolongés, arriva le premier en gare. La foule se porta en avant par un mouvement subit, et, presque aussitôt, les voyageurs commencèrent par se montrer, chargés de leurs manteaux, de leurs sacs, de leurs parapluies. Sur quoi Georgette, beaucoup plus grande que sa maîtresse, et voyant mieux, par conséquent, ne tarda pas à s'écrier :

— Oh ! regardez par là . . . Voici M. le sous-préfet, madame.

La chevelure châtain clair légèrement ondulée, et la moustache blonde relevée élégamment, de M. Henri Davaud, se distinguaient en effet, dans les groupes des arrivants, à côté d'une pâle et douce figure de jeune fille.

— Mon cher Henri ! s'écria l'aimable petite femme qui, cette fois, oubliant sa toilette s'élança joyeuse, en avant.

— Ma gentille Fanny ! répondit le voyageur, tout heureux et flatté de cet accueil si tendre.

Là-dessus, bras jetés au cou, serremments de mains, embrassades, sourires ravissants et mots bien doux, rien ne manqua à cette joie de l'arrivée, de la rencontre, si sincère et si franche chez de bons et véritables amis.

Louise, qui avait laissé aller le bras de son compagnon, se tenait, pendant ce temps, un peu à l'écart, en silence, cherchant à ne point être aperçue, à se faire oublier, si possible, pour ne pas troubler ses obligeants voisins au milieu de leurs effusions.

Soudain Mme Davaud se retourna, et se hâta de tendre la main à la jeune fille.

— Mon Dieu, ma pauvre enfant, comme vous êtes changée ! . . . On voit bien que vous avez longtemps et cruellement souffert ! s'écria-t-elle, avec sa précipitation ordinaire, levant les yeux vers ce jeune visage, déjà creusé, et légèrement flétri par l'angoisse et par la douleur.

— Ma peine est bien dure, en effet . . . un peu au-dessus de mes forces, peut-être, murmura mademoiselle Canderan, baissant tristement les yeux, tandis qu'une rougeur fugitive montait à ses joues pâlies. Pourtant j'espère encore . . . Malgré toutes les amertumes et les fatalités de ce monde, il y a, je le sens bien, des malheurs qui ne peuvent arriver, des désastres inadmissibles. Celui qui nous accable, en ce moment, est certainement de ceux-là. La vérité, la justice et le temps finiront bien par triompher, j'espère . . . Mais laissez-moi d'abord vous remercier, madame, de la part de mon père surtout, pour la gracieuse permission que vous voulez bien me donner de passer ici quelque temps en votre compagnie, pour l'aimable protection que vous m'accordez, et qui me permettra de vivre au milieu de ces belles montagnes et de respirer cet air pur, de façon à pouvoir consoler et rassurer du moins ce cher père.

— Mais, chère mademoiselle Louise, n'êtes-vous pas contente, — pour votre compte, entendons-nous bien, — de faire ce joli voyage et un agréable séjour ici, dans cette gentille ville d'eaux, entourée d'une société élégante et choisie, et des plus charmants paysages que vous puissiez rêver ?

La jeune fille ne répondit d'abord que par un mouvement de tête, accompagné d'un regard plein de tristesse.

— Si je n'avais consulté, dit-elle enfin, que mes dispositions et mes préférences, j'aurais mieux aimé ne pas quitter Vervieux, quoique . . . quoiqu'il n'y soit pas plus . . . On l'a emmené pour le procès, à Lasson, où siège la cour d'assises. C'est là que Mme Habert et

la marquise de Chevannes sont allées le retrouver... Mais mon père était si inquiet en me voyant souffrante ! Pour le satisfaire, j'ai dû céder, partir, venir ici. J'espère que mes forces reviendront vite, et que je ne serai pas longtemps à.....

— En attendant, pauvre petite amie, venez vous reposer à l'hôtel. J'ai retenu une voiture... Georgette, faites-la avancer. Là-bas mon mari nous appelle, il s'est fait remettre les bagages... Et puis le train d'Allemagne arrive, il entre dans la gare... Oh ! comme nous allons être bousculées, si nous ne parvenons à vous sauver à temps !

Louise prit alors le bras de Mme Davaud, pour rejoindre le sous-préfet à l'autre extrémité de la salle d'attente. Mais, dans la foule toujours grossissante, un courant nouveau se formait en ce moment. Le train venant de la frontière, s'arrêtant sous la toiture vitrée de la gare, laissait aller ses voyageurs, ses colis, ses bagages. Et, circulant un à un entre les barrières du contrôle, les nouveaux arrivants se montraient à leur tour.

— Hâtons-nous un peu, mes chères dames, disait M. Davaud, vivement et joyeusement. Il ne manque rien, je pense ?..... Non, dites-vous. Eh bien, où est notre voiture ? Car il me tarde de voir.....

Ici la pression d'une main enfiévrée, brûlante, se posant brusquement sur la sienne, lui coupa soudain la parole. Très surpris, il se retourna. C'était Louise, la pauvre Louise, qui le saisissait ainsi.

Toute pâle et frémissante, les lèvres blanches et les yeux grands ouverts, elle tenait ses regards fixés vers l'autre bout de la salle, et ne les détachait point, et semblait y concentrer toute sa surprise et sa stupeur, toute son émotion, son espoir et sa vie, tandis qu'elle murmurait, d'une voix basse, entrecoupée, tremblante, comme si elle eût craint que quelque étranger l'entendit.

— Oh ! c'est lui !... Regardez... Oh ! s'il était ici !... Et dire que nulle part, on n'a pu le trouver !

— Qui, lui ?... De qui parlez-vous, ma pauvre chère enfant ?

— Emile Dufranc !... Là, derrière ce grillage... A l'instant il causait avec une dame en rose. Oh ! monsieur Davaud, allons-y, courons-y, je vous prie... Mais, d'abord, il faudrait.....

Mais ici sa force l'abandonna. Un nuage passa sur ses larges prunelles bleues, sa tête se pencha, et ses jambes fléchirent.

— Elle se trouve mal ! s'écria Mme Fanny... Vite, par ici, cocher !

— Oh ! la malheureuse enfant ! disait M. Davaud. Elle a l'esprit si plein de cette sinistre histoire, qu'elle s'imagine voir partout ceux qui peuvent y avoir participé. C'est une véritable obsession. Comment en sortira-t-elle ?... Franchement, si, d'ici à quelques jours, elle ne prend pas le dessus, il faudra avertir Cauderan.

— En attendant, vite, à l'hôtel ! ordonna Mme Fanny qui, en dépit de ses habitudes frivoles et de sa légèreté, était, en sa qualité de femme, bien plus facilement émue dans les circonstances attendrissantes, et beaucoup plus pratique dans les cas embarrassants.

L'on arriva bientôt, en effet, et la jeune fille, encore sans force et sans voix, fut aussitôt transportée dans sa chambre.

Son désespoir, lorsqu'elle revint à elle, fut effrayant à voir, tant il était profond.

— Oh ! malheureuse que je suis !... Là était pour nous l'espoir, le rayon, le salut ! Et je n'ai rien su atteindre, j'ai tout laissé partir, parce qu'un seul moment j'ai manqué de force ! sanglotait-elle. Ne devais-je pas, au contraire, rassembler en moi tout ce qu'un pauvre cœur peut avoir de volonté et d'énergie, posséder, pour un instant, une puissance égale à ma douleur ? Et vous, qui vous montrez si bons, oh ! pourquoi n'avez-vous pas compris qu'en ce moment-là il y avait bien autre chose à faire ? Ce n'était pas de moi... une enfant !... qu'il fallait s'occuper, voyez-vous... Mais il fallait aller à lui l'appeler par son nom, le terrifier, le saisir... Il fallait le traîner devant ses juges, le criminel, le misérable ! le livrer à l'arrêt qui l'attend, et au mépris de tous qui l'a déjà ilétri.

En vain Mme Davaud, de plus en plus émue et vivement intéressée à cette scène attendrissante, dramatique épisode d'un roman vrai, en vain le sous-préfet, de plus en plus inquiet, et tout prêt à expédier au voisin Cauderan une dépêche des plus pressantes, firent-ils tous leurs efforts pour apaiser la pauvre petite malade en lui représentant que quelque ressemblance fortuite devait l'avoir trompée ; que, selon toute apparence, Emile Dufranc, se sachant poursuivi, au moins pour le faux qu'il avait commis, se garderait bien de venir se montrer au grand jour, dans une ville de bruit, de plaisirs et de fêtes, le

choc avait été trop violent, l'impression trop douloureuse et trop profonde. D'énergiques calmants, prescrits par le docteur que Georgette était allée chercher en grande hâte, purent seuls mettre fin à cette agitation excessive. Et la jeune fille, à bout de forces, finit par s'endormir.

Alors M. et Mme Davaud, tourmentés et n'en pouvant plus, se retirèrent promptement, pour souper et pour tenir conseil, dans leur jolie chambre, au frais et riant horizon de rochers, de vallons, de forêts, de montagnes.

—Tu sais, Fanny..... Moi, dès demain matin, j'appelle ici Cauderan, si la fièvre continue..... disait le sous-préfet, attachant sa serviette. Une jeune fille malade, qui peut finir par le typhus, ou bien qui peut devenir folle?... Je ne veux pas encourir une pareille responsabilité..... Je te le disais tout à l'heure, et je le dirai toujours : toutes ces scènes épouvantables, ces terribles émotions, ont été trop fortes pour elle. Comme résultat final du drame, sa raison peut y rester..... Maintenant elle voit partout des faussaires, des fugitifs, des assassins, enfin d'affreux coupables!..... Cauderan n'avait qu'une chose à faire : c'était, dès le lendemain de l'assassinat, de prendre ses billets à la gare et d'amener sa fille, à Nice, à Dax, à Peau, enfin je ne sais où, n'importe. Tout ce qu'il fallait, c'était de la transporter au moins à quatre cents kilomètres de Ver-vieux.

—Allons, mou bon Henri, rassure-toi, et ne sois pas si prompt à t'enflammer, répondit Fanny, découpant un poulet dont l'aile bien croustillante et bien dorée allait être offerte au mari chéri. Sois bien convaincu d'abord que tu t'exagères la situation morale de la pauvre enfant, dont l'état présent n'est pas grave. Le docteur vient de nous dire..... enfin, tu l'as bien entendu!..... qu'il ne voyait là qu'une fièvre passagère, une légère excitation causée, en grande partie, par la fatigue du voyage..... Et puis nous verrons demain matin. Alors, si Louise ne va pas mieux, il sera bien temps de s'alarmer.. Le potage était bon, n'est-ce pas?... Et voilà un poulet qui paraît excellent.

—Oui, très bon, tout à fait bien, ma chère amie.... Pourvu que nous puissions avoir l'esprit en paix!.... Moi qui me réjouissais tant de passer quelques jours tranquilles!

—Commence par te tranquilliser pour le moment, ami. Je sais que Louise ne manque de rien, puisque Georgette est près d'elle. Plus tard, j'irai prendre sa place pour un petit moment.... Tout ce que je regrette, c'est de ne pas pouvoir te présenter dès aujourd'hui à cette chère Isabelle. La soirée est si délicieuse! Ce petit tour de promenade eût été ravissant! Nous aurions passé par le bois, nous aurions pris des ânes.... Et nous serions revenus par un beau clair de lune, le long des sentiers fleuris.... Mais c'est là un plaisir que, pour aujourd'hui du moins, nous devons nous refuser. Car si cette pauvre enfant allait plus mal, Georgette pourrait ne pas suffire.... Enfin, rassure toi, mon chéri; elle sera mieux demain, j'espère. Et alors, je te le promets, je ne perdrai pas une minute. Tu viendras avec moi visiter la jolie demeure et faire la connaissance de M. de Failles et de Mme de Combetour.

CHAPITRE XVII

Les prévisions consolantes de Mme Davaud se trouvèrent, heureusement, de tous points justifiées. Louise, comprenant qu'elle devait, avant tout, épargner tout embarras à ses obligeants amis, avait fait de grands efforts, le premier saisissement passé, pour se montrer, sinon contente et gaie, au moins tranquille. Le docteur avait prescrit une potion calmante, qui fit merveille. La jeune fille passa une assez bonne nuit. Le matin, elle s'éveilla sans agitation, sans fièvre, rien qu'avec une pâleur douce et un reste de faiblesse, qu'un ou deux jours de repos au soleil, à l'air pur, dans le jardin de l'hôtel, pourraient aisément dissiper.

Ce qui fit que Mme Fanny, après avoir passé auprès d'elle un bon moment à son réveil, entra toute joyeuse dans la chambre où son cher Henri, ayant dormi longtemps, en voyageur très fatigué, venait d'enfiler ses pantoufles et commençait sa barbe.

—Comment? pas plus avancé?... Mais dépêche toi donc, mon ami. Ah! nous allons faire, à nous deux, une charmante promenade! Un beau soleil, un peu de brise, pas de poussière sur les routes.... On dirait que c'est fait pour nous.

—Mais la petite? Comment va t-elle?... Tu sais que j'ai bien envie d'écrire à Cauderan.

—Ah, bah ! En voilà une idée ! . . . Ne te tourmente donc pas, pauvre cher. Cette enfant est tout à fait bien. Je suis sûre que demain il n'y paraîtra plus. Pour aujourd'hui, comme il serait peut être imprudent de la fatiguer, nous la laisserons bien tranquille à l'hôtel avec Georgette. Demain, ce sera une grande partie, tout à fait au complet. Nous emporterons le déjeuner, nous nous perdrons dans la forêt. J'ai déjà commandé des ânes . . . Mais aujourd'hui tu m'appartiens, tu sais, Henri : à moi toute seule. Aussi tu vas te faire bien beau pour m'accompagner aux Fraînettes. Il me tarde te présenter à Mme de Combetour. Je lui ai tant parlé de toi ! Tu verras comme elle est charmante ! . . . Sais tu que c'est un hasard, une bonne aubaine, vraiment, d'avoir fait, dès mon arrivée, d'aussi gentilles connaissances ? On n'a pas toujours la chance de si bien rencontrer.

La petite Mme Davaud riait et babillait ainsi en allant et venant par la chambre, en pressant son cher Henri, lui passant sa serviette, lui prenant son savon, lui attachant son épingle, pour le faire aller plus vite.

Ce fut avec la même hâte, la même gaité folle, que l'on expédia le déjeuner. Puis Fanny courut chercher son chapeau et son ombrelle, apporta le porte-cigares et la canne de son mari. Une demi-heure plus tard, la voiture qu'ils avaient prise en face de l'Hôtel les laissait à trois quarts d'heure environ des fraînettes, en un endroit charmant où la route, faisant coude, s'enfonçait sous les grands chênes, se perdait sous la verdure, s'égayait des chansons des merles et du babil des sources, s'embaumait des fraîche senteurs des forêts, des prairies et des roses sauvages étoilant les buissons. Ils n'avaient pas marché depuis dix minutes, lorsque Fanny, dont les yeux éveillés étaient toujours fixés sur le chemin, bien loin devant elle, saisit le bras du sous-préfet, et s'écria joyeusement :

—Les voilà ! Ce sont eux, j'en suis sûre. M. de Failles, en veston gris, avec Mme Isabelle ! . . . Oui : elle a son ombrelle rose ! Ils sont encore loin, mais n'importe ! je les reconnais bien. Ils viennent audevant de nous.

Dans la perspective lointaine, égayée par le soleil qui scintillait dans la verdure, deux promeneurs se montraient, en effet, s'avancant d'un pas vif et lesté. Et M. le sous-préfet, assez satisfait en pensant qu'il allait ainsi, dès son arrivée, faire bonne et joyeuse connaissance avec quelque grande famille de province, ou bien même, qui sait ! quelques Parisiens très comme il faut, habitants du noble faubourg, redressait le nœud de sa cravate, effilait sa moustache, détirait légèrement son gilet, et remettait un peu de côté son petit chapeau de feutre.

Mais sa gentille Fanny n'avait pas un regard pour tous ces manèges-là. Elle agitait son ombrelle en l'air, faisait de loin des signes, de la tête et des bras, approchait de ses lèvres, pour se faire un porte-voix, ses deux petites mains bien gantées, et criait de toute sa force, luttant avec la brise qui passait sur les monts :

—Ah ! nous voici enfin ! . . . Bonjour, chère, bonjour ! . . . Vous voyez bien ce grand méchant-là ? Mon mari que je vous amène . . . Et M. Emmanuel, pas encore arrivé ?

A quoi Mme Isabelle, qui s'avancait en pressant le pas, répondit sur le même ton. Et ce fut ainsi que s'engagea la conversation, à travers le murmure du vent dans les grands arbres, et malgré la distance.

Au bout de quelques instants, les deux couples s'étaient rejoints. Ensemble, on prit le chemin du joli chalet des Fraînettes : Mme Davaud prenant le bras de M. Théodore, et Mme Isabelle acceptant celui de M. le sous-préfet.

—Oh ! ne me parlez pas d'Emmanuel ! disait cette dernière, répondant aux pressantes questions de son ami. C'est tout ce qu'il y a de plus . . . contrariant. Je suis vraiment désolée. Imaginez-vous qu'il est arrivé hier, à l'improviste, vers la fin de la journée. Et ses affaires l'obligeaient à repartir dès ce matin. Trouvez-vous que ce soit amusant un mari toujours en route ? . . . Moi qui désirais tant le présenter à M. le sous-préfet !

—Oh ! mais Henri me donnera bien une quinzaine de jours. Par conséquent, j'espère . .

—Parfaitement. Mon beau-frère a promis de revenir très prochainement, interrompit avec un grand empressément M. de Failles, qui, dès l'a bord, avait adressé à M. Davaud un très respectueux salut.

—Eh bien, en l'attendant, chère belle, nous allons faire admirer à mon mari, n'est-ce pas ? votre charmante résidence avec toutes ses beautés . . . Ainsi, Henri, vois donc, ce joli balcon sculpté, surmonté d'un faite ogival à petite flèche dorée, et à demi perdu dans les branches pendantes de ce massif d'acacias, n'est-il pas d'un effet adorable ? . . . N'est-ce pas délicieux de voir ce ruisseau pailleté d'argente qui s'échappe des sources rocheuses, se perdre là-bas sous les saules, avec ses bouquets de . . . nysotis et sa guirlande de nénuphars ?

Comme, en effet, l'air tiède était très pur, et, du fond des vallées apportait des senteurs exquis, comme à travers les branches au verdoyant feuillage, le soleil printannier brillait d'un éclat très doux, personne ne parut pressé d'entrer dans la maison. On se reposa d'abord, bien à l'ombre, sur des bancs de mousse; puis lorsque l'on se fut rafraîchi et délassé, lorsque la chaleur fut moins forte, on alla faire le tour du jardin, pénétrant dans les massifs, côtoyant les parterres, ne laissant aucun joli détail inaperçu, aucun coin inexploré.

Mme Isabelle et Fanny s'en allaient en avant, tantôt se donnant le bras et glissant dans la verdure comme deux grandes fleurs animées, tantôt se séparant pour courir de çà, de là, allant chasser une poule, poursuivre un papillon, ou bien cueillir des roses. Ce fut seulement lorsque l'on atteignit les limites de l'enclos, que M. Théodore sembla prendre le commandement de la joyeuse troupe.

— Tous ces accacias, ces rosiers, ces ruisseaux, ces gazons, c'est fort bien, je ne dis pas. Seulement on peut en avoir partout, et ça leur ôte de leur charme. . . . Mais venez par ici, monsieur, dit-il, en indiquant au sous-préfet un sentier très ombragé, très étroit, qui semblait se perdre au milieu d'un massif de grands arbres. Ce que je vais vous montrer est assez rare, en vérité. On peut même dire, sans exagération, que c'est une curiosité véritable.

Et ici le frère de Mme Isa, conduisant derrière lui son hôte en écartant les branches, le fit arrêter juste à l'endroit où, sur l'extrême bord de la montagne, le ravin dont avait parlé déjà la petite Mme Davaud, s'ouvrait tout à coup dans l'herbe et les mousses veloutées, comme une immense coupure du sol menant tout droit à un abîme. Et certes la description n'était point surfaite et ment reuse, l'image point exagérée. C'était bien là le grand sillon noir, encore brumeux, même en ce jour de soleil, d'où s'élevaient par moments de molles et froides buées et où, bien loin sous les pieds, grondait, bouillonnait le torrent.

— En effet, dit le sous-préfet qui, en avançant curieusement la tête au-dessus du gouffre, eut un léger frisson dans le dos, voici un endroit sinistre. Quelle impression étrange, presque funèbre, il produit au milieu de ces beaux arbres verts, de ces sentiers fleuris, enfin de ce riant décor ! Certes il ne ferait pas bon s'aventurer sur cette berge étroite, à la nuit close.

— Il y a cependant des bergers, de vieux habitants du pays, surtout de ceux qui font le métier de guides dans les montagnes, qui disent y être descendus, parvenant ainsi à atteindre la rive escarpée du torrent. Même mon beau frère Emmanuel, qui est tout jeune, et très agile, a essayé une fois de s'aventurer là-dedans, en se laissant glisser doucement le long du roc, et s'accrochant aux branches. . . . Mais bientôt le vertige l'a pris et j'ai dû, pour le tirer de là, lui tendre une grosse perche. Ça fait, vous le comprenez bien, qu'il y a pour toujours renoué.

— Oh ! je le conçois aisément. . . . Il faudrait, en vérité, être bien las de vivre, ou, tout au moins, voir la mort devant soi, sur ce bord, pour se résoudre à tenter une pareille aventure.

— Oui. . . . Et, par conséquent, nous ferons bien, je crois, de tourner le dos au ravin pour nous rendre à la charmille, qui est un endroit plus gai, cria la petite Mme Fanny, qui n'aimait pas les racoins sombres. Toutes ces histoires de précipices, de vertige et de mort, vous donnent vraiment froid dans le dos.

La joyeuse compagnie s'éloigna donc du ravin et s'oublia si longtemps à jaser sous la charmille, que le soleil baissa, et que M. Davaud déclara qu'il était grand temps de retourner à l'hôtel,

Mme Isabelle insista cependant, tant qu'elle put, pour garder ses hôtes à diner. Mais sa gracieuse invitation ne pouvait être en ce moment acceptée; la petite Mme Davaud elle-même le comprit parfaitement. Elle et son mari devaient au plus tôt aller retrouver Louise qui, seule et faible encore, devait certainement s'attrister.

Seulement, il fut convenu que M. Davaud, en compagnie de Bastien et de Tiquet, s'en viendrait le lendemain matin déjeuner aux Frafnettes, où Mme Isabelle lui ferait les honneurs de sa maison, et où M. Théodore lui montrerait en détail les raretés de son cabinet. Un peu plus tard, ces dames quitteraient l'hôtel pour le retrouver, la jeune convalescente ne devant pas s'exposer aux inconvénients d'une promenade trop matinale.

Ce fut, en conséquence, le lendemain vers onze heures du matin, que la gentille Mme Fanny, rose, frisée, poudrée et pomponnée, et ayant choisi naturellement l'une de ses

toilettes les plus charmantes, apparut, en compagnie de Louise, sur le perron de l'hôtel.

Un instant après, toutes deux prenaient place dans la voiture qui devait les conduire aux Fraînettes. Et cependant Louise avait eu un doux et franc sourire en voyant les ânon. Mais Mme Davaud s'en privait, pour ce jour-là, pensant que ce genre de promenade fatiguerait trop la jeune fille.

— Vraiment, chère mignonne, vous êtes bien fraîche et bien reposée, ce matin. Je suis sincèrement contente de vous voir cette jolie mine. Savez-vous que vous êtes tout à fait en beauté ? — disait Fanny en tapotant, du bout de ses doigts finement gantés, sur le poignet mince et blanc de sa compagne silencieuse. — L'air des montagnes n'a pas son pareil, croyez-moi, pour donner de l'éclat au regard, de la transparence au teint, et, aux attitudes, à tous les mouvements, de la souplesse et de l'aisance. Votre père a eu une excellente idée, en vous envoyant ici . . .

— Surtout en me confiant à d'aussi bons, d'aussi dévoués amis, chère madame. . . . Seulement je n'aurais pas voulu vous apporter, dans votre joli séjour, le poids de mes chagrins, le spectacle de ma tristesse. Je viens vraiment faire ombre au tableau . . . J'en ai comme un remords . . . Voyez, hier déjà, à cause de moi, vous n'avez pas pu vous amuser.

— Eh bien, est-ce que je ne prends pas ma revanche aujourd'hui ? et en votre compagnie encore ? Croyez-vous que je ne sois pas réellement contente d'avoir avec moi désormais, dans toutes mes promenades, une gentille petite amie, de lui faire admirer les sites renommés des environs et tous ces gracieux paysages ?

— Mais vous auriez toujours M. Davaud, qui est bien autrement aimable . . . Et, voyez, à cause de moi, vous vous êtes déjà privée de l'accompagner ce matin.

— Ne le croyez pas, ma chère enfant. Il est bien rare, je puis vous l'assurer, que je me mette en route si tôt. Songez donc : M. Davaud est parti vers neuf heures . . . Il voulait avoir, m'a-t-il dit, le temps de tout voir, tout admirer. Grand bien lui fasse ! En attendant, il a pris son chocolat avant huit heures, et, comme il avait des lettres d'affaires à écrire, n'a pas même eu une demi-heure pour s'habiller.

— Mais nous allons le retrouver bientôt, très content, enchanté, sans doute Il paraît d'abord que cette jeune dame et son frère sont si aimables ! . . . Et puis tout peut si bien, ici, attirer, charmer, et sourire ; tout est si frais, si calme et si riant, dans ce joli pays ?

— Oh ! certes . . . Ainsi, voyez, là-bas, ce rayon de soleil sur la montagne . . . Plus près, ces effets d'ombre et de lumière sur tous les détours du sentier. Et, de ce côté, sous les chênes, admirez les joyeux ébats de cette petite troupe d'ânes : l'un qui s'emporte et qui rue, l'autre qui galope et cadence, et ce gentil petit ânon qui trotte docilement . . . Oh ! mais, qu'est-ce que je crois voir ? . . . Je me trompe, bien sûrement ! . . . N'est-ce pas M. Davaud que j'aperçois là-bas, à l'angle de la route ? On dirait qu'il revient, qu'il se presse, vraiment Mais je ne peux m'imaginer, pourtant . . . Regardez donc, ma bonne amie

— Oui, c'est bien M. Davaud, en effet, répondit, au bout d'un instant, Mlle Cauderan, d'un ton tranquille.

— Mais comment cela peut-il se faire ? Que peut-il lui être arrivé ? Puisqu'il était bien entendu que nous irions le rejoindre aux Fraînettes, où l'on nous gardait à dîner ?

— Dans tous les cas, attendons ici, paisiblement . . . Dans un moment, il n'y a pas à en douter, M. Davaud s'expliquera, madame . . . Et bien sûr il ne lui est rien arrivé de fâcheux, puisque vous le voyez si promptement s'en venir, sur son âne.

Madame Fanny, sans répondre, ordonna au cocher de presser son cheval. Et, au bout de deux ou trois minutes, le break rejoignait M. le sous-préfet et Bastien sur la route.

La jeune femme fut aussitôt frappée de l'expression du regard, de toute la contenance de son mari. Bien qu'il ne parût pas souffrir, M. Davaud était très pâle ; une émotion très vive, quoique sérieusement combattue, se trahissait dans son attitude et tous ses mouvements, empreints d'une agitation singulière. Au moment où il rejoignit la voiture de ces dames, il leva la tête vers elles et un éclair passa dans ses yeux, tandis qu'il ôtait son chapeau. Puis un frémissement convulsif fit tressaillir ses lèvres.

— Mademoiselle Louise . . . commença-t-il.

Et il s'interrompit soudain, serrant nerveusement la bride de sa monture.

— Ah ! ça, dis-moi, Henri, qu'est-ce que cela signifie ? s'écria Mme Davaud, malgré tout un peu inquiète, et contrariée en même temps. Nous partons pour aller te retrouver tu dois nous attendre aux Fraînettes, et voici que...

— Ma bonne Fanny, interrompit vivement le sous-préfet désignant, d'un regard significatif, son conducteur Bastien l'ânier, j'ai une très sérieuse, très instante prière à t'adresser, et tu y feras droit j'espère. C'est de revenir immédiatement avec moi à l'hôtel... de... de remettre à... à un autre jour, la partie annoncée... Des affaires très... pressantes, que j'avais oubliées... sur lesquelles j'ai absolument besoin de te consulter, vois-tu... Ainsi, nous retournons, n'est-ce pas ?.. Cocher, vite à Plombières ?

Et M. Davaud, s'élançant d'un bond dans le break à côté des deux voyageuses, fit faire en un clin d'œil volte-face à l'équipage, et disparut comme un éclair aux regards de l'ânier.

Mme Fanny, de plus en plus stupéfaite, et mécontente au fond, ouvrait déjà la bouche pour interroger, pour savoir. Un regard de son mari lui imposa silence.

C'est qu'il y avait bien des choses, en effet, dans ce regard... De vives supplications mêlées d'autorité, d'abord ; puis — ce qui était bien autrement étrange, presque effrayant, — de la stupéfaction, du doute et de la stupeur. Et, encore plus que tout cela : du mystère, de l'horreur peut-être.

Autant de raisons pour lesquelles la jeune femme interdite, presque bouleversée, aurait bien voulu savoir... Espoir trompé et vains désirs ! A peine étaient-ils descendus à la porte de l'hôtel et prenaient ils, dans les longs corridors, le chemin de leur chambre, que le sous préfet saisit la main de Fanny, et lui dit, d'une voix troublée :

— Pour le moment, ne me demande rien ; ne m'interroge pas, je t'en supplie !... Je dois d'abord rassembler mes idées ; j'ai besoin de me recueillir.

Et la quittant brusquement sur ce mot, il entra chez lui, tira la verrou, jeta son chapeau sur une chaise, se laissa aller dans un fauteuil et appuya, pour réfléchir, ses coudes sur la table, sa tête dans ses mains.

C'est qu'il fallait d'abord parvenir à établir, sans parti pris, ses impressions, son jugement, de ces choses si inattendues. Il voulait être bien sûr qu'il ne se trompait pas. Dans ce but, maintenant qu'il était seul, en ce silence qui l'entourait, il s'efforçait de mettre tout cela en pleine lumière, au grand jour, de reconstituer nettement, dans toute sa couleur et sa vérité, la scène au milieu de laquelle il s'était trouvé, et sur laquelle avait soudain jailli une révélation foudroyante, et des clartés sinistres.

Il était arrivé aux Fraînettes depuis un quart d'heure seulement, lorsque, chassé du jardin par une soudaine averse, il avait suivi Mme de Combetour et M. Théodore dans le cabinet où ce dernier rangeait sa collection d'antiquités et d'objets rares.

Précisément parce qu'en sa qualité d'amateur sérieux il était assez difficile, il était entré là sans intérêt réel, et presque indifférent. Comment supposer qu'un tout jeune ménage parisien, léger dans sa conversation et ses manières, frivole dans ses goûts, et, de plus, ne faisant qu'un séjour momentanément à la campagne, eût pu rassembler, dans ce gentil chalet, coquet d'aspect, mais bien petit et assez mal distribué, tous les éléments si riches, si abondants, si variés, d'une collection sérieuse ?... Il s'était donc préparé à agir comme bien d'autres fois il l'avait fait en pareil cas : à admirer par complaisance, à louer par politesse, tout en attendant avec impatience l'arrivée de Louise et de Mme Davaud qui, très probablement, mettrait fin à cette corvée.

La première impression que produisit sur lui l'ensemble de ce petit réduit fut bien telle, en effet, qu'il se l'était représentée d'avance. Quelques pastels fanés de Greuze et Latour, de vieilles assiettes de Saxe, des chibouques indiennes, d'assez beaux objets sculptés, soi-disant Nuremberg ou Sienne, fabriqués à Paris ; deux ou trois vases mauresques autour d'un tomahawk cherokee, n'offraient rien de très neuf à ses regards, ni de particulièrement intéressant à ses observations. Tout à coup cependant, il s'arrêta, eut une sorte de soubresaut, tint ses yeux fixés droit devant lui, et passa la main sur son front, comme pour en chasser les ombres et y condenser une image.

Où donc avait-il vu, en effet, cette superbe aiguille pure et élégante, revêtue de la grâce toute antique et la noblesse d'inspiration des siècles du xv^e siècle, au fond d'un blanc de crème, sur lequel se découpait en gracieux et groupés et entrecroisés, se laçaient en guirlandes, de riches dessins bleus et de têtes fleurons de couleurs d'or leurs ?... Ce n'était pas à Paris, chez le baron Wehrscheld, ni à Lille, chez M. d'Almas. Réal, ni à Valenciennes, chez le riche ateur Van Schoor.. Mais... oh ! mon Dieu !

était-ce bien possible ? . . . N'était-ce pas son pauvre vieux voisin Fortier qui la lui avait montrée, à Vervieux ?

Oui, c'était bien là, dans la maison de ces braves gens, de ce paisible et honnête couple, qu'il l'avait vue et admirée, un jour que ce malheureux Jérôme lui montrait toutes ses belles choses, bien content, se frottant les mains. . . . Mais qu'est ce que cela prouvait, après tout ? Certes, il pouvait, il devait y avoir, deux aiguères pareilles. L'aspect de ce beau spécimen de l'art au moyen âge, éveillait naturellement en lui des souvenirs récents, très douloureux. Mais ses hôtes, qui se montraient pour lui si gracieux, si empressés, n'y pouvaient absolument rien. Quant à lui, certes, il n'avait guère songé à voir si elle y était ou n'y était pas, dans l'affreuse confusion qui avait suivi cette horrible catastrophe.

Pendant ce temps, Mme Isabelle et M. Théodore, charmés sans doute de voir un sous-préfet contempler leurs bibelots avec une attention si profonde, redoublaient de politesses et babillaient gaiement autour de lui,

—Hein ! n'est-ce pas gentil ? disait la jeune femme. Moi, je ne me connais pas beaucoup à toutes ces bimboleries. . . . Cela n'empêche pas que, les jours où il pleut et où je n'ai rien à faire, je m'amuse on ne peut mieux à regarder ses bibelots. C'est très curieux, d'abord, et puis riche, gracieux, coquet ; ça vous a un chic étonnant ! . . . Je ne sais vraiment pas pourquoi Mme Fanny n'a pas encore eu la curiosité de venir voir ces belles choses.

—Maintenant, monsieur, puisque vous éprouvez quelque plaisir à examiner ces petits riens, je vous prierai de passer de ce côté, reprenait M. de Failles. Ici se trouve une rareté que je crois unique dans son genre, une merveille de numismatique, le clou de ma collection, que vous trouverez, j'en suis certain, digne d'admiration et d'un haut intérêt, si vous vous plaisez à examiner les médailles et monnaies anciennes.

Et M. Théodore, en parlant ainsi, lui désignait du doigt, sur une petite console en Boule aux pieds dorés, un casier tendu de velours violet, soigneusement recouvert d'une plaque de cristal, au milieu duquel rayonnait, en compagnie de vieilles monnaies de cuivre et d'argent, et de quelques médailles plus ou moins romaines, une superbe pièce d'or sur laquelle ses regards éblouis se fixèrent aussitôt.

Puis il éprouva un choc soudain, il eut une sorte de vertige. Le sang afflua à son cœur, abandonnant son front, ses traits, qui avaient dû devenir blêmes. Il étendit la main se sentant chanceler, et puis, par un violent effort, serra ses lèvres et immobilisa son visage, s'appuyant sur sa canne, cherchant à arrêter les frissons qui allaient le prendre, à dominer la stupeur et le saisissement qui venaient de le foudroyer.

Oh ! ce qu'il voyait là, en effet ! Cette fois, il le reconnaissait bien. Impossible de se méprendre ! Ce royal d'or éclatant, magnifique, superbement frappé, portant, sur sa face, de dix centimètres de diamètre, l'effigie de Charles d'Anjou, et l'inscription : *Carolus magnus, rex Franciæ*, autour de l'image royale. . . . Oui, c'était bien à Jérôme Fortier qu'il appartenait récemment. C'était ce pauvre vieux voisin qui le lui avait montré et qui s'en faisait gloire, ayant refusé de le céder, pour des sommes considérables, aux Wehrschild, aux Robert Ferraud, au Ladouchette, et voyant en lui, avec raison, la merveille sans rivale, la perle de son cabinet.

Mais alors . . . comment s'expliquer ? . . . Par quel hasard se trouvait-elle là, cette monnaie unique, cette pièce d'or sans égale ? . . . Elle avait disparu de la collection du pauvre homme assassiné. Pour cela, il en était bien sûr. Car il s'en était informé, tant il la trouvait superbe, au magistrat chargé de mettre les scellés. Et celui-ci lui avait répondu que, les assassins ayant fait main basse sur tous les objets précieux les plus faciles à emporter, dans le cabinet du défunt il ne se trouvait plus aucune médaille.

Or, pendant, qu'il se disait tout ceci, il restait là muet, immobile, presque défaillant. Il avait beau vouloir penser, combiner, réfléchir, il sentait en lui, pour un moment, la puissance de réflexion éteinte, la faculté de déduction presque paralysée. Seulement, par suite de ces horribles souvenirs du crime, de cette sensation terrifiante qui venait de le saisir, tous les êtres et les choses qui l'entouraient, prenaient pour lui des teintes lugubres et des aspects sinistres. Le sourire insinuant et doux de M. de Failles, se penchant pour lui faire admirer de plus près les rares beautés de sa médaille, se transformait à ses yeux en un rictus funèbre. Et dans le léger cercle de corail enroulé autour du bras blanc de Mme Isabelle, il croyait voir ruisseler, mince et tiède, un filet de sang.

Seulement cette fois son émotion était trop vive, trop profonde, pour ne pas être remarquée,

—Oh ! vraiment, monsieur, qu'avez-vous ? demanda Isabelle en le voyant si pâle. Vous changez de couleur, vous paraissez faiblir.

—Un étourdissement sans doute ?... C'est de l'air qu'il vous faut, ajouta M. Théodore. Tenez, vous serez bien, près de cette fenêtre... Isa, avance donc un fauteuil.

De lui-même alors, rassemblant le peu de force qui lui restaient, il s'approcha de la fenêtre, rafraîchissant son front malade au souffle de l'air embaumé. Mais il ne put se décider à accepter le fauteuil qu'on lui présentait, la main qui lui était tendue. La sensation d'horreur qui venait de le saisir, le dominait encore avec trop d'intensité, trop de puissance. Il n'était soutenu que par une idée, il ne ressentait qu'un désir : s'éloigner au plus vite de cet endroit maudit, se séparer de ces hôtes inconnus dont le contact lui était atroce, dont le son de voix seul lui donnait des vertiges, et se retrouver, libre et seul, dans les champs, à l'hôtel, dans quelque endroit où il pût, en silence et en paix, regagner tout son calme et rassembler ses idées.

—Oh ! je vous en prie. ce n'est rien. Ne faites pas attention à... à ce léger malaise qui... dans un moment, va passer, avait-il balbutié dès qu'il s'était senti revenir un peu de force. Seulement.. vous avouerez-je... ce qui vient de le causer ?... A l'instant précisément, en contemplant, ce... ces... ces superbes monnaies, je... je me suis rappelé un détail très important, un... message, que je dois transmettre, sans retard à la sous-préfecture... C'est là ce qui a occasionné ce trouble... cette agitation soudaine. Veuillez m'excuser, n'est-ce pas ? Je suis excessivement nerveux.

Et comme le frère et la sœur, en réponse à ces confuses explications, s'empresaient de lui offrir divers réconfortants : petit verre de vieux Cognac, perles d'éther, eau de fleur d'oranger, il se hâta de remercier, accompagnant son refus poli d'un geste de la main, comme s'il eût voulu rejeter, écarter loin de lui tout ce qui pouvait lui venir de cette maison suspecte.

—Oh ! non, non. Inutile... Permettez-moi de refuser. Une seule chose m'est nécessaire : c'est la tranquillité d'esprit... Et, vous comprenez bien, je ne pourrai le ressaisir, que lorsque je me serai déchargé de cette inquiétude qui m'irrite en expédiant ma dépêche à mon administration... Donc, laissez moi partir : mon conducteur est encore là... Mme Davaud viendra... oh ! très certainement... Plus tard, dans la journée... Voyez, tout n'est pas rose, quand on est sous préfet.

Et c'était en balbutiant du bout des lèvres cet essai de plaisanterie, qu'il était parvenu à s'arracher aux petits soins et aux instances de ses hôtes, et que, peu d'instant après, il avait sa rencontré sa femme sur la route de Remiremont.

Et maintenant qu'il était paisible et seul, qu'allait-il faire ? Pouvait-il supposer que ces jeunes gens qu'il avait vus si tranquilles en apparence, si insoucians et si joyeux, eussent participé au crime ? Ou avaient ils simplement acquis, d'une façon ou d'autre, ces objets volés par l'assassin ?... Dans tous les cas, c'était là un indice précieux. Il fallait prendre une décision sans retard, avertir la justice.

Mais que dirait Mme Davaud qui, de ces étrangers, de ces inconnus après tout, avait fait ses amis ?... N'importe : ceci n'était qu'une considération secondaire. Ce qu'il y avait, d'abord, c'était les deux pauvres morts à venger, c'était une vie d'homme, d'innocent à sauver peut-être.

En ce moment, une lueur subite traversa sa pensée, et il se leva brusquement en poussant un grand cri... Et ce misérable fanssaire, cet Emile Dufranc, si complètement disparu, que Louise prétendait avoir vu l'avant-veille, à la gare ? Si elle ne s'était pas trompée, pourtant ? Si c'était lui qui s'était choisi une retraite, un abri, dans ces montagnes, et qui, avec ses infâmes complices, y vivait en repos et en joie, l'assassin ?

Ici l'horreur qu'il ressentit fut si pénétrante, si forte, que le trouble qui l'affaiblissait disparut, et ses hésitations cessèrent.

—Il faut courir, sans retard, au parquet, s'écria-t-il. Je dois tout raconter.

Pendant ce temps de petits pas légers s'arrêtaient devant sa porte, et une voix douce, attristée, s'élevait mélancoliquement.

—Henri, mon cher Henri, je ne te comprends vraiment pas, disait-elle. Tu reviens ici à la hâte, tout pâle, tout effaré... Tu t'enfermes, tu ne veux pas me voir !... Sais-tu bien que je suis horriblement inquiète ; que tu me fais grand'peur.

Là dessus M. Davaud ouvrit promptement sa porte, et tendit les bras à sa femme.

—Rassure-toi, pauvre chérie, lui dit-il. Il ne m'est rien arrivé de funeste, de... fâcheux. Je ne suis même pas souffrant... Mais que de choses... de véritables grâ

ces, j'ai à te demander, pour quelques jours encore !... De la patience et du calme d'abord, de la confiance en moi, car, malgré le grand désir que j'éprouve de te tranquilliser, malgré la profonde et vive affection que je te porte. . . je ne puis rien te dire !. Et surtout, avant tout, le silence le plus absolu, le plus complet, sur ce qui vient de se passer. Dis simplement ce que j'ai dit... à tes... à ces... enfin là-bas !... que je me suis trouvé pris d'un violent étourdissement... que j'avais oublié d'expédier des documents très importants à la sous-préfecture... Et puis, ne t'étonne pas, ne t'inquiète pas, surtout !... Je suis obligé de partir sur-le-champ. Je vais au chef-lieu il le faut... Mais je serai ici demain.

—Mais en vérité, Henri, tu me fâches, tu m'affliges !... Et surtout je ne comprends pas.....

—Non certes, tu ne comprends pas... Aie seulement confiance en moi, rassure-toi, je t'en supplie ! Tu sauras tout dans quelques jours.

En parlant ainsi, M. Davaud, de plus en plus fiévreux et agité, saisissait son chapeau, sa canne, et, après avoir embrassé en courant la pauvre Fanny, se dirigeait vers le corridor.

Tout à coup il s'arrêta, comme frappé d'une idée subite, et, réprimant à grande peine un frisson d'horreur et de dégoût qui venait de le faire tressaillir, il se retourna vers sa femme, attachant sur elle un regard troublé, anxieux, plein de confiance, de tendresse et d'ardente supplication.

—Veux-tu me rendre un grand service, me faire un vrai plaisir ? dit-il. Eh bien, va aujourd'hui... ainsi qu'il était convenu... chez ces... enfin, aux Fraînettes. Explique mon malaise de tantôt, mon retour, ainsi que je l'ai dit... Qu'on ne sache pas que je suis parti !... Que l'on me croie ici, à l'hôtel, au lit, un peu souffrant... Et pas un mot surtout de mon émotion, de ce trouble... Ah !... une chose importante que j'oubliais encore !... Tâche donc de savoir... de Mme Isabelle... l'époque certaine, — au moins probable — du retour de son mari... Chérie, tu me le promets, n'est-ce pas ?... Je puis partir tranquille ?

—Je te le promets, Henri, rébondit, au bout d'un instant, une petite voix triste et tremblante. Quoique tu ne le rites guère, après tout. Car tu n'es qu'un méchant !..

—Méchant ? moi ?... Si tu savais ! interrompit le sous-préfet, traversant le couloir comme un éclair.

Il ne s'arrêta pas, ne prit pas le temps de s'expliquer. Il courut tout droit à la gare, s'élança d'un bond vers le guichet ouvert encore, en murmurant, d'une voix brève et profondément troublée :

—J'aurai encore le train n'est-ce pas ?... Vite, une seconde pour Epinal.

CHAPITRE XVIII

Le soir jetait ses ombres sur les fraîches vallées. Le soleil, qui venait de disparaître, avait laissé derrière lui, sur l'azur pâle du couchant, une vraie mer de pourpre et d'or. Le vent frais, venu des montagnes, caressait les buissons, les gazons des vergers ; quelques légers houhoulements d'oiseaux de nuit commençaient à se faire entendre dans les grands pins et sous les chênes. Et Mme Isabelle, après avoir reconduit Mme Davaud et Louise jusqu'au petit bois de trembles, s'en revenait seule et silencieuse, suivant la grande allée de son jardin.

Un instant elle s'était arrêtée, pour écouter dans la distance un cri d'oiseau, sonore et doux, lorsqu'un refrain de chansonnette, répété par une voix d'homme forte et vibrante, mais sensiblement éraillée, vint interrompre sa rêverie. Elle se détourna en haussant les épaules, et, faisant crier le sable sous ses pas, reprit le chemin de la maison.

Mais devant elle, sous le feuillage, le refrain résonnait toujours :

N'y a pas d'ancêt' dans ma famille ;
Montmartre a vu mes premiers ans.

Et le soi-disant gommeux, Théodore de Failles, s'avavançait d'un air crâne, se balançant sur ses hanches, et de son jonc à boule d'argent faisant le moulinet,

— Eh ! dis donc, tu es bien en gaité ce soir, fit Iza en l'abordant. On dirait vraiment que tu veux faire concurrence à tous les geais, les merles, et les pinsons de la vallée.... Dans tous les cas, mon bon, il me semble que tu pourrais choisir, pour le dire aux échos, quelque chose de moins canaille, de plus pschutt, de plus v'lan.... Un refrain de cabaret, v'la-t-il pas du joli !.... Et peut on savoir quel est le motif qui te met ainsi le cœur en joie.

— Eh ! certes, petite sœur.... En deux mots, tu vas comprendre.... Si j'ai, ce soir, le cœur en gaité, c'est que je me sens maintenant l'esprit en repos, et la tête solide sur les épaules.... Tu ne doutes peut-être pas d'une chose, toi qui poses pour la grande dame ?.... C'est que, dans un moment, sans en rien dire, j'ai eu une fameuse peur, aujourd'hui.

— Par exemple ? A propos de quoi ?.....

— Mais tu n'as donc pas vu ?.... Ce matin, tandis que je montrais à ce type.... à ce sous-préfet, toutes les petites choses que nous avons là-haut, il y a eu un moment où il s'est troublé, il a balbutié ;..... où enfin il est devenu tout particulier, tout chose !

— Eh ! certainement je l'ai vu..... Même que je lui ai offert des perles d'éther, de l'eau sucrée !..... Mais qu'est-ce que cela peut te faire ?..... Tu ne vas pas te mettre à broyer du noir, je suppose, parce que ce monsieur à ses nerfs.

— Bah ! s'il ne s'agissait que de ses nerfs !..... Mais n'as-tu pas remarqué que cette colique-là l'a pris juste au moment où il regardait la belle cruche de faïence et le..... la..... enfin la grosse pièce d'or qui..... qui viennent de chez ces vieux que..... qui..... enfin qui étaient, de leur vivant, les parents de ton mari, ma belle, et de mon camarade..... Et alors.... je ne sais pas pourquoi.... mais, pendant un moment, ça m'a fait, à moi aussi, un effet..... enfin un effet tout chose. Emile nous a dit, tu sais bien, qu'il n'y a guère de médailles pareilles à celles-là ;..... que le vieux qui..... enfin n'importe..... que son parrain y tenait beaucoup, parce qu'elle était très rare..

— Et puis, après ?..... Tu t'embrouilles joliment, sais tu ? Je ne saisis pas bien, interrompit Iza, faisant tourner son serpent d'or autour de son bras blanc, et secuant la tête avec indifférence.

— Sais-tu bien, petite sœur, que tu es fameusement bouchée ?.... Songe donc que si, par hasard, ce type d'aujourd'hui l'avait déjà vue, ou savait seulement à qui elle a appartenu, il pourrait donner par cela même de fameux renseignements. Et là-dessus, en avant les mouchards, les sergos, les gendarmes ! Nous n'aurions plus, ma belle, qu'à filer lestement, et vite.....

— Tiens, c'est vrai !.... Oh ! oui, à présent je vois..... je saisis le rapprochement, interrompit la femme d'Emile, devenant soudain toute pâle, et chancelant sur ses jambes. Mais alors, pourquoi as-tu maintenant, grand fou, l'air si joyeux ?

— Tu ne comprends encore pas ?.... Mais parce que je n'ai plus peur d'être pincé, à présent ; parce que ma terreur est passée !..... Cette petite femme drôlette, avec sa triste amie, est venue nous voir tantôt. Alors tout est bien, tout va bien..... C'est parce que quelque chose chez lui allait de travers, que le sous-préfet avait la colique.... Autrement, tu conçois, s'il avait flairé l'affaire, si le moindre soupçon lui était venu, il n'aurait pas laissé madame passer son après-midi chez nous, avec sa mantille et ses volants, qui sont de vraies dentelles, et ses boutons d'oreilles, qui ne sont pas du strass.

— Ça, c'est encore vrai..... Sais-tu bien, Théo, mon ami, que tu es réellement un homme supérieur ! répliqua Iza, dont les lèvres fraîches reprenaient leur vive couleur et recommençaient à sourire. Comme ça, nous pouvons, je le vois, dormir sur nos deux oreilles et dépenser gaîment, sans nous faire de bile, tout ce qui nous reste en caisse.... Nous ne tomberons pas encore, cette fois, dans le gâchis.

— Parfaitement, ma belle..... Ainsi nous pouvons aller dîner, nous deux, le cœur content et l'esprit tranquille, comme deux bons bourgeois, qui ont vendu dans la journée pour deux mille francs de sucre, de savon et de chandelle, ou qui viennent de toucher leurs coupons de rentes sur le Trésor.

Le gremlin avait pris le bras de sa sœur, et se dirigeait avec elle vers la maison où une douce clarté blanche, celle de la lampe de la salle à manger, commençait à briller sous les grands arbres. Soudain il s'arrêta, effila entre ses doigts le bout de sa moustache, et parut sérieusement réfléchir.

— Après tout, je ne comprends pas pourquoi, murmura-t-il, mais voici une espèce de trance qui me revient..... Pendant que ton mari était à Vervieux, chez... le vieux..

ne nous avait-il pas parlé d'un sous-préfet qui l'avait pris dans ses bureaux ?... Je sais bien qu'il y a, par bonheur, quatre cents sous-préfets dans notre belle France. Mais enfin, qui peut savoir ? y en a-t-il vraiment beaucoup d'aussi bêtes que celui-là ?... Aussi, vois-tu, selon moi, voici ce qu'il faut faire... Ecrivons à Emile, toi ou moi, mais vivement, tu comprends, dès que nous aurons dîné. Et qu'il nous fasse savoir au plus tôt, sans perdre un moment, le nom du type qui, dans cette petite ville de malheur, l'occupait à ses paperasses... Celui-ci s'appelle Davaud : reste à savoir quel était le nom du sien...

— En effet ! murmura Iza qui, au moment d'entrer dans la salle, se retourna vivement vers son frère et de nouveau devint toute blanche. Car si c'était le même par hasard...

— Si c'était le même... je t'ai déjà dit ce qu'il y aurait à faire... Décamper sans perdre un moment, prendre le train rapide pour la Suisse ou l'Allemagne. Tu sais, ma vieille, le coup a été fameusement monté jusqu'à présent. Et ça serait dommage, assurément, d'en finir par...

Ici le vaurien s'interrompit. Un prompt regard de sa sœur venait de lui désigner la servante apportant la soupière.

Tous deux, on le conçoit, expédièrent leur dîner promptement et en silence... Puis Mme Iza, quittant sa chaise comme pour aller servir le café au grand Théo, lui dit, d'une voix brève et basse :

— Je préfère te voir écrire, toi... Tu t'entends bien mieux aux affaires.

— As-tu peur de te compromettre ? répondit l'autre en ricanant. Tu dois bien comprendre pourtant que, si toute la machine venait à éclater, tu serais avec nous dans l'embarras, ma vieille... Enfin, n'importe : je suis bon prince, et je m'en vais écrire au camarade, sans plus tarder. Même que je veux lui demander pour réponse, non pas une lettre, mais une dépêche.

— Tu as raison, ma foi... Sais-tu, mon bon Théo, que tu m'as donné la transe... Tant que nous n'aurons pas un mot qui me rassure, je ne dormirai pas tranquille, c'est certain.

La belle Iza, ainsi inquiète et agitée, passa naturellement une fort mauvaise nuit. Seulement, vers le point du jour, elle céda à la fatigue qui l'accablait, et finit par s'endormir, cette fois si profondément, qu'à dix heures passées elle sommeillait encore,

Sa femme de chambre en avertit Théo, qui avait été attendre sur la route l'arrivée du porteur de dépêches. Et celui-ci ne répondit d'abord que par un énorme juron

— Tonnerre de tous les diables !... Je voudrais bien savoir à quoi elle pense !... Allez sonner, frapper... Mais non, au fait, j'y vais moi-même...

Là-dessus il monta l'escalier en courant, et commença dans l'antichambre un épouvantable vacarme qui eut pour effet de faire aussitôt apparaître Mme Iza, mal éveillée encore, toute pâle et les yeux gonflés.

— Je voudrais bien savoir, vraiment, à quoi tu penses de rester au lit à cette heure-ci, gronda vivement Théophile, modérant les éclats de sa voix, malgré son émotion et sa fureur. Regarde seulement et lis... Tu me diras après si ton amour de frère a eu du nez, ma belle.

La dépêche, que la jeune femme lui prit des mains en tremblant, ne contenait que peu de mots, et disait pourtant bien des choses.

“ Préparez tout pour départ. Pas un instant à différer. Ce soir, j'arrive.

“ EMMANUEL DE COMBETOUR. ”

— Ainsi, ce M. Davaud... c'est le sous-préfet de Vervieux !... Nous sommes perdus ! murmura Iza qui ferma les yeux en se sentant faiblir, et, s'appuyant au mur, laissa tomber la feuille.

— Pas encore, sotté que tu es !... Seulement voici le moment de montrer qu'on a du nerf, d'employer toute sa cervelle.

Et comme sa sœur tremblante, incapable de parler, attachait sur lui ses yeux agrandis par l'angoisse, il lui mit la main sur l'épaule, et la secoua brutalement.

— Allons, pas de syncopes, pas de pâmoisons ! dit-il. Ce n'est pas de cette façon-là

qu'on pourra se mettre à l'abri, et faire la nique à la police. La première chose à faire, c'est d'éloigner les domestiques. . . . Elles s'en iraient sûrement donner l'éveil, les gueuses, si elles nous voyaient tout emballer. Tu vas leur dire que, ton mari nous attend pour toute la journée, en ville. . . .

— Et elles m'avaient demandé hier la permission d'aller à une fête.. dans un village, balbutia Iza faiblement.

—Ca tombe on ne peut mieux. . . . Expédie-les donc, le plus vite que tu pourras. . . . Après ça nous aurons, toi et moi, de quoi nous occuper. . . . Et surtout, pour leur parler, aie soin de prendre un air plus crâne que ça, tu sais. C'est que, sans t'en douter tu nous fais une tête, dans ce moment-ci ! Tu ne pourrais pas la faire pire, bien sûr, si, à la place du calorifère, tu voyais là la guillotine.

La sœur de Théophile, comprenant l'importance de ces recommandations, réussit, au bout de quelques instants, à se composer un visage paisible et doux, une contenance tranquille. Les deux servantes, très joyeuses, ne se firent pas prier pour prendre leur volée, et, en une demi-heure, eurent terminé leur toilette et leurs préparatifs. Alors Iza et Flamahut s'empressèrent d'entasser, dans leurs malles et leurs valises, tout ce qu'il y avait autour d'eux d'objets facilement transportables : l'argenterie, les bijoux, les dentelles, les vêtements, sans oublier naturellement le peu d'argent qu'il possédait encore. Tout le reste serait abandonné sans hésitation, sans regret. Ce qu'il fallait sauver, avant tout, c'était la liberté, la vie.

—Et maintenant, où devons-nous aller ? Nous étions si bien ici !—soupirait Iza désolée, empilant à la hâte ses élégants costumes dans la malle que son frère venait de déposer à ses pieds.

—Nous verrons ça au juste quand ton mari va être de retour. . . . Pour moi, je suis d'avis qu'il faut quitter la France. Je pense qu'il ne nous serait vraiment pas difficile de gagner Altkirch ou Colmar. J'aimerais même mieux ne pas nous montrer du tout en ville, pas même pour nous rendre à la gare. Nous pourrions bien nous procurer une voiture et des chevaux.

—Oui, cela se peut bien, en effet. Mais après ?

—Après ? Je m'en moque. . . . Après ? Eh bien, nous verrons. . . . Pour le moment, filons, plus vite que ça, ma belle. Ensuite nous tâcherons de nous tirer d'affaire chez les Suisses ou les Allemands. . . . Je sais bien que ça n'est pas très drôle, mais voilà les caprices du destin, les hasards de la vie ! N'aurait pas fallu faire connaissance avec un sous-préfet, vois tu.

Par suite des mesures de précautions fort bien conçues par Théophile, ni la jeune femme, ni lui ne se présentèrent à l'arrivée du train amenant Emile à la gare. Le misérable, devant bien le motif qui les empêchait de se montrer, prit aussitôt une voiture pour venir les rejoindre. Le jour commençait à tomber, l'ombre croissait, fraîche et flottante, au moment où il franchit la grille, transportant sa malle lui-même et ayant congédié le cocher.

—Il faut partir au plus vite, nous cacher n'importe où, sans tarder ! répondit-il aux questions pressées d'Iza et de Théophile. Ce Davaud était le voisin et l'un des bons amis de mon parrain. Il connaissait toute sa collection : ses faïences, ses armes, ses médailles. . . . Et s'il me voit, avec cela, c'est fini : nous sommes perdus !

—C'est bien ce que j'avais pensé, répliqua Théophile en secouant la tête. Aussi nous n'avons pas perdu notre temps, tu vois, pendant que tu filais par l'express de Paris. Les valeurs sont en caisse, le numéraire en poche, et-les malles sont faites. Dans deux ou trois heures, au plus tard, il faut que nous soyons hors d'ici.

Et comme Emile l'interrogeait du regard, laissant voir dans ses yeux caves, sur son front hâvé et jauni et ses traits ravagés, la frayeur et le désespoir qui l'accablaient de leurs mortels angoisses :

—Pour toi, continua-t-il, c'est évident : tu ne dois absolument pas te montrer. . . . Quant à moi, qui n'ai pas eu l'honneur de faire d'aussi brillantes connaissances, je m'en vais aller louer, le plus près possible d'ici.

—Alors va vite. . . . Nous finirons bien le reste en t'attendant. . . . Car il faut, tu comprends, partir sans retard, cette nuit.

—A l'instant même, mon vieux. . . . Rien que le temps de casser une croûte de pâté et d'avaler un verre de Château-Laffitte. Nous étions si occupés, Iza et moi, à faire nos malles, que nous n'avons rien mangé de toute la journée, tu comprends.

Et le vaurien, ainsi qu'il l'avait dit, expédia en quelques instants le souper assez maigre que sa sœur lui servit à la hâte. Puis il se coiffa d'un béret, jeta un manteau sur ses épaules, glissa son revolver chargé dans une poche de dessous, empoigna sa canne à épée, et se dirigea, le long de l'allée toute noire, vers la grille dont il avait la clef.

Il l'ouvrit aisément, sans bruit, et se trouva sur le chemin étroit menant à la grand'-route. Là, quoique la lune fût voilée par des nuées grosses d'orage, l'obscurité était bien moins complète bien moins épaisse, autour de lui.

—Ça va bien, se dit-il, en voyant qu'il lui serait certainement facile de s'orienter.— J'avais surtout peur, s'il faisait noir, de rouler dans quelque trou... Mais, de la façon dont vont les choses, je suis sûr d'arriver vite...

Soudain il s'arrêta, regardant devant lui. Au tournant du sentier qui, en pente rapide, atteignait le vallon, le long des taillis voilant de creuses et noires profondeurs, venaient de surgir deux ombres. Il eut un soubresaut, se rejeta instinctivement en arrière ; puis, après une seconde de réflexion, mit la main sur son revolver, et continua à marcher.

Seulement une violente angoisse, une soudaine anxiété, l'avaient saisi. Il se demandait, dans son trouble et sa subite frayeur, si ces ombres qu'il voyait se trouvaient là pour lui. Si elles avaient un rôle à jouer dans sa vie... Sa vie ? Oh ! misérable ! A quoi donc tenait-elle en ce moment ?... A si peu de chose, à presque rien : à un retard de quelques minutes, à un fil électrique transmettant un signal... Et, tout en continuant de marcher, car il importait avant tout de faire bonne contenance, il cherchait à percer les ombres ; il concentrait tout ce qu'il y avait dans ses yeux de puissance, de vie et de flamme, pour, à travers la distance, deviner l'inconnu, et voir ce que pouvaient bien être ces deux formes noires encore confuses, s'avançant ensemble en silence, et, de moment en moment, se rapprochant de lui.

Au bout d'un instant cependant, ses grands frissons cessèrent ; il se redressa presque gaiement et se balança d'un air crâne... C'étaient bien deux hommes qu'il voyait là mais c'étaient deux paysans, bien aisés à reconnaître à leur longue bourse bleue, à leur manteau de roulier, et au bonnet fourré qu'ils tiennent de leurs voisins d'Alsace. Il n'y avait, certes, rien d'étonnant à ce que deux habitants, de quelque bourg des environs, fussent en chemin à cette heure, pour regagner leur logis... Et Théophile, de plus en plus rassuré et content, continua à marcher. Les autres qui s'en venaient toujours, l'un à droite, l'autre à gauche du sentier, en silence le rejoignirent, et, sans s'arrêter, le dépassèrent.

Alors le misérable eut soin de ne pas se retourner, quoiqu'un secret instinct l'avertit, rapide comme un éclair... Et soudain il n'entendit plus le pas lourd et régulier des deux passants, mais rien qu'une voix railleuse et forte qui lui disait, dans le silence profond et solennel de cette mystérieuse nuit, de ces grands bois endormis et de ces ondoyantes vallées :

—Eh ! dites donc, Flamahut !... Où s'en va-t-on comme ça ?

Et la présence d'esprit, la force lui manquèrent, en cette terreur complète et désespérée qui le saisit. Il se retourna brusquement, le revolver en main, le doigt sur la détente. Mais déjà deux mains solides s'étaient abattues sur ses épaules, deux autres lui étreignaient les poignets comme dans un étai d'acier. Et, des taillis bordant les fossés, du petit bois longeant la route, d'autres ombres se détachaient : les unes entourant le groupe où se débattait et rugissait le misérable, les autres se dirigeant à grands pas vers la maison.

—Allons donc, finissez vos manières, et soyez raisonnable, lui dit le chef des agents, haussant dédaigneusement les épaules, tandis que les autres, toujours silencieux, s'empressaient de le garotter.—Tout ce que vous faisiez là, voyez-vous, c'étaient des embarras inutiles. Les instructions étaient venues du parquet d'Epinal, cette nuit. Et, dès sept heures ce matin, la dame et vous, vous étiez filés... Seulement on attendait, se doutant bien qu'on verrait aussi arriver l'autre.

—Eh ! bien alors, prenez-le, l'autre... Ce n'est pas moi : c'est lui !... hurla le lâche qui ruait et se débattait, ivre de rage, affolé de désespoir et de terreur, comme un loup tombé dans un piège.

—Ça nous regarde pas ; ce n'est pas à nous qu'il faut le dire... Vous vous expliquerez ailleurs, tous les deux, en bons amis, continua l'agent.—Vous autres, emmenez-le, et lestement, au bas de la côte, et fourrez-le moi dans la voiture... Pour nous, tout droit à la maison, bien en ordre, et sans bruit.

Ce fut ainsi que les deux escouades d'agents se séparèrent ; l'une entraînant l'assassin qui se tordait en jetant des cris, l'autre se dirigeant vers le jardin des Fraînettes, dont la grille fut aisément ouverte au moyen du crochet dont ils étaient munis.

Iza qui venait justement d'entr'ouvrir les fenêtres de la salle pour fermer les volets, entendit soudain, malgré les précautions soigneusement prises, le sable de l'allée crier sous les talons des bottes. Elle s'arrêta, toute frissonnante, et se pencha pour appeler.

— Qui vient là ? Est-ce toi Théo ? demanda-t-elle.

Pas de réponse. Ainsi ce n'était point Théo Et les pas, dans la nuit, se rapprochaient toujours.

— Oh ! viens voir ce que c'est, Emile Moi, j'ai trop peur ! balbutia-t-elle en se rejetant soudain en arrière, les yeux hagards, les joues décolorées.

L'autre, alors, se pencha en dehors de la fenêtre En ce moment une pâle lueur d'étoiles, se dégageant à travers les nuées, fit briller à ses yeux, au sortir d'un massif de feuillage, le galon de métal cousu à la manche d'un des agents.

— La police ! Nous sommes perdus ! cria-t-il, en se rejetant en arrière,

Alors, pendant une seconde, il resta comme cloué sur le parquet, muet, hagard et immobile, visiblement affolé par la terreur profonde dont il était saisi. Puis une idée lui vint ; il fit un bond énorme, et se précipita en courant vers l'autre côté de la maison.

— Laisse-moi cria-t-il, en repoussant avec une sorte de furie la malheureuse Iza qui cherchait à s'attacher à lui. — Tu n'as rien à craindre, toi Et pour moi, s'ils me prennent tu sais la guillotine ! Si je pouvais seulement me cacher ! . . . Peut-être est-il déjà trop tard !

Il courait, il bondissait, en criant et balbutiant ainsi. Il franchissait sans les voir, dans son élan sauvage, les marches du perron, les plates-bandes, les gazons, les corbeilles, les étroits sentiers du jardin. Il voulait atteindre au plus vite, tandis que les agents cernaient l'autre côté de la maison, l'extrémité touffue et noire, à demi inculte de l'enclos, où l'abîme s'ouvrait, sans barrière et sans haie ; où, au fond de cette immense coupure séparant les deux murs de granit des rocs sillonnés de verdure, il entendait mugir et bouillonner le torrent.

Oh ! s'il arrivait là sans être aperçu, promptement, il pourrait se sauver ! Il y avait, peut-être à une vingtaine de pieds au-dessous du jardin, une touffe d'épine noire et de mûriers sauvages qu'il avait été, un jour, sur le point d'atteindre, alors qu'il descendait pour s'amuser au grand soleil. Et derrière ces branches vertes, un trou sombre, une sorte de grotte, se creusait dans le roc nu Il se blottirait là ; il laisserait passer, au-dessus de sa tête, le danger et la nuit, la poursuite et la mort. Tous ces policiers, ces bourreaux, qui ne sortaient guère des villes, n'auraient pas l'idée de venir le chercher dans une ombre si noire, au fond d'un pareil gouffre, au-dessus d'un torrent.

En se disant tout ceci, il ne perdait pas son temps. Se cramponnant fortement, d'une main, à un jeune arbre penché sur l'abîme, il s'était jeté à plat ventre sur le gazon, laissant pendre le long du roc ses deux jambes d'abord, puis son buste tout entier, tâtonnant de l'autre main les roches, les herbes, les broussailles, pour chercher de quoi s'accrocher.

Et peu à peu, il glissait, il descendait ainsi, se déchirant les genoux, la poitrine, le menton, aux saillies aiguës du granit, aux feuilles piquantes, aux épines, mais ne s'arrêtant pas pour cela, ne perdant ni la volonté, ni l'espoir, ne sentant presque pas la douleur, et n'ayant, pendant tout ce temps, qu'un vœu, qu'un but, une pensée :

— Oh ! que la lune ne brille point ! Que la nuit reste profonde et noire ! Alors ils ne pourront me voir, ils ne m'entendront pas glisser, me déchirer aux branches. Et j'arriverai à la grotte, et je trouverai là mon abri, mon salut Encore deux ou trois minutes, et j'y serai, j'y parviendrai, certainement Oh ! quelle bonne idée j'ai eue de venir me cacher ici ! Et quel tout petit espace il y a, maintenant, entre moi et la liberté, entre moi et la vie !

Il venait, en pensant ainsi, de lever les yeux en haut, vers le plateau baigné de ténèbres où se dressaient les arbres du jardin. Il voulait voir combien de chemin il avait déjà parcouru et calculer combien il lui en restait encore. Dans cette obscurité immense, nul ne pourrait ne pourrait apercevoir les lambeaux de drap, de linge, que ses vêtements déchirés accrochaient en passant aux buissons, les traces de sang tout rouge que ces écorchures nombreuses laissaient figer dans l'herbe. Et dans les fourrés, les taillis, les cavernes d'en bas, bien fin qui pourrait le trouver !

Il n'y avait d'abord, au-dessus de lui, qu'une étoile scintillant sur ce coin de ciel noir.

Tout à coup, il lui sembla qu'une autre commençait à s'allumer. Une lueur pâle, encore très faible, s'étendait peu à peu au-dessus des arbustes croissant sur le bord de l'abîme. Oh ! oui, il ne se trompait pas, voici qu'il pouvait distinguer les tiges déliées, avec leurs bouquets de feuillage, leurs rameaux noirs et grêles, bizarrement tordus, qui se dessinaient en filets, en réseaux, en couronnes. . . . Qui donc pouvait ainsi, là-haut, les éclairer ? Ce devait être la lune se levant à cette heure au-dessus des grands arbres.

Ce n'était pas l'étoile, scintillant froide et pure, ni la lune toujours cachée, qui éclairait là-haut. . . . Quelques secondes encore, et la clarté jaunâtre de deux grosses lanternes se projetait d'en haut sur la fente de granit descendant vers l'abîme. Et la voix calme et claire du chef des agents s'élevait, disant aux hommes groupés au bord du roc :

—Le voyez-vous, là-bas ? . . . Allons, Ferrand, Martin, accrochez ici l'échelle, les cordes à nœuds. Et en avant, mes amis ! Une médaille d'honneur à qui attrapera le drole.

Ce furent là les derniers mots que le misérable entendit. Dans l'horrible désespoir qui le saisit alors, sa vue égarée se troubla, et ses forces cédèrent. Sans trop savoir ce qu'il faisait, il voulut se hâter, se laisser aller au hasard, descendre vite, plus vite encore. Et sa main s'attacha à une tige verte, trop frêle, qui se tendit, grinça, et se détacha en un instant.

Il roula alors en arrière, sans un cri, sans mouvement, inerte et lourde masse entraînée vers l'abîme. Aux angles obscurs des rochers, son visage se déchira, ses membres se choquèrent, son crâne se brisa ; un flot de sang sortit du trou béant, tout rouge. Puis l'eau du torrent rejaillit ; un choc lugubre et sourd se fit au fond.

—Ah ! ah ! il s'est laissé tomber—dit alors l'officier de paix.—Inutile descendre de maintenant. . . . Nous le retrouverons demain quelque part, dans la vallée, le long des berges.

CHAPITRE XIX

C'était une bien fraîche et riante demeure que ce joli cottage tout rouge et blanc, se blottissant, comme un oiseau dans son nid de mousse, sous les ombrages des grands chênes, des ormes vigoureux, des trembles et des tilleuls de la vallée de Lannon, dont les pentes ondoyantes se baignent dans les eaux argentées de la rivière Burry. Un jardin, pas très grand, mais plein de fleurs, doré de soleil, abrité par de grands arbres, l'entourait de tous côtés, à partir du perron, à la légère véranda, aux quatre marches de pierre blanche, jusqu'à la petite serre étagée au long de la façade opposée, les vitres de ses panneaux transparents, qui étincelaient au soleil comme un grand dais de cristal.

En face de la gentille maison, de l'autre côté de la rivière, les hautes cimes nues, les roches énormes, noirâtres et anguleuses, des montagnes du pays de Galles, se massaient, s'étagaient, se surplombaient bizarrement, laissant percer çà et là, le diadème de neige couronnant leurs pics solitaires, et, plus bas, adoucissaient l'austérité de leur couleur et l'âpreté de leurs formes, en couvrant leurs flancs rugueux d'un long et frais manteau de verdure : bois touffus, forêts lointaines, vergers fleuris, doux pâturages semés parmi les rocs. Entre ces deux décors splendides : l'un, tout attrait, grâce et douceur, l'autre, majestueux et sublime, la jolie rivière coulait, très lente, en babillant, à l'ombre des grands peupliers qui dressaient leurs panaches nobles sur ses rives, frangées de ces belles bruyères violettes que l'on ne trouve nulle part aussi fraîches, aussi luxuriantes, aussi richement colorées que dans les vallées, les landes et les champs solitaires de ce vieux pays breton.

Mais ce murmure léger de la rivière n'était qu'une voix frêle, comme un gazouillement d'oiseau qui, par moments, se perdait dans un grand bruit. Car la mer était là, à quelques pas. On la voyait s'étendre, on l'entendait mugir.

Certes les habitants du gentil cottage, ayant un pareil horizon, d'aussi éblouissantes splendeurs devant les yeux, auraient bien eu le droit d'oublier, pour un moment, leurs occupations de tous les jours, et de s'arrêter, regards ravis, fronts souriants, à leur balcon ou devant leurs fenêtres. Et cependant il n'en était pas ainsi, car, bien que la petite habitation parût assez solitaire, il s'y faisait, ce beau matin de mai, des rangements, des mouvements, des va-et-vient, un bruit, qui accusaient une vive impatience, accompagnant une grande activité.

Une petite servante, portant le gros jupon de laine bleue, le justaucorps à longs pans,

le fichu blanc à volant empesé, et, par-dessus son bonnet blanc, le chapeau de feutre à haute forme des paysannes galloises, achevait de frotter les meubles du *parlour*, d'un beau noyer verni tendu de serge aux couleurs vives, et rangeait sur le dressoir les tasses de porcelaine peinte et dorée, la théière, l'aiguière et le sucrier d'argent. Dans la cuisine une autre fraîche et robuste fille, aux cheveux blonds épais, aux joues blanches et grasses richement colorées, au parler un peu traînant des femmes de nos départements du Nord, s'occupait de son côté de préparatifs plus solides ; car, en surveillant avec soin un pot écumant sur le feu, elle venait de dresser sur un plat un superbe jambon d'York couronnant de gelée transparente et tremblante sa masse de chair rose et blanche, et s'appêtait à larder un poulet gras posé sur la table, à côté d'une bourriche d'huitres et d'un tas de grosses laitues pommées.

Pourtant elle s'arrêta soudain, au moment d'embrocher sa victime, et s'essuya les mains au coin de son tablier. De l'autre côté de la maison, où les fenêtres s'ouvraient sur le parterre, une voix de femme, tranquille et douce, mais à demi brisée, venait de l'appeler, en répétant son nom :

— Jeanne ! Où êtes-vous, Jeanne ? disait-elle. Venez près de moi au salon,

Le salon où la grosse Flamande se rendit promptement, en abandonnant son poulet, était une jolie pièce formant le coin de la maison, aux trois fenêtres très hautes, très larges et cintrées, d'où la vue s'étendait sur la vallée et la rivière, sur les montagnes et sur la mer. Une tenture claire et gaie, à fond crème semé de feuillage verts très légers et de bouquets de roses, se drapait en rideaux, en flottantes portières, et recouvrait les murs et le plafond. Les meubles, de bois blanc à filets d'or et de lampas blanc et rose, semblaient être rangés au milieu d'un parterre, tant le cadre qui les entourait était riant, doux et fleuri.

Au moment où la servante entra, presque sans bruit, posant timidement ses larges pieds sur le tapis persan aux arabesques diaprées, Mme Habert, debout sur un tabouret, devant une des fenêtres, où elle allait fixer un léger rideau de guipure, se retourna, l'appelant du geste et de la voix.

— Les clous sont posés très haut. . . . Je ne puis parvenir à attacher ce rideau, dit-elle. Mais vous en viendrez bien à bout ma bonne Jeanne. Vos bras sont plus longs que les miens.

Jeanne ne répondit que par un sourire et un signe de tête. Puis, grim pant sur le tabouret, dont sa dame était descendue, elle se mit activement à la besogne, tandis que la mère de Louis, tranquille, mais visiblement fatiguée, attendait debout en silence, auprès de l'une des fenêtres, tenant ses mains croisées pendantes devant elle, et étendant son regard calme sur l'horizon immense, sur le ciel et la mer.

Certes, les terribles douleurs de ces derniers mois d'épreuves, les angoisses insondables, presque mortelles, auxquelles, comme par miracle, elle venait d'échapper, avaient laissé sur le noble et beau visage de la mère de Louis, de cruelles, de profondes traces.

Mais il y avait pourtant, dans son regard calme, brillant et doux, que nulle ombre ne voilait maintenant, un éclat limpide et radieux, d'une sérénité sans pareille ; sur ses lèvres fanées, un peu pâles encore, un demi-sourire ému, mais surtout tendre et confiant, qui ne pouvait rayonner qu'en présence d'une grande joie tranquille, d'une délicieuse certitude de bonheur sans trouble et sans fin.

Elle attendit ainsi quelque temps, par instants, suivant des yeux la grande fille aux bras nus qui mettait tous ses soins, toute son attention, à faire consciencieusement son ouvrage. Puis, quand tout fut achevé, quand les fins rideaux transparents se tendirent devant les vitres par où le soleil jetait ses regards d'or dans le salon blanc et fleuri, Mme Habert promena, sur tout ce qui l'entourait, ses yeux calmes où rayonnait sa satisfaction tranquille d'habile maîtresse de maison, avec son grand bonheur de mère,

— Ces chers enfants seront bien ici, murmura-t-elle, tandis que ses traits s'éclairaient d'un bon et franc sourire. Oh ! que la vie leur soit douce, et que leur bonheur dure ! . . . Ils l'ont si douloureusement, si longtemps attendu, et si bien mérité !

— Ah ! oui, certes, on peut le dire : Mme et M. Louis seront bien dans une maison pareille, au milieu d'un si beau pays. . . . Après ça, Monsieur le connaît déjà, ce pays, à ce qu'il paraît. Mais pour Madame, qui n'y est jamais venue, ça lui semblera bon de se voir si bien installée. . . . Et puis, quand on se trouve comme ça, tous en famille, est-ce qu'on peut avoir quoi que ce soit à regretter ?

Mme Habert avait tressailli et subitement pâli à ces derniers mots de Jeanne. Elle passa la main, avec un long soupir, sur son front d'un blanc d'ivoire sous les rides de

crêpe de son deuil. Puis, faisant un effort pour raffermir sa voix, elle dit à la Flamande :

—Maintenant, ma fille, retournez à la cuisine, et achevez promptement tous vos préparatifs. Seulement, ne mettez rien au four avant que je vous avertisse Je ne sais trop si c'est à deux heures et demie qu'arrive le train de Londres. Mais la petite Nell, qui est du village de Lannon, le saura bien. Et nous verrons alors quand il faudra songer au rôti.

—Alors la mère de Louis, quittant le salon à son tour, alla rejoindre au parloir la petite Galloise. Là, à l'aide de quelques mots d'anglais qui lui étaient restés des études de sa jeunesse, elle parvint à s'assurer de ce qu'il lui importait de savoir. Le train de Londres n'arrivait jamais avant deux heures et demie, et même trois heures moins un quart bien souvent Jeanne n'avait donc point à se hâter pour se mettre à sa cuisine.

—Et maintenant, il est onze heures à peine Que le temps va me sembler long ! pensa Mme Habert. Que pourrai je donc bien faire, tandis que Nell va achever de préparer la chambre de Louise, et descendre au jardin pour cueillir ses bouquets ?

Elle réfléchit un instant, puis releva soudain la tête, avec un sourire tendre et un regard joyeux.

—Ah ! voici Je sais maintenant, se dit-elle. Puisque j'ai deux grandes heures à moi, je vais écrire à la marquise.

Alors, s'assoyant devant sa petite table à ouvrage, auprès de la fenêtre, elle ouvrit son buvard, approcha d'elle son encrier, et souriant parfois, mais plus souvent pleurant, laissa s'envoler sa pensée, parler son cœur, et rapidement courir sa plume.

“ Vous avez récemment encore, tant souffert de mes peines, tant pleuré avec moi, chère madame, écrivait-elle, qu'il m'est bien doux, je vous assure, de pouvoir vous faire aujourd'hui partager tout ce que Dieu, dans sa grâce infinie et sa bonté toute paternelle, veut bien nous donner de consolation, d'espoir, de paix et de bonheur.

“ Vous voudrez probablement savoir comment, depuis ces quelques mois que vous avez quitté Lannon pour votre voyage d'Italie, se sont déliés peu à peu les fils de ce terrible drame qui laissera, hélas ! autour de nous, ses traces horribles et sanglantes jusqu'à la fin de notre vie, et qui a failli avoir encore un si épouvantable dénouement. Combien je vous sais gré de l'intérêt presque maternel que vous avez témoigné à mon bien-aimé Louis, de la bien sincère affection dont vous m'avez comblée dans cette sinistre épreuve ! Puissent, du moins, ma bien vive et entière gratitude, le constant souvenir que nous vous gardons tous, et, au besoin, notre dévouement aussi, sans restrictions, sans bornes, vous prouver combien nous vous aimons et nous pensons à vous !

“ C'est de mes chers enfants que je vais vous parler d'abord, comme peut le faire naturellement une tendre et heureuse mère. Mon bon Louis, après sa mise en liberté, à la grande joie des habitants de Lannon et de ses nombreux amis, n'a pas tardé à entrer en possession de l'héritage de ma pauvre Rose bien-aimée, de son malheureux oncle. Mais vous comprenez comme moi que nous n'aurions pu nous résoudre à habiter cette maison, autrefois tant aimée, où je me serais trouvée en présence de souvenirs déchirants, éveillant des regrets mortels, où mon malheureux enfant aurait cru revoir sans cesse ce spectacle de mort et d'indicible horreur. Mon fils a donc vendu la maison du pauvre Jérôme et tout le terrain qui l'entoure, à la ville de Vervieux, qui s'occupe d'y installer un refuge pour ses vieillards.

“ Il est alors revenu, pour quelques semaines, à ses usines de Penrhydd, où, fort heureusement, son emploi lui avait été conservé par l'administration. Il s'est empressé de louer, à deux milles de là, dans la montagne, ce frais et joli cottage, qu'il a fait décorer et meubler à la hâte, et je suis venue m'installer il y a près d'un mois, le surindemain du mariage de ces deux chers enfants, et où je les attends aujourd'hui même, arrivant de Londres par l'express.

“ M. Cauderan a accompagné Louise et Louis dans leur voyage de noces, à Paris et en Bretagne. Il ne pouvait se résoudre à voir partir si vite cette enfant tendre et charmante, cette fille adorée, qui a été la joie et l'espoir de sa vie, la douce et caressante lumière de son foyer. Du reste, il est convenu que ce brave M. Cauderan passera la mer, pour la première fois de sa vie, vers l'automne prochain, à l'époque des grandes chasses, pour venir tirer les chevreuils et les coqs de bruyère chez ses enfants aimés, dans les landes et les forêts de cette belle terre galloise, de la baie de Burry aux pentes neigeuses du Snowdon.

“ Tel est le côté paisible et riant tableau, sur lequel, j'en suis certaine, vous aimerez à arrêter longtemps, à reposer vos yeux, bonne madame et chère amie . . . Mais cette sinistre histoire a eu ailleurs un dénouement que je ne puis vous laisser ignorer, à vous qui avez suivi, avec tant d'intérêt et d'ardeur, toutes les péripéties du drame. Et les journaux, du reste, doivent vous l'avoir appris. Théophile Flamahut, ce hideux aventurier, dont la monstrueuse influence a poussé le misérable Emile à la débauche, à la paresse, au crime, a été condamné à la peine de mort, en cour d'assises. Cet horrible assassin de ma pauvre Rose bien aimée, a subi son châtement le 10 avril dernier, sur la petite place des Carmes, à Lasson, à l'aube d'une journée froide et triste. Sa sœur Iza, cette fille sans honte et sans cœur, ne paraissant pas avoir participé directement au crime, a été acquittée et mise en liberté. Elle a disparu aussitôt, et nul ne sait, depuis lors, ce qu'elle est devenue.

“ Ainsi, pour tous ces misérables, le châtement suprême a commencé. La main divine s'était étendue sur l'un, la justice humaine a frappé l'autre . . . Mais mon Dieu, rien ne peut me rendre mes deux pauvres morts tant aimés !

“ Je sais bien ce que vous me répondriez si vous étiez près de moi : “ Ne désespérez pas, ne pleurez plus, me diriez-vous, avec tout votre calme et toute votre douceur. Laissez maintenant dormir le passé, dans son funèbre et noir sillon tout baigné de sang et de larmes. Jouissez du présent, qui se lève comme une aurore, et attendez avec confiance les bénédictions de l'avenir.”

“ Et certes, chère Madame, vous auriez bien raison. Mon bonheur, à cette heure, est complet, profond, paisible. Pas une ombre ne vient voiler les jours prochains de l'avenir et leurs tendres promesses, comme pas un nuage ne passe sur les hautes cimes qui m'environnent, sur le ciel bleu immense qui ferme l'horizon, et sur la mer qui soulève là-bas, le long des grèves, la crête d'argent de ses vagues.

“ Et juste en ce moment, au milieu de ces grands espaces paisibles où l'âme s'apaise et s'envole, de ces harmonies tranquilles et presque insaisissables de la rivière et de la montagne, de la mer et de la forêt, une voix lointaine, très douce, tout à coup vient de s'élever . . . C'est celle de la cloche de la petite chapelle bâtie pour les familles catholiques des usines de Penrhydd, au sommet de notre montagne. Elle sonne l'Angélus de midi ; elle envoie aux échos son signal de prière et de bénédiction, qu'en passant la brise m'apporte . . . Que sa bénédiction soit pour tous ! Que sa prière s'étende sur tous les mondes ! Elle a versé la consolation, la confiance et l'espoir à mon cœur apaisé. Et je veux y joindre ma voix avant que son dernier accord s'éteigne. Vous ne m'en voudrez pas madame et chère amie, si c'est à cette heure à Dieu que j'envoie ma reconnaissance, si je vous quitte pour le bénir.”

Mme Habert, en achevant sa lettre, avait un beau sourire aux lèvres et des larmes douces dans les yeux. Elle plia la feuille de papier, écrivit sur l'enveloppe le nom de la marquise de Chevannes et son adresse à Rome. Puis elle sortit à son tour, pour donner un coup d'œil aux gros bouquets de fête que la petite Nell faisait dans le jardin.

Ce fut là qu'elle s'arrêta, ses belles mains amaigries jointes pieusement devant elle, son front couronné de cheveux blancs doucement incliné et doré d'un reflet de soleil. C'est qu'elle envoyait à ses chers morts son tendre et triste souvenir ; à Dieu, qui l'avait consolée, sa bénédiction et sa prière, et sa plus ardente et joyeuse pensée à ses deux enfants qui, à cette heure, de l'autre côté de la montagne, promptement se rapprochaient d'elle, et qui, dans quelques instants, allaient venir à elle, sous les ombrages de leur jardin fleuri.

F I N

LA COMPAGNIE DES VINS DE BORDEAUX, (Bordeaux claret Co.) établie à Montréal en vue du traité Français, offre les meilleurs vins à \$3.00 et \$4.00 par caisse de 12 grandes bouteilles, aussi bon que n'importe quels vins à \$6.00 et \$8.00 vendus sur leurs étiquettes, adressez la Compagnie des vins de Bordeaux (Bordeaux claret Co.) 39 Rue Hospital, Montréal.

Paraîtra dans les premiers jours de février le 14^{ème} numéro de “ LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE ” ayant pour titre

Trahison vaine par l'Amour

Grand Roman sensationnel, par Jules Mary, l'auteur si populaire de : “ La fée printemps, ” “ Vie brisée, ” “ Cœur de femme, ” “ Blessée au cœur. ”

Le drame se passe sous la Révolution, l'épisode fourmille de situations palpitantes et du plus haut intérêt.

FONDÉ EN 1826



PAR
AUGUSTE NORBERT MORIN
ET LUDGER DUVERNAY.

LA MINERVE

JOURNAL QUOTIDIEN DU MATIN

JOSEPH TASSÉ,
DIRECTEUR.



EUSÈBE SÉNÉCAL,
IMPRIMEUR.

Imprimé et Publié à Montréal, au Numéro

1610 RUE NOTRE-DAME,

Coin de la rue St-Gabriel

—:—

Edition quotidienne, livrée à domicile	\$6.00
Edition quotidienne, par la poste	\$5.00
Edition hebdomadaire de 8 pages	\$1.00

Les abonnements sont payables d'avance.

—:—

Annonces, 10 cents la ligne, 1ère insertion.

5 Cents la ligne les insertions subséquentes.

Toutes réclames seront payées 20 cts. la ligne.

Naissances, mariages et décès, 25 cts pour trois lignes.

Taux spéciaux pour contrats réguliers et contrats à la ligne.

—:—

Toutes impressions de livres, brochures, circulaires, cartes, exécutées dans les derniers goûts et à des prix modérés.

—:—

Toutes communications doivent être adressées à

LA MINERVE,

Montréal.

Telephone No. 324.

OUVRAGES A PRIX REDUITS

EN VENTE AU

MAGASIN DE LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

28, RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

DES MEILLEURS ECRIVAINS DE NOS JOURS :

Volumes de \$1.00 à \$2.50 réduits aux prix suivants dans un nouveau format.

"La Malédiction d'un père," par Emile Richebourg.....	valant \$1.50	p. 35c
"Maudite," par Emile Richebourg.....	2.50	p. 25c
"Le Médecin des Pauvres," par X. de Montepin.....	1.50	p. 50c
"La Mayeux," par X. de Montepin.....	3.00	p. 40c
"L'Homme de la Nuit," par Jules de Gastyne, grand roman dram	1.75	p. 22c
"Le Draine de Bicêtre," ou Amour et Haine.....	2.50	p. 25c
"Fleur des Neiges," grand roman à sensation, par Paul d'Aigremont.....		50
par poste 60c.		
"L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholette," par l'abbé Proulx.....		35
"Corinne ou l'Italie," par Madame de Staël.....		70
"Francois de Bienville," scène de la vie canadienne au 17 ^e siècle, par Joseph Marmette, 1 fort vol. in-12.....		50
"Le Pèlerin de Ste-Anne," par P. Lemay.....		50.
"Albert ou l'Orphelin catholique," par O. Th... as auteur de "Gustave".....		50
"Le Manoir de Villeraï," roman canadien, p. Mme Leprohon, 1 vol. in-12...		30
"Armand Durand ou La Promesse Accomplie," par Mme Leprohon.....		30
"Le Chemin des Larmes,".....	25c.	par poste 30
"La Forêt de Bondy," magnifique volume illustré.....		25
"Paul et Virginie," par Barnadin de Saint-Pierre.....		25
"Le Siège de la Rochelle," par Madame Genlis.....		25
"Echappé de la Potence," mémoires de Félix Poutre, prisonnier d'état en 1838		25
"Fernando," histoire d'un jeune Espagnol, par Schmid.....		10
"Nouvelle Cuisinière Canadienne," contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir dans un ménage.....	50c.,	par poste 55
"Gabrielle," par Emile Richebourg.....		25
"Le Serment du Corsaire," par R. de Navery.....		15
"Une Erreur Fatale," par R. de Navery.....		15
"Un mariage pour l'autre monde," par M. Maryan.....		15
"Prima Vera," par M. Maryan.....		10
"Les Diables Rouges," par Chs. des Lys.....		10
"Le Chien d'Or," par P. Lemay, 2 vols.....		50
"Charge d'Âme," par Je. one Mairét, auteur d'une Folie, un beau vol. de 168 p.		15
"Mille et une Nuits,".....		50
"Secrétaire Universel,".....		25
"Mademoiselle Marsan," par Mary Floran.....		15
"Ma Belle-Mère,".....		15
"La Femme de mon Fils," par Danielle d'Arthcz.....		15
"Vies brisées," par J. Mary, auteur de "Cœur de femme," "Blessée au cœur,"		
"La fée printemps," etc.....	35c.,	par poste 40

CHANSONNIERS

"Répertoire La. Vérande," chansonnier comique noté contenant toutes les chansons comiques les plus en vogue.....		25
"Le Plaisir au Salon," jolies mélodies, romances, etc.....		35
"Succès du Salon," romances nouvelles, à grand succès, avec musique.....		35
"Album du Chanteur," les plus jolies romances modernes avec musique.....		35
"20 Chansons populaires du Canada," par Octave Fortier.....		1.00
"La Muse Populaire." Recueil de romances, chansonnettes et chansons comiques avec musique. 1 fort volume.....		50
"La Gaudriole." Recueil de chansons comiques et de chansonnettes et suivies de monologues en vers et en prose. 1 volume, avec musique.....		40
"Le Secrétaire Canadien," lettres pour toutes les circonstances de la vie; lettres d'amour, de félicitations, de condoléances, du jour de l'an, d'invitations, etc.....		25
"La seule et vraie Clef des Songes".....		6
"La Clef des Songes".....		12
"La seule et vraie Clef des Songes".....		70
"La Double Clef des Songes".....		30

Tous ces ouvrages seront expédiés franco sur réception du prix en timbres-poste ou en argent. Adressez :

LEPROHON & LEPROHON,

EDITEURS

25, Rue St-Gabriel, Montreal, Can.

N.B.—Nous prenons l'argent et les timbres américains.

Nouvelle Société de Publications Françaises

LEPROHON & LEPROHON,

— EDITEURS DE —

“ La Bonne Littérature Française ”

25 RUE ST. GABRIEL, MONTREAL, Canada

Plus de 100,000 volumes répandus sur tout le globe depuis l'apparition de
LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE en janvier 1894.

10 CENTS
le Volume

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

10 CENTS
le Volume

PUBLICATION MENSUELLE

CHAQUE OUVRAGE EST AU COMPLET EN UN VOLUME

Cette publication a pour but de rendre accessibles à tout le monde sous une forme populaire, les œuvres les plus justement réputées de nos grands écrivains contemporains qui sont, à raison de leur prix élevé, le privilège d'une certaine classe de lecteurs. LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE formera la collection la meilleur marché, la plus complète et la plus précieuse des principaux ouvrages des romanciers les plus éminents.

Chaque volume se compose de 100 à 125 pages, grand format, renfermant la matière d'un ouvrage de 350 à 400 pages de format ordinaire et contient une œuvre entière et complète, dont la lecture sera en même temps saine et attrayante.

IL PARAIT UN VOLUME PAR MOIS.

ABONNEMENT \$1.25 PAR ANNEE

VOLUMES PARUS

1er—"Follement Aimée ou le Torpilleur 20," par Pierre Maël.
2ème—"Les Mystères de Montréal," par Auguste Fortier.
3ème—"Le Martyr de l'Amour," par Pierre Zaccone.
4ème—"La Roche qui Pleure," par Chs. Valois.
5ème—"Le Remords d'un Faussaire," par M. Du Campfranc.
6ème—"Rêves Dorés," par M. Maryan.

7ème—"Le Drame de l'Hôtel Woronzoff," par Marie Maréchal.
8ème—"Les Fiançailles de Lovette," par Ph. St. Hilaire.
9ème—"Le Sacrifice d'un Fils," par Ernest Daudet.
10ème—"Le Coureur de Dot," par M. Du Campfranc.
11ème—"Souffrance et Bonheur," par Pierre Maël.
12ème—"Sous presse, pour paraître en décembre 1894 "Le Roman d'une Jeune Fille Pauvre," par Elisa Gay.

Bon pour 25 Cents.

Bon pour 25 Cents.

La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

LEPROHON & LEPROHON, - - EDITEURS

25 RUE SAINT-GABRIEL, - MONTREAL, CANADA.

Découpez ce bon et adressez-le avec \$1.00 aux éditeurs, et vous recevrez les 12 Volumes mentionnés plus haut de **La Bonne Littérature Française** ou un an d'abonnement; donnant également 12 Volumes à paraître.

N. B.—Nous prenons l'argent et les timbres américains.

Volumes à 15 Cents.

- La Chambre des Ombres, par Marin de Livonnière.
Un Crime Mystérieux, par Léon Bachet.
Le Roman d'un jeune homme pauvre, par Octave Feuillet.
Bérangère, par Edouard Delpit.
Une Rencontre, par Louis Fréchette, trad.
Le Million du Père Raclot, par Emile Richebourg.
Mademoiselle de la Seiglière, par Jules Sandeau.
L'Ombra, par A. Gennevraige.
Le Secret de l'abbé Césaire, par Léon de Tinseau.
La Peau du Lion, par Chs. de Bernard.
Le Roman du Médecin de Campagne, par M. Maryan.
L'Assassin, par J. Lerminas.
Disparu, par Albert Delpit.
Aurette, par Henry Greville.
Vaillante, par Jacques Vincent.
Monsieur Barnes de New-York, par Mme Savary, trad.
Procès Mercier, par T. Tarte.
Les Batailles de la Vie ou le Dr. Rameau, par Geo. Ohnet.

Volumes à 10 Cents.

- Le Jeune Henri, par Chanoine Schmid.
Agnès ou la Petite Joueuse de Luth, par Chanoine Schmid.
Itha, ou la Vertu Persécutée, " " "
Geneviève, " " "
Eustache, " " "
Marie, ou la Corbeille de Fleurs, " " "

A nos clients et abonnées

Chers lecteurs et chères lectrices.

Tout en vous remerciant de l'encouragement et de l'accueil que vous accordez à nos PUBLICATIONS MENSUELLES nous avons le plaisir de vous annoncer que la DEUXIEME ANNEE que nous commençons n'aura rien à envier à sa devancière.

Nous-nous efforcerons comme par le passé d'être à la hauteur de notre tâche, en publiant des ouvrages intéressants et d'UNE MORALITE IRREPROCHABLE.

Ayant pris des arrangements avec plusieurs maisons de Paris, nous ne mettrons en vente que les romans les plus récents et choisis parmi les meilleurs auteurs français.

Pour vous prouver que nous sommes toujours disposé à plaire à notre nombreuse clientèle, nous offrons à tous nos abonnés d'un an, UNE PRIME GRATUITE consistant en TROIS ROMANS au choix, dont voici les noms :

"*La Mayeux*" par X. de Montépin, grand roman dramatique de 436 pages, grand format, double colonne, contenant 52,320 lignes de matière à lire.

"*La Malédiction d'un père*" par E. Richebourg, 400 pages, grand format, simple colonne, contenant 20,800 lignes de matière à lire.

"*Amour et haine*" ou le "*Drame de Bicêtre*" grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894 ; grand format, simple colonne, contenant 21,360 lignes de matière à lire.

Sur reçu de 15 CENTINS, vous recevrez franco, le volume de votre choix. Espérant chers lecteurs et chères lectrices que vous voudrez bien vous compter au nombre de nos abonnés, nous vous prions ardemment d'être assez aimables de vouloir vous joindre à nous et seconder nos efforts pour la propagande et l'extension de notre "BONNE LITTERATURE FRANCAISE" dans l'Amérique du Nord.

Avant de terminer nous vous remercions encore une fois, et nous vous prions de croire à nos civilités empressées.

LES EDITEURS:

LEPROHON & LEPROHON,

25, RUE ST-GABRIEL,

Montreal, Can.

Dr. J. G. A. GENDREAU,

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésic. Dents posées avec ou sans palais d'après les procédés les plus nouveaux.

Heures de bureau de 9 a.m. à 6 p.m.

Téléphone 2818.

EDMOND HARDY

Editeur et Importateur de

Musique et d'instruments. Fournisseur des pensionnats et maisons d'éducation catholiques. Agent pour la célèbre maison d'instruments, de fanfares et d'harmonie de C. Mahillon, de BRUXELLES. Violons, Mandolines, Guitares, etc.

Cordes pour tous les instruments.

No. 1637 RUE NOTRE-DAME,

Tel. Bell 2466.

MONTREAL.

VIN VIGER

VIN RECONSTITUANT PAR EXCELLENCE

RECOMMANDE PAR

Les Principaux Médecins.

Demandez

LES SUCCES PARISIENS

CHANSONS, ROMANCES } DE GENRE

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS:

→ **LA FAMILLE
NOS AMOUREUSES**

10 Centins la Copie.

L. N. LAMARCHE & CIE

RELIEURS

No. 11 RUE STE-THERESE,

(Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel)

MONTREAL.

N. LEVEILLEE,

**MARGHAND
TAILLEUR**

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt

No. 138 Rue St-Laurent, Montréal.



Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.

LA MAYEUX

PAR

XAVIER DE MONTEPIN

Nous n'avons pas à faire l'éloge du romancier si populaire, auteur du **BIGAME**, du **MÉDECIN DES FOLLES**, de la **PORTEUSE DE PAIN**, du **FIACRE No 13**, du **MÉDECIN DES PAUVRES**, de **TROIS MILLIONS DE DOT**, et de tant d'autres romans dont les lecteurs n'ont pas oublié l'immense succès.

L'œuvre nouvelle de Xavier de Montépin :

LA MAYEUX

ne le cède en rien à ses devancières. Ce récit tout parisien, cette mise en scène dramatique et poignante des souffrances d'une adorable jeune fille fera naître de profondes émotions et couler bien des larmes. Si étranges et effrayantes que soient quelques-unes des scènes de ce drame parisien, c'est néanmoins une histoire vraie, à la lecture de laquelle on éprouvera les émotions tour à tour violentes et douces que l'auteur de la **PORTEUSE DE PAIN** sait ménager avec autant de talent que de réussite.

LA MAYEUX

tel est le titre de ce roman, est appelé à un succès sensationnel. Ce volume sera adressé francé, par la malle, à la réception de 40 Cts en argent ou en timbres-poste.

REÇU LÉPROHON & LÉPROHON,

ÉDITEURS DE LA NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES,
24 AOUT 1976 25, Rue St-Gabriel, Montréal

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DU QUÉBEC